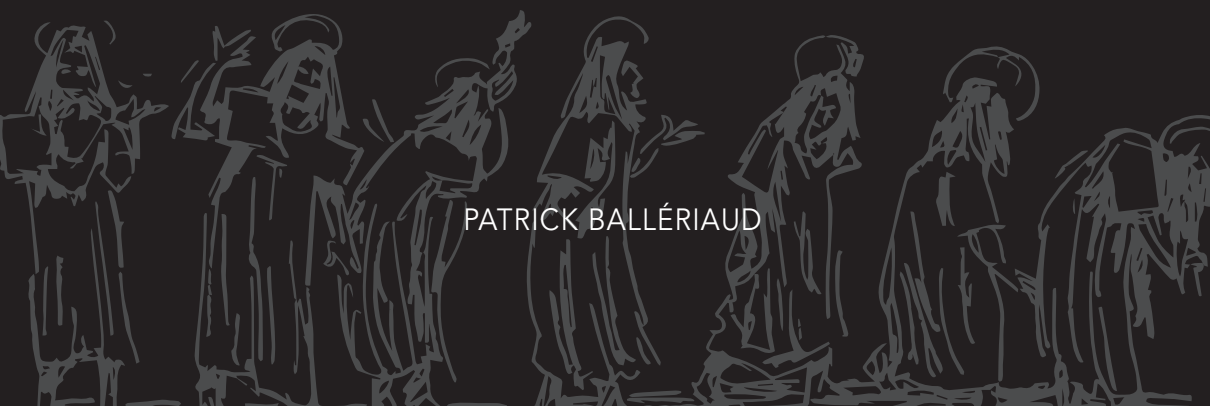
100 GRANDS ARTISTES FACE À LEURS DERNIÈRES CRÉATIONS

Roman historique



PATRICK BALLÉRIAUD

100 GRANDS ARTISTES FACE À LEURS DERNIÈRES CRÉATIONS

Roman historique

PATRICK BALLÉRIAUD

«Les hommes de génie ont annoncé leur fin
par des chef-d'œuvres,
c'est leurs âmes qui s'envolent»

Chateaubriand

A tous les Anonymus
qui n'ont pas eu la chance
d'avoir du talent
ou dont le talent n'a pas été
reconnu.

Qui mieux qu'un peintre pour se mettre dans la peau d'un autre peintre et nous faire vivre ses émotions face à ses dernières œuvres?

L'auteur est un peintre professionnel nanti d'une sérieuse culture artistique.

Son propos n'est pas de réaliser une énième biographie, mais d'aborder la peinture sous un aspect plus humain.

Derrière chaque artiste, il y a d'abord un homme ou une femme dont la dernière œuvre est souvent à l'image de sa vie et de son caractère.

Ainsi on peut imaginer

- *Picasso engueuler son miroir pour réaliser son autoportrait.*
- *Titien supplier le ciel de lui accorder un peu de temps.*
- *Vinci montrer le chemin de l'âme.*
- *Raphaël donner des ordres à son armada d'employés.*
- *Manet peindre des bouquets de fleurs dans le même vase.*
- *Matisse dessiner son modèle Nadia sur un lit d'hôpital.*

On s'interroge en découvrant

- *Rothko retrouvé dans une mare de sang.*
- Nicolas de Staël *prêt à sauter dans le vide alors qu'il a trois expositions en cours.*

On s'étonnera sur les révélations

- *D'un Klein qui annonce sa mort.*
- *Ou d'un Bernard Buffet qui prépare son suicide pendant une année.*

Cent artistes seront ainsi traités avec tout le respect que l'auteur leur porte. Il espère qu'il fera aimer tous ces êtres faits de chair et de sang comme le commun des mortels.

La petite différence par rapport à nous les Anonymus, c'est un don qu'ils ou elles ont su utiliser pour notre plus grand plaisir.

Les images accompagnant les textes évoquent les toiles citées. Le lecteur aura à cœur de les découvrir pour de vrai.

Grotte Chauvet page 13
Giotto page 14
Jan van Eyck page 16

XV EME SIECLE

Tommaso Masaccio page 18
Sandro Botticelli page 20
Jérôme Bosch page 22
Léonard de Vinci page 24
Albrecht Dürer page 26
Michel-Ange page 28
Raphaël Sanzio page 30
Titien page 32

XVI EME SIECLE

Pieter Brueghel page 34
Arcimboldo page 36
Le Caravage page 38
Pierre Paul Rubens page 40
Artemisia Gentileschi page 42

XVII EME SIECLE

Nicolas Poussin page 44
Diego Velázquez page 46
Claude Gellée page 48
Rembrandt van Rijn page 50
Johannes Vermeer page 52
Canaletto page 54

XVIIIEME SIECLE

Jean-Baptiste Greuze page 56
Gainsborough page 58
Fragonard page 60
Goya page 62
Jacques-Louis David page 64
Vigée Le Brun page 66
Katsushika Hokusai page 68
William Turner page 70
Ingres page 72
Camille Corot page 74

XIXEME SIECLE

Honoré Daumier page 76
Gustave Courbet page 78
Rosa Bonheur page 80
Jean-Léon Gérôme page 82
Camille Pissaro page 84
Édouard Manet page 86
Whistler page 88
Edgar Degas page 90
Paul Cézanne page 92
Claude Monet page 94
Renoir page 96
Berthe Morisot page 98
Mary Cassatt page 100
Paul Gauguin page 102
Carl Larsson page 104
Vincent Van Gogh page 106
Sargent page 108
Seurat page 110

Mucha page 112
Gustave Klimt page 114
Edvard Munch page 116
Toulouse-Lautrec page 118
Séraphine page 120
Suzanne Valadon page 122
Kandinsky page 124
Pierre Bonnard page 126
Henri Matisse page 128
Piet Mondrian page 130
Hansi page 132
Maurice de Vlaminck page 134
Paul Klee page 136
Pablo Picasso page 138
Georges Braque page 140
Edward Hopper page 142
Maurice Utrillo page 144
Marie Laurencin page 146
Amadéo Modigliani page 148
Sonia Delaunay page 150
Marcel Duchamp page 152
Marc Chagall page 154
Georgia O'Keeffe page 156
Mère Gallois page 158
Chaïm Soutine page 160
Joan Miro page 162
Norman Rockwell page 164
René Magritte page 166
Tamara de Lampika page 168
M.C. Echer page 170

XX EME SIECLE

Mark Rothko page 172
Salvador Dali page 174
Willem de Kooning page 176
Victor Vasarely page 178
Frida Kahlo page 180
Francis Bacon page 182
Jackson Pollock page 184
Nicolas de Staël page 186
Georges Mathieu page 188
Jacques Truphémus page 190
Lucian Freud page 192
Yves Klein page 194
Bernard Buffet page 196
Andy Warhol page 198
Niki de Saint Phalle page 200
Christo et Jeanne-Claude page 202
Keith Haring page 204
Basquiat page 206
Anonymus page 208

France

La Grotte Chauvet

-36 000 ans

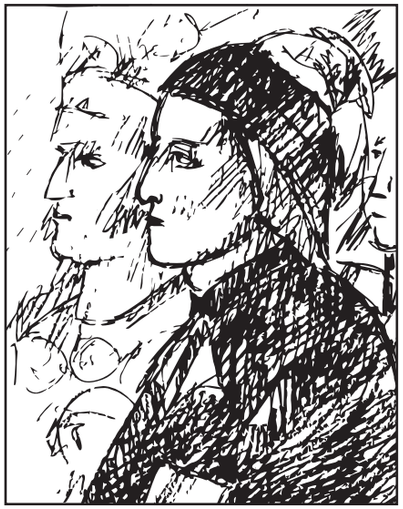
Je suis jeune, très jeune, mon espérance de vie dans ce milieu hostile est courte: quarante cinq ans maximum. Je passe des heures à répéter le même geste dans le sable pour qu'il devienne un automatisme quand je serai au fond de cette grotte dans le noir. Mes congénères chassent et pêchent à ma place. Toute ma vie est consacrée à ma tâche. Comment faire autrement si je veux atteindre la perfection? Je suis le ou la surdouée de ma génération, mon sexe n'a pas d'importance. Rendez-vous compte, mon œuvre a 36000 ans! Aucun artiste avant moi n'avait réalisé un tel chef d' œuvre, aucun artiste après moi ne pourra m'égaler, sauf peut-être quelques grands maîtres de la peinture. Peut-être un Picasso au vingtième siècle! Mais lui, a pu bénéficier de la longue expérience de ses prédécesseurs, moi, je n'ai eu que mon instinct.

J'ai tout étudié seul, le trait, la couleur, le mouvement, l'expression, l'anatomie de l'animal, la narration. Je joue même avec les anfractuosités de la roche pour faire jaillir un lion ou augmenter le mouvement d'un animal. Je ne me souviens plus quel a été mon dernier dessin, un tigre, un ours ou un cheval, peu importe. J'ai tellement travaillé, abîmé mes yeux et mes mains contre ce rocher que je ne peux plus tenir une pierre. Mes muscles trop sollicités depuis si longtemps ne répondent plus. Je m'allonge une dernière fois pour regarder mes dessins à la lumière dansante d'un feu de bois. J'ai du mal à respirer avec cette fumée qui a envahi toute la grotte. Je suis mort à la tâche tout au fond d'une salle, dans le noir. Beaucoup de savants se pencheront sur la signification de mon travail. Ils parleront de rite, de chamanisme, d'occultisme. Certains mettront même en doute la datation de mon travail. Il n'empêche que je suis et resterai le ou la plus grande des artistes que la terre ait porté■

Giotto

Ambrogio Bondone

1266 - 1336



Sa dernière œuvre florentine, à la chapelle du Podestà dans le palais du Bargello. Portrait de Dante.

Je souris tristement à l'idée que l'ultime fresque devant laquelle je peins en ce moment à Milan, va disparaître. Elle laisse la place à des suppositions, des digressions voire des légendes comme à mes débuts, il y a soixante dix ans. Permettez-moi de me présenter: on m'appelle simplement Giotto. Je suis né en Toscane en 1266, j'ai consacré ma vie à la peinture mais aussi à l'architecture. Je pense au campanile dont j'élabore les plans dans mon atelier, entouré de mes élèves. Beaucoup d'histoires fantastiques ont été écrites sur moi. Cela m'amuse beaucoup, moi le petit berger qui gardait ses moutons en les dessinant sur des pierres, à l'aide de charbon de bois. Comme tous les hommes vivant proches de la nature, j'ai appris à l'aimer et à la respecter. La représentation d'un chêne n'est pas celle d'un

érable. Un âne n'a pas la même démarche qu'un cheval. Le regard d'un homme n'est pas celui d'une figurine de cire. Très tôt, j'ai loué les manifestations du Très haut à l'exemple de Saint François d'Assise.

Celui qui travaille avec ses mains est un ouvrier.
Celui qui travaille avec ses mains et sa tête est un artisan.
Celui qui travaille avec ses mains et sa tête et son cœur est un artiste.

Mais avant de m'exprimer pleinement, j'ai peint au côté de mon maître Cimabué pendant dix ans. Grâce lui soit rendue d'avoir supporté mes petites blagues. Mon désir n'est pas de le dépasser mais de rendre plus vivant ce que je peins. J'ai rassemblé ainsi les attitudes, les mouvements et les caractères dans un rythme nouveau: un hymne à la vie dans lequel même les étoffes frissonnent. Je suis aidé en cela par les échanges d'idées entre l'Orient et l'Occident, colportés par les croisades. Je découvrais de nouvelles pensées juives et arabes. Le monde était en mouvement, moi aussi. J'ai supprimé toutes les attitudes hiératiques héritées du siècle précédent. J'ai même changé les liants de la peinture pour obtenir des couleurs plus vives à l'aide du suc clarifié de jeunes bourgeons. J'ai aussi mis au point une technique simulant la troisième dimension à partir du modelé et du cerné.

Ma vie n'était que travail continuel face à un mur. Ma première série de fresques se trouve à l'église de Saint François et dépeint précisément la vie du religieux. Très vite les commandes ont afflué. Je me suis permis le luxe de remettre le dessin d'un cercle parfait, tracé à main nue à un émissaire du chef de l'église de Rome, le cardinal Stefaneschi. Ce dernier recherchait un artiste pour son retable. Après avoir été choisi par son éminence, je l'ai représenté à genoux tenant le retable dans le lequel il est peint tenant le retable! Amusant n'est ce pas? N'est-il pas encore plus amusant d'avoir obtenu les titres et les distinctions les plus prestigieuses, moi l'ancien petit berger? Mais ma plus belle fierté vient de mon ami le poète Dante. Pour moi il a inventé le mot ARTISTE qui n'existait pas. «Artigiano» signifie artisan, il a changé ce mot en «Artista» pour moi!

Et cela ce n'est pas une légende!■

Jan van Eyck

vers 1390 - 1441

L'annonciation

Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre «MOI» endurcis,...
Ballade des pendus de François Villon

J'ai vécu au temps de François Villon, le poète maudit, une époque où le bûcher attendait hérétiques et sorcières. Le salut de l'âme n'était pas certain et passait par la prière des humbles et la dévotion picturale des autres. Je vous donnerai comme exemple deux de mes humbles tableaux: celui pour le chancelier Rolin et celui pour le chanoine Van der Paele. Je cachais malicieusement ma présence dans le reflet de l'armure de saint Georges, le saint patron du chanoine donateur. Le visible et le non visible vivent ensemble, main dans la main, entre Dieu et diable. Le reflet ne correspond pas toujours à l'image réfléchie. Où est la vérité? La peinture *Les Epoux Arnolfini* fera couler de l'encre bien des lustres après ma mort. Pourquoi le petit chien au premier plan, le seul à vous regarder, n'apparaît-il pas dans le miroir? Pourtant,

à la fenêtre chaque cerise de l'arbre reflète le soleil. Posez-vous la question, frères, et vous approcherez peut-être de la vérité.
Les voies du Seigneur sont impénétrables, tout comme mes actions au service de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Il m'a gratifié d'un énorme traitement pour rentrer à son service. Je n'étais alors qu'un simple enlumineur et miniaturiste. A-t-il vu d'autres possibilités d'un tel don au vu de mes planches des *Heures de Turin* réalisées à la cour de Jean de Bavière? Je suis donc devenu peintre ordinaire et valet de chambre attaché directement à son service. De par ma technique à l'huile, jamais vue, et ma vision microscopique, on est venu de toute l'Europe admirer ma première commande *L'Adoration de l'Agneau Mystique.*

Ma vie et mes actions sont autant d'énigmes posées par *Les époux Arnolfini.* Commençons par la date de ma naissance, le nom de mes parents, mes rapports avec mon frère aîné. Il faut ajouter comme énigme la paternité de telle ou telle œuvre.

Très prudent par nature, je n'ai rien écrit qui aurait put se retourner contre moi. Seul un procès verbal rapporte mon nom après un banquet bien arrosé pendant la fête de la saint Luc. Prudent mais pas aveugle, j'ai glissé ça et là des messages dans mes peintures. Le moindre détail, le moindre objet, la moindre attitude était codifiée. N'ayant pas forcément une grande érudition, j'ai profité du savoir de Deny de Chartreux, théologien et confesseur du duc de Bourgogne. Je n'aurais pas voulu offenser notre Seigneur malencontreusement. Ainsi j'ai joué entre la frontière du dicible et de l'indicible, entre l'au-delà et l'humain.

Voyez ce petit bouquet de lys à moitié caché sur ma dernière toile, juste derrière l'ange et la vierge. Il représente à lui seul la pureté mariale, symbole entre ici-bas et au-delà■

Hommes, ici n'a point de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre!
Ballade des pendus de François Villon

Le maître réalisait plusieurs tableaux à la fois et notamment «La madone de Jan Vos» qui sera terminée par son atelier.

Tommaso Masaccio

1401 - 1428

La Trinité

Santa Maria Novella Florence.

Que m'arrive-t-il cet après midi? Je me sens soudainement las. Je n'ai que vingt six ans et je pourrais mieux supporter mes aller et retour entre mes différents chantiers. Masolino da Panicale de vingt ans mon aîné semble supporter ce rythme avec plus de facilité. Béni soit le jour où je l'ai rencontré. J'étais très jeune. Lui était déjà un peintre fresquiste confirmé et admiré quand il m'a demandé de l'aider. Jamais maître n'a été aussi confiant! Près de lui ma créativité s'envole. Il le sent et profite à son tour de mes découvertes. Plus tard, les observateurs auront du mal à identifier nos œuvres communes. *Sainte Anne et la Vierge* est un exemple magnifique de notre collaboration: le maître a peint Sainte Anne et moi, jeune peintre j'ai peint la vierge. Je me suis appliqué comme jamais, en accentuant le modelé, et en prenant référence aux sculptures. Je n'oublie pas la leçon des maîtres antiques: com-

ment faire tourner une forme avec les trois tons, clair, foncé, moyen!

En attendant, il faut que je me concentre sur cette fresque de *la Trinité*. Je ne dois pas décevoir la famille Lenzo qui me l'a commandée pour l'église Santa Maria-Novella. Par prudence j'ai fait appel à mon ami Filippo Brunelleschi. Nous avons créé une profondeur illusoire, déformée par la vue d'un chrétien au sol, à quatre mètres de la fresque. Filippo a montré ses talents en concevant le dôme de Santa Maria del Fiore d'un diamètre de quarante six mètres. Ainsi, ma voûte à caisson semble pénétrer dans le mur. J'avais déjà été confronté à cette notion inconnue d'espace en travaillant sur des annonciations. Il m'a fallu résoudre la distance entre Marie et Dieu. Dieu m'y a aidé en attirant vers lui toutes les lignes du tableau. Alors, par une espèce de magie, on peut voir les distances entre chaque personnage.

Demain, je devrai terminer cette fresque au vingt cinquième jour! La première peinture qui applique les règles de la perspective géométrique, créant ainsi un effet de volume et de trompe l'œil.

Je suis un peu pressé car la chapelle Brancacci n'est pas terminée, malgré l'énorme travail déjà effectué. Masolino m'a laissé peindre des scènes entières telle que *Le Paiement du tribut*. Cela m'a permis de décrire des expressions propres à chaque disciple écoutant les paroles du Christ. Remarquez l'expression de Pierre à qui Jésus demande de chercher le tribut qui permettra d'entrer dans la cité de Capharnaüm, dans la gueule d'un poisson.

J'ai aussi commencé un polyptyque de dix neuf panneaux dans la chapelle des Carmes à Pise et je suis particulièrement content de mon panneau central *La crucifixion*. Je me suis amusé à déformer la tête du Christ: seul, celui qui regarde le retable du bas à une vision normale. Comment se concentrer avec cette fatigue, en pensant à tous les travaux en cours? De plus, Masolino veut que je l'accompagne à Rome pour prendre une autre commande. J'ai une mauvaise impression■

Masaccio mourra à Rome de façon inconnue. Michel-Ange a dit de lui «Il est le plus grand peintre de notre passé.»

Sandro Botticelli

1445 - 1510

La dérelitta

Via Della Porcellonna Florence 1505.

Allons voir *Saint Augustin dans son cabinet de travail*, ça dégourdira mes vieilles jambes. L'église Ognissanti est à deux pas. Je me reposerai sous ma fresque, l'une de mes dernières commandes. Sa vision m'apaise au souvenir de ce saint qui n'a pas entendu le souffle du vent pendant trente ans, occupé qu'il était dans sa quête de Dieu, aussi à définir la notion du temps. Je savoure aujourd'hui le caractère précieux de ce temps. Ma célébrité acquise très jeune ne m'a pas permis de l'apprécier, aussi l'ai-je souvent suggéré dans mes derniers tableaux. J'ai fait naître le silence en le fixant, en l'arrêtant. Quel meilleur exemple que ma piéta

Lamentation sur le Christ mort. J'ai utilisé mon visage pour peindre le Christ, une façon à moi de fermer les yeux et les oreilles à ce monde. L'enfant chéri des Dieux, comme on me surnomme va devenir célèbre à Florence à sa première commande. Il s'agit d'un dos de siège sur lequel je dois peindre l'allégorie de la force. Sept autres ont été peintes par d'autres artistes. En voyant le mien, toutes les grandes familles ont voulu me faire travailler: les Médicis, les Tornabuoni et plus tard le Pape Six IV. Pour ce dernier, je dois me rendre à Rome aux côtés de Ghirlandaio et le Pérugin, entres autres. Nous devons décorer la chapelle toute neuve et toute blanche que le pape a appelé Sixtine. De retour à Florence, il ne me reste déjà plus grand chose dans ma bourse. L'argent est comme le temps, il file si vite! Je prends donc énormément de commandes, en particulier des madones. Je m'inspire de mon maître Filippo Lippi renommé en la matière. Puis, de madone en madone, j'ai trouvé mon style identifiable parmi tous. Je travaille à la tempéra, ce qui m'oblige d'avoir un trait net et rapide, à l'opposition de la technique à l'huile de Léonard de Vinci avec son fameux sfumato. Entre temps, je fréquente des érudits tel Jean Pic de la Mirandole, l'homme aux neuf cents thèses. J'ai rencontré aussi Ange Politien qui a traduit en vers *la Naissance du Printemps*. Il m'a remis ce livret de la part de Laurent le Magnifique.

C'est ainsi que sont nées mes deux plus célèbres toiles: *La Naissance de Vénus* et *Le Printemps* qui doivent être présentées l'une à côté de l'autre. J'ai mis tout mon savoir-faire dans ces œuvres et quelques allusions cachées concernant mon puissant commanditaire. Pour le remercier, je lui ai donné quelques dessins que je traite à l'égal d'une peinture. Depuis, j'ai réalisé beaucoup de toiles mais une seule a été signée et datée en 1501: *La nativité Mystique*. Les anges ont remplacé tous les personnages suivant les écrits du redoutable Savonarol, qui avait été brûlé trois ans auparavant. Donc, oui, j'aspire au silence après avoir traversé tant de bouleversements. *La dérelitta* est ma réponse à ce temps qui m'échappe. Sobre, épurée, discrète, silencieuse, c'est le contraire du *David* de Michel-Ange. Demain nous devons débattre de son emplacement ■

Jérôme Bosch
Jheronimus van Aken
1450 - 1516

Le jardin des délices (détail)

Douce Aleyt, les oreilles me sifflent lorsque je m'imagine entendre la cacophonie des commentaires que mes toiles susciteront. Dans les années à venir, les hommes mélangeront mon travail et celui des copieurs, mon travail personnel et celui de mon atelier. Les sots! Moi qui possède un coup de pinceau si vif, si léger, moi qui utilise des effets de transparence, d'éloignement bleuté comme personne! Ces sots retrouveront peut-être les écrits que le temps, les guerres, le feu n'ont pas effacé ou brûlé. Ils découvriront que la famille Aken travaillait chez mon père et faisait partie de la confrérie de Notre-Dame. D'ailleurs, pour me distinguer j'ai signé très vite d'une partie du nom de ma ville: Bosch, pour m'affirmer comme maître. Ma douce, vous m'avez donné un statut élevé par notre mariage en 1478 et je vous en suis reconnaissant. Sans doute suis-je parvenu au rang de frère par notre union et cela explique mes premières commandes venues de la confrérie. Je suis devenu l'un des plus importants contribuables de la ville. M'en plaindrai-je? J'ai dû monter un atelier de compagnons et leur enseigner mon art. En effet, au vu du nombre croissant des commandes,

il m'était difficile de tout faire moi-même. C'est pour cette raison, sans doute, que mon oreille siffle aujourd'hui. On cherchera mon intervention là où plusieurs de mes compagnons ont souvent travaillé ensemble. Seule l'interprétation des commandes est personnelle, d'où mes nombreux dessins. Mes visions ont été influencées par les monstres accrochés aux façades de l'église Saint Jean en construction. J'ai aussi été inspiré par les poèmes moralistes de Sébastien Brant *La nef des fous*.

«Mieux vaut rester laïque que de mal se conduire
en étant dans les ordres»

J'ai d'ailleurs répondu à ces vers par un tableau du même nom . Mais il m'a fallu réaliser quelques travaux moins importants avant de vous connaître douce Aleyt: vitraux, broderie, ornementations diverses.. Les grands de ce monde aiment les énigmes. Ils n'ont cessé de me commander des tableaux qui aiguisent leur curiosité et leur penchant pour l'enfer et le paradis. Ils n'ont pas eu à se plaindre. Philippe le Beau, roi de Castille me commande un retable représentant *le jugement dernier*, *le ciel et l'enfer*, puis *le triptyque de Saint Antoine*. Henri III, Charles Quint, Guillaume d'Orange, sans oublier notre confrérie, voilà quelques bons amateurs de mon art. Quant à la signification de mon travail, je la laisse deviner à ses seigneuries, friandes d'énigmes. J'ai glissé moultes anecdotes ou références bibliques pour les satisfaire. Mais Grand Dieu, je ne suis point un hérétique! Tout au contraire, je dénonce, plus que je n'approuve. Cependant, des sectes telle que «Les frères et sœurs au libre esprit» attirent des milliers de personnes. Te rends-tu compte, ma mie, à quoi ressemblerait l'humanité sans péché originel? Ce serait *Le jardin des délices* comme je le montre sur ma toile. C'est un grand danger de se prendre pour le Seigneur! Et je pense que ces sectes ont mal interprété le chapitre III verset 17 au second épître aux corinthiens: *«Or, le Seigneur est l'Esprit, et là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté»*.

Notre siècle traverse une crise morale et religieuse dont je me suis fait l'écho, sans plus. Je peux te le jurer, Aleyt, avant que la main de Dieu ne s'abatte sur moi■

Léonard de Vinci

1452 - 1519

Saint Jean-Baptiste

Le vieillard que je vois de l'autre côté du miroir a soixante sept ans, en l'an de grâce 1459. Est-ce moi ou l'idée que je me fais de moi? Le miroir retransmet-il toutes les informations visuelles ou n'est-ce qu'une partie de la vérité? Pourquoi ma tête est-elle emplie de questions auxquelles je n'aurai plus le temps de répondre? Moi, qui ai passé toute ma vie à tenter de comprendre? Moi, l'enfant illégitime à qui l'enseignement du latin a été refusé, sésame incontournable à la connaissance. C'est seulement à quarante sept ans que j'ai appris le latin. J'ai dû apprendre par moi-même en consignant toutes mes observations sur des codex. J'ai d'ailleurs toujours conservé l'un de ces carnets dans ma poche. J'aurais aimé publier une encyclopédie des connaissances humaines. Hélas! 16000 pages à classer, à mon âge, est presque impossible malgré l'aide de Cechino*. J'espère bien qu'il terminera ce travail après ma mort car je lui lègue tous mes manuscrits.

A présent, je suis adulé, vénéré par ce bon roi François 1er. C'est le seul à me nommer premier peintre de ma longue carrière et à m'octroyer une pension annuelle de mille écus soleil. Il m'a offert aussi le manoir du Cloux. Le roi a fait réaliser un tunnel entre ce manoir et sa résidence à Amboise, si bien qu'il pouvait venir en toute discrétion, à tout moment.

De cette nomination, le roi n'attend rien de moi de précis. Je suis libre de travailler à ma guise sans contrainte. Je donne donc libre cours à mes travaux d'ingénieur et d'architecte. C'est pour moi une façon de briller. J'ai toujours jalousé l'architecte Filippo Brunelleschi qui avait conçu le dôme de la cathédrale Santa Maria del Fiore de presque quarante six mètres de diamètre! J'avais alors quinze ans et j'étais élève du maître Verochio qui avait eu pour tâche de hisser un globe de deux tonnes au sommet de ce dôme.

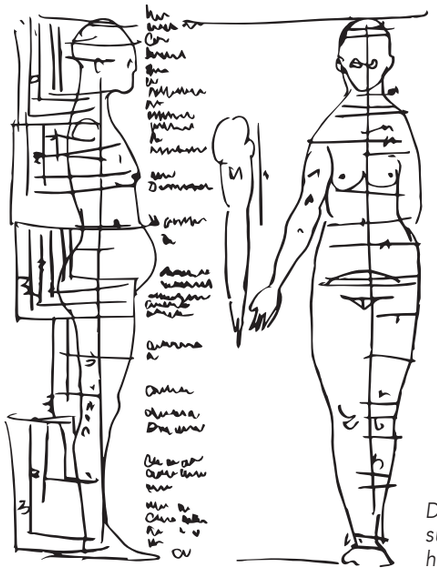
J'ai souvent été employé en qualité d'ingénieur-architecte par mes différents mécènes. De ce fait, j'ai laissé bien peu de peintures, toujours auréolées d'une infinie douceur et d'une technicité jamais atteinte. Regardez de plus près ma *Joconde*, *mes vierges à l'enfant* ou ma dernière toile *Le Saint Jean-Baptiste*. Ne sentez vous pas le souffle de la vie? Ne sentez-vous pas l'amorce d'un mouvement sur les lèvres qui finira en sourire? Ou peut-être pas! Il y a ce que l'on voit et ce que l'on sent. Je peux voir par exemple un paysage dans les accidents d'un mur vieilli.

J'aimerais mettre de l'ordre dans toutes mes notes, mais la tâche est au-dessus de mes forces qui m'abandonnent. De plus la paralysie me gagne. Rien n'est plus fugace que la vie d'un homme, le corps se transforme très vite en une montagne de plis. C'est horrible pour moi qui était d'une beauté singulière, héritage de ma paysanne de mère. Heureusement, à l'intérieur de nous il y a l'âme bien à l'abri de notre enveloppe charnelle. Cette âme est prête à rejoindre le Seigneur très Haut. Elle n'a qu'à suivre la direction de la main de Saint Jean-Baptiste, mon ultime chef-d'œuvre■

** Francesco Melzi fut son dernier élève. Ses enfants découperont les carnets de Léonard pour les vendre aux plus offrants.*

Albrecht Dürer

1471 - 1528



Dessin extrait du livre sur la proportion humaine

Depuis ma maison de Nuremberg 1528.

D'où vient cette perfection? J'aimerais la comprendre, j'aimerais ne pas être un simple contemplatif. Chaque cheveu de la tête a été créé par le Seigneur, il n'en faut négliger aucun si je dois les représenter. L'étude et la compréhension sont plus importants que le tour de main. De même l'originalité et la découverte sont plus importantes que la rapidité et l'habileté. Cette leçon, je l'ai apprise en fréquentant les maîtres italiens. J'ajouterai la sagesse et l'amour de Dieu pour parfaire l'édifice. Pour mon bonheur j'ai acquis en 1501 l'ancienne maison du géo-

graphe, mathématicien et astronome Régiomontanus dans laquelle je vis aujourd'hui. Il a laissé derrière lui une collection exceptionnelle de manuscrits que je me suis empressé de traduire, des soirées durant, avec le patricien Willibald Pirckheimer, éminent latiniste. Il m'a fait connaître, par la suite, des personnages très importants. Nuremberg a toujours été un creuset d'hommes de culture. Ma famille d'orfèvres avait déjà choisi cette ville pour son dynamisme. Je devais prendre la suite de mon père mais mon inclinaison naturelle me portait plutôt vers la peinture. Compréhensif, mon père m'a fait rentrer dans l'imprimerie la plus importante d'Europe, tenue par mon parrain Anton Koberger. Déjà nourri par la précision de l'orfèvrerie, je suis devenu un expert de la gravure sur bois. Comme il était de tradition pour un peintre graveur j'ai fait très vite un «tour» pour découvrir d'autres savoir-faire avant de commencer dans l'atelier. J'ai eu très vite le goût de ces voyages entre la Hollande et l'Italie. J'ai rapporté dans mes bagages un peu plus de savoir-faire et de savoir-comprendre à chaque étape. Plus j'avance en âge, plus ces étapes deviennent triomphales. Mes gravures font le tour d'Europe et ma renommée me précède. C'est malheureusement durant une de ces sorties que j'attrape une maladie qui devait m'affaiblir de jour en jour et me dessécher le corps.

Aurai-je la force de terminer mes quatre livres sur la proportion humaine? Je veux laisser une place tangible de mes connaissances du corps. On ne peut oublier mes gravures, portraits, peintures religieuses, aquarelles naturalistes, paysages, traités divers. Mes recherches en mathématique sont capitales: par exemple mon carré magique dont la somme des nombres verticaux, horizontaux et en diagonal est égale à trente quatre.

Déjà en 1500, j'ai démontré l'étendue de mes connaissances en me présentant en majesté, dans une pose réservée jusque là au Christ. J'ai ajouté à la hauteur des yeux mon monogramme AD et ces quelques lignes en latin à droite de ma tête:

«Moi, Albretch Dürer de Nuremberg, me peins avec des couleurs éternelles dans ma 28 ^{ème} année»

J'affirme ainsi, qu'à l'égal de Dieu je suis moi aussi un créateur!■

Michel-Ange Buonarroti

1475 - 1564

Pietà Rondanini

Seigneur, je ne veux pas mourir avant de vous avoir honoré une nouvelle fois! Je vous cherche encore dans ce marbre, malgré mes 88 ans. Mes bras fléchissent, ma tête est renversée en arrière depuis cette maudite chapelle Sixtine qui m'a pris des années. Je ne suis pas peintre, Seigneur, mais un découvreur d'âme. Chaque bloc de marbre contient déjà son histoire, je n'ai fait que la révéler. Je sais que vous êtes là, tout près, à portée de burin. J'ai un sentiment étrange chargé de peur et de respect. Si je désire vous voir apparaître, ma crainte est d'abîmer ce bloc. Il est loin le temps où je vous sortais du marbre dans les bras de votre mère. Vous étiez

si présent et Marie si jeune, si pure. Je n'avais que vingt trois ans lorsque j'ai sculpté cette Piéta qui m'a imposé comme le meilleur sculpteur de tous les temps. Je n'avais pas encore compris l'importance de la pierre et du «non-finito». Depuis, j'ai eu souvent l'envie de ne pas finir et de laisser respirer la pierre. Mais aujourd'hui, Seigneur, je sculpte d'abord pour moi, pour vous. Je respecte votre image et le bloc dont je vous extrais dans les bras de Marie. Je profite des quelques jours qui me restent à vivre pour vous remercier. Votre serviteur a pu travailler sans relâche jusqu'à ce mois de février 1564.

Depuis mes premières sculptures dans une famille de sculpteurs chez qui mon père m'avait placé, suite au décès de ma mère, jusqu'à cette Pietà Rondanini, je n'ai eu de cesse de produire des œuvres de plus en plus colossales. J'ai d'abord sculpté mon *David* extrait d'un bloc déjà sculpté de plus de quatre mètres de hauteur. J'ai peint ma fresque du *Jugement dernier qui* réunissait quatre cents personnages sur une hauteur de vingt mètres. À l'âge de soixante ans, j'ai sculpté ma série d'esclaves et cette maudite Chapelle Sixtine dont j'avais refusé la commande. Entouré d'incapables, j'ai peint presque tout seul! Puis, encore plus surprenant j'ai conçu le dôme de la basilique Saint Pierre à plus de cent trente mètres de hauteur pour un diamètre de plus de quarante mètres. J'avais alors plus de soixante dix ans!

J'ai eu des protecteurs très puissants tels Laurent de Médicis et le pape Jules II. Ils ont participé à ma renommée et à ma fortune, mais je suis toujours resté farouchement indépendant, sans ami faute de temps. Je suis le contraire de ce prétentieux de Raphaël qui se pavane avec ses mignons. Mon temps libre je l'ai consacré à l'écriture de sonnets: trois cents, si ma mémoire est bonne. J'ai ainsi pu parler d'amour, moi le vieux grincheux. Un dernier remerciement, Seigneur, d'avoir placé au bout de mon chemin Victoria Colonna, noble dame pour laquelle j'avais une amitié sincère. Merci aussi pour mon beau Tommaso.

Léonard de Vinci disait *«On ne figure bien que ce que l'on devient»* pour une fois il avait raison■

Raphaël Sanzio

1483 - 1520

La Transfiguration

Mais que fais-je dans ce lit depuis des jours? J'ai tant de travail, tant de chantiers en cours! Pourquoi cette atmosphère épaisse semblable à un nuage aux multiples têtes? Je crois deviner le pape Léon X accompagné de mes amis et compagnons de travail. Et cette forme encore plus belle, n'est-ce pas Ma Fornarina? Aidez-moi à me relever, compagnons, je ne peux vous abandonner devant l'immense tâche qui vous attend. J'ai un tableau sur la Transfiguration à terminer. Prévenez le cardinal de Médicis que j'arrive. Le tableau sera bientôt prêt pour sa résidence épiscopale de Narbonne. Sa sainteté le pape est-elle encore près de moi? Je mets mon fidèle Giulio Romano entre ses mains pour la finition des stanzia du Vatican. Lui et tous mes compagnons se feront un honneur de continuer mon œuvre. Que Sa Sainteté ne se

fasse pas de souci mon atelier a des rouages bien huilés. Chacun sait ce qu'il doit faire. Gian Francesco Penni, tu seconderas Giulio pour les fresques du palais du Te de Mantoue. Les cartons des tapisseries du Vatican tu pourras les terminer à l'aide des croquis que j'ai laissés dans ma partie d'atelier. A-t-on reçu les pièces d'orfèvrerie dont j'ai dessiné les contours? Les vases et les plats sont-ils à la hauteur de mes espérances? Les angelots ressortent-ils bien? Que quelqu'un prévienne mon chef des travaux de la reconstruction de Saint Pierre. Je ne pourrai me joindre à lui tantôt pour lui faire connaitre mes désirs. A propos d'architecture, j'ai laissé les plans du palais du cardinal à leurs places, comme d'habitude. Le carrelage des loges est-il arrivé? J'ai commencé également un travail de marqueterie du plus bel effet. La tête me tourne. Je ne veux rien oublier. J'ai une pensée pour Léonard de Vinci et pour Michel-Ange qui m'ont beaucoup apporté. J'ai su capter la douceur de l'un et la force de l'autre.

Que serais-je devenu sans cet excellent Perrugin qui a éclairé mes jeunes années? Et puis Bramante et sa fidèle amitié qui m'ont introduisit dans les milieux les plus éclairés. Combien d'illustres noms! Je ne puis les citer ici en raison de mon mal de tête. Ces amis m'ont ouvert leurs salons. Leurs savantes conversations m'ont bien souvent rafraîchi l'esprit et ont enrichi mes compositions. Leurs élégantes compagnies n'avaient d'autre but que de parfaire mes connaissances. C'est le contraire de ce que pouvait dire Michel-Age que j'admire au demeurant.

Ce nuage est décidément de plus en plus épais.

J'aimerais revoir tes beaux atours ma belle, ma douce Fornarina. Je t'ai placée très haut dans mon cœur. Aurais-je dû signer mon nom sur le ruban qui entoure ton gracile bras nu? Je suis si fier de ta beauté et de ta douceur. Il me semble que ton portrait est la quintessence de ce que la nature a bien voulu me permettre de peindre.

Hardi! Compagnons, la tâche est immense■

«Quand il ferma les yeux, la peinture devint aveugle.» Vasari

Titien
Tiziano Vecellio
1428 - 1576

Piéta

Donnez-moi encore un peu de temps, Seigneur, que je termine cette piéta. Le Christ est mort et j'entends Madeleine crier son désespoir. J'aimerais croire à un au-delà, Seigneur, mais une angoisse se fait sourde et envahit ma toile. Mes doigts, couverts de peinture, recherchent une lumière qui briserait mon inquiétude. Rappelez-vous, Seigneur, je suis Tiziano Vecellio, j'ai presque cent ans. J'ai passé ma vie à vous honorer et à honorer la vie. J'ai su capter toutes les émotions pour vous rendre grâce. Jamais portraits n'ont été plus vivants, à tel point que mes contemporains se sont demandés quelle substance je rajoutais à ma peinture: peut-être du sang? Peut-être du sperme?... Jamais *Assomption* n'a été plus envolée. Pour la première fois dans l'histoire de la peinture religieuse, c'est la vie qui triomphe! Contrairement à Raphaël, la limite de ma peinture ne s'arrête pas à la frontière d'un trait. Chaque corps a une masse mouvante dans l'espace. La justesse du propos ne vient plus de la précision du trait mais de l'équilibre de ces masses entres elles. Seule la mort est figée comme un contour définitif. Ma peinture est à l'opposé de cette conception, la vie palpite de toute part. C'est le triomphe de la couleur.

Par un petit coup de pouce du destin, j'ai remplacé, très jeune le maître Bellini pour devenir le peintre de la cour de Saint Marc. Puis j'ai été très vite le peintre des cours d'Europe, la plus célèbre étant celle de Charles Quint.

Les commandes de toutes sortes ont afflué: portraits, scènes empruntées à la mythologie. J'ai peint aussi quelques belles personnes dévêtues qui ne manqueront pas d'inspirer mes successeurs dans les temps futurs. Fort heureusement, mon atelier regorge d'assistants souvent choisis dans ma famille. Ma fille adorée, Lavinia, pose souvent pour moi. Rappelez-vous, Seigneur, que j'ai vécu simplement comparé à ma grande richesse. J'ai eu beaucoup d'amis et notamment le poète Arétin qui m'a ouvert les yeux par sa poésie toute d'impression. Je n'oublie pas Michel-Ange qui a remit en place Raphaël pour avoir ri de moi. Et je pense à beaucoup d'autres qui ont étendu ma renommée. J'ai apporté à l'art une nouvelle approche faite de masses en mouvements et de couleurs chatoyantes. Ma peinture est comparable à une grappe de raisin dont les grains multiples forment un tout. Et les intervalles donnent de la légèreté à l'ensemble. Bien que excellent dessinateur, j'ai privilégié les formes à l'enfermement d'un trait. Je suis certain de mon influence sur les peintres à venir. J'ai pu faire de l'or avec de la boue.

Alors, s'il vous plaît, Seigneur, donnez moi encore un peu de temps malgré mon grand âge. Cette maudite peste ravage mon pays. Elle m'effraie et je voudrais finir cette piéta qui sera mon ultime chef-d'œuvre en l'an de grâce 1576■

Pieter Brueghel
(dit l'ancien)
1526/31 - 1569

La pie sur le gibet

Dieu que la nature est belle! Je parle de la vie, de l'homme, et de son environnement. L'homme dans ses actes les plus simples. Pourquoi chercher de beaux artifices quand la nature vous sert d'exemple? Les saisons rythment la vie des hommes et les hommes suivent la nature. Je n'aime pas l'artificiel, seul le naturel m'émeut. Hélas! Je suis né dans une époque troublée entre catholiques et protestants, entre indépendance ou soumission au roi d'Espagne. Il me fallait peindre en prenant garde aux uns et aux autres, en restreignant mon envie de liberté. Imaginez ce qu'aurait pu être ma peinture sans cette censure! Quelle ingéniosité j'ai dû déployer pour peindre la beauté des saisons! Mon *Adoration des mages dans un paysage d'hiver* est recouverte de neige et pour la

première fois dans l'histoire de la peinture, il neige!

La plupart de mes peintures ont la nature pour décor, les hommes ne sont que des faire-valoir. J'utilise une perspective liée à l'atmosphère. Cette technique très efficace consiste à placer des tons chauds devant la scène; j'ai une préférence pour les bruns chargés de jaune. Puis viennent les verts sur lesquels je rajoute du bleu. Ainsi, mon horizon se confond avec le ciel *La fenaison* et *La rentrée des troupeaux* en sont de beaux exemples.

Je suis profondément humain, je veux dire que je me sens appartenir et dépendre entièrement de notre terre. Mes peintures et mes gravures peuvent faire rire. En effet la représentation des hommes et des femmes n'a jamais été aussi naturelle. Mes personnages peuvent vomir après une soirée bien arrosée ou faire ses besoins, c'est selon. Ils ne posent jamais. J'ai si peu de temps à vivre, qu'il me faut peindre l'essentiel: la vie et la mort! Mais attention! La censure rode, je ne dois pas faire de faux pas sans risquer le gibet. *La pie sur le gibet* est d'ailleurs ma dernière huile. J'ai peint tout ce que j'avais sur le cœur, tout ce qui m'émeut et tout ce qui me scandalise. L'ensemble enrobé d'une pointe d'humour et de provocation. D'abord, j'ai peint un paysage magnifique en me plaçant très haut pour obtenir une grande profondeur. La nature domine comme toujours et nous rappelle que nous ne sommes que ses hôtes. L'harmonie colorée composée de beige, de vert et de bleu pour les lointains est à peine troublée par le rouge et le blanc que portent les hommes. Sentiment de paix et de calme. Apparence trompeuse: j'aurais aimé, pour une fois, ne peindre que la beauté et oublier les problèmes du moment. Ce gibet vient rappeler la triste réalité. Et c'est encore avec humour que j'exorcise nos peurs en faisant déféquer un malandrin au premier plan et danser un trio de compères sous la potence. La vie doit être plus forte que la mort. La vie a été le thème de mes quarante tableaux, le combat pour la vie, plus exactement. En effet la menace de la mort et de l'ennemi planent. Mon tableau *Le triomphe de la mort* en est un l'exemple.

Je sais qu'elle me prendra trop tôt. Seulement dix années de peinture pour m'exprimer. C'est court, comme la corde d'un gibet■

Giuseppe Arcimboldo

1527 - 1593

Le dieu Vertumne

An de grâce 1562 monologue face à Nostradamus.

J'ai besoin de votre éclairage sur l'avenir de ma nouvelle vie à la cour de Ferdinand Ier. En effet quitter, Milan pour la cour de l'empereur à Prague ne va pas sans risque pour ma carrière. L'empereur a beaucoup insisté pour m'accueillir auprès de lui. Ma petite réputation, je l'ai acquise en travaillant avec mon père sur des cartons de tapisseries et des vitraux pour la cathédrale de Milan. Cette notoriété a dû parvenir jusqu'à la cour des Habsbourg.

Mais l'inquiétant pour moi, est l'organisation des festivités pour le couronnement de Maximilien roi de Bohême et de l'empire romain. Outre mes talents picturaux, je dois puiser dans des ressources jamais utilisées. Serai-je à la hauteur d'un tel honneur? C'est à cette question que vous, Nostradamus, avez bien voulu répondre par l'affirmation. Cependant, durant votre développement, il est des points étranges auxquels j'ai du mal à adhérer. Je veux parler de ce que la postérité a retenu de ma personne. Vous dites que l'élaboration de têtes composées de fruits et de végétaux traversera les âges. Je pense en particulier ce que sera ma dernière toile *Le dieu Vertumne*. Cette œuvre est composée essentiellement de fruits, de fleurs et de légumes des quatre saisons.

Je m'étonne que l'histoire n'ait pas retenu le savant que j'étais à l'égal d'un Léonard de Vinci. Pas le moindre écrit sur ma théorie de la perception, prouvant combien l'art des couleurs et la musique suivent les mêmes schémas. Rien sur mes illustrations d'ouvrages scientifiques! Que restera-t-il de mes nombreux portraits de la cour? Que restera-t-il de mes recherches naturalistes? Que restera-t-il de mes discussions sans fin illustrées d'exemples fantastiques? Leurs seigneuries ne veulent plus que je rejoigne mon pays pour y finir mes jours. Or, pour vous, maître Nostradamus, ce sont mes têtes composées de fruits et de légumes qui resteront dans les mémoires plus de cinq cents ans! Etrange destin! Il ne s'agit là que d'énigmes plaisantes et sérieuses pour amuser la cour et enrichir les cabinets d'art et de merveilles de Rudolphe II. Il n'était pas question pour moi de réaliser une œuvre à l'exemple d'un Titien à la technique si extraordinaire. Vous dites que ce *dieu Vertumne* représente Rodolphe et que celui-ci a été si heureux en le recevant qu'il m'a fait comte Palatin. Voilà un homme à l'esprit bien ouvert pour accepter de se voir représenté de la sorte! Vous dîtes aussi que j'aurais joint à cette commande de Vertumne un carnet de cent cinquante dessins pour sa prochaine fête? Diable, je ne m'arrête donc jamais!

Je vous remercie maître Nostradamus pour vos visions. J'espère simplement que vous-vous trompez car je me considère plus comme un savant que comme un peintre de divertissement■

Le Caravage

1571 - 1610

Saint Jean Baptiste

A l'image de mon saint Jean Baptiste, l'une de mes dernières toiles, je suis fatigué. Fatigué de fuir devant mes ennemis mortels. Hier encore, j'ai échappé à un attentat. Certes, je n'ai jamais été angélique dans mon comportement et ma langue a souvent remué plus qu'il ne fallait. J'ai souvent réglé mes comptes dans mes peintures. Beaucoup ont été refusées par leurs commanditaires et aussitôt rachetées par d'autres clients. Mon style, hors du commun, m'a permis d'être remarqué, dès ma sortie de l'atelier de l'excellent Simone Peterzano, par les plus grands seigneurs. Si mon réalisme a pu choquer les moins lettrés, j'étais distingué par les seigneurs qui m'ont apprécié. Très tôt, j'ai obtenu leur protection. D'ailleurs, si je fuis en direction de Rome, c'est pour obtenir, par leur intermédiaire, la grâce papale.

En effet j'ai donné un malheureux coup d'épée mortel à un fils de grande famille. Ma technique exceptionnelle sur le travail de l'optique, acquise au côté du cardinal Del Monte, mon protecteur et mentor, fait de moi l'artiste le plus courtisé d'Italie. Pour échapper à mes détracteurs, je fais escale dans de nouveaux ports et de nouvelles villes. Et là, je suis accueilli à bourses ouvertes. On me paie très cher.

J'accumule scènes religieuses et profanes avec la même dextérité. Mes tableaux étonnent par leur présence. Souvent, je travaille à l'échelle un, au bord de la toile ce qui permet au spectateur de s'imaginer dans la scène. Ma lumière vient d'un angle supérieur et éclaire les personnages principaux. Souvent, j'utilise comme modèles de vraies personnes rencontrées pendant mes escapades nocturnes. La représentation de mes saints est souvent la reproduction d'un brave homme à qui je donne quelques pièces pour poser. Il en est de même pour la représentation de la Sainte Vierge. Hélas! Un jour un de mes commanditaires a reconnu une célèbre prostituée. J'ai donc essuyé un nouveau refus ce qui a fait le bonheur d'un autre acheteur moins regardant.

Tout est mis en œuvre dans mes tableaux pour augmenter l'effet de vérité. Je suis le premier à avoir utilisé deux sortes d'ombres: l'ombre propre qui se trouve sur le corps à l'opposé de la lumière et la projection de l'ombre sur une autre surface. J'ai également étudié les effets de profondeur entre deux plans pour accentuer la distance entre deux personnages ou bien la distance entre un personnage et un fond. D'ailleurs j'ai supprimé tout décor superflu dans le fond de mes toiles afin de rendre la scène plus claire, plus compréhensible. J'ai pratiqué aussi des incisions dans mes toiles, au bord de certaines surfaces, en rajoutant des liserés de même couleur que le fond. Cela a pour effet d'augmenter la perspective.

Enfin ceci pour vous dire que ma peinture ne doit rien au hasard, même si j'ai la réputation d'aller très vite. Aussi vite que ma course contre mes poursuivants. Aussi vite que ma vie qui se terminera sans doute, elle aussi, très vite■

Il fut retrouvé mort au bord d'une plage.

Pierre Paul Rubens

1577 - 1640

La Vierge aux Anges

Que me dites vous là? Mon tableau *La Vierge aux Anges* serait sans doute ma dernière œuvre peinte! Cette maudite goutte ne saurait venir à bout de ma vitalité. Tout me sourit depuis toujours. Je suis *una forza della natura*.

Il n'est pas de défis que je ne puisse relever.

Mes dons sont tels que le courage ne m'a jamais manqué pour entreprendre un projet, quelles qu'en soient les dimensions, quelle qu'en soit la nouveauté du sujet. De plus, mon érudition et ma conversation sont appréciées que j'ai l'oreille des

souverains. Très vite, j'ai passé des messages de l'un à l'autre. Les cours des Pays Bas, d'Angleterre et celle du roi d'Espagne Philippe IV ont utilisé mes qualités au service de la paix. L'étude de grands maîtres italiens m'a donné l'occasion de vivre en Italie pendant huit ans. Raphaël, Michel-Ange et Le Titien entres autres ont été une révélation qui ont influencé ma peinture. J'ai d'ailleurs acquis quelques toiles qui seront du plus bel effet dans ma collection. Les commandes n'ont jamais manqué pour satisfaire mes goûts princiers. Depuis mon tableau *Erection de la croix* réalisé à mon retour d'Anvers, j'ai dû monter un atelier. Il regroupe parfois cent peintres pour répondre aux demandes de toute l'Europe. Chaque peintre de mon atelier a une spécialité et je n'ai engagé que de très bons artistes tels Van Dyck pour les portraits ou bien Bruegel pour les fleurs. Je fournis des études précises puis je termine la toile en apportant une touche plus personnelle à l'œuvre qui m'est présentée. J'ai mis au point un système de facturation suivant mon degré d'intervention sur chaque toile. Et pourtant le roi d'Angleterre a refusé une de mes œuvres sur laquelle disait-il, je n'avais pas assez travaillé personnellement.

Quel que soit le projet, je me réserve toujours les sujets féminins dévêtus. La beauté des jeunes aphrodites et le velouté de leurs chairs a toujours ému mon pinceau. Je ne saurai vous décrire mon bonheur de peindre Hélène, ma jeune femme. N'est-elle pas désirable, le corps à peine caché sous sa pelisse? Regardez ces cercles harmonieux, ces fragments de lumières qui effleurent délicatement les parties visibles de sa peau. Que me dites-vous là! J'ai vingt ans auprès de ma jeune femme. D'ailleurs nous venons d'avoir notre quatrième enfant. Je suis bien loin d'atteindre l'âge de ce bon Titien.

Toutes mes facultés sont en alerte permanente. Je suis prêt à continuer *La vie héroïque de Marie de Médicis*. Je suis prêt à revoir mon ami Vélasquez à la cour d'Espagne et à organiser enfin notre voyage commun en Italie. Alors, que me dites-vous là? Il est tout simplement impossible que ce petit tableau *La Vierge aux Anges* réalisé cette année 1640, soit le dernier■

Artemisia Gentileschi

1593 - 1656

Vierge à l'enfant et au rosaire

Naples 1654.

Je travaille dans mon immense atelier situé au rez-de-chaussée d'un palais au cœur de la ville. Je suis entourée par de nombreux assistants et élèves. Les commandes de toutes sortes ne manquent pas. Je peins inlassablement comme je l'ai fait toute ma vie.

Dans les rues, les gens meurent par centaine atteints de la «pestis». On s'agenouille et on prie pour être épargné, mais moi je n'ai

pas peur! Aucun fléau ne me mettra à genoux. Je me suis battue toute ma vie pour être du bon côté. Je ne suis jamais du côté de la victime et ce, depuis cette infâme procès pour le viol que j'ai subi à l'âge de dix neuf ans. J'ai répondu à cet acte odieux par une peinture *Judith décapitant Holopherne.* Je tranche la tête à Holopherne qui a les traits de mon agresseur.

Toutes mes représentations féminines sont des héroïnes de chair et de sang. Marie-madeleine, Lucrèce ou Judith auront souvent mon corps et mon visage. En effet, il est plus simple pour moi de me regarder dans un miroir pour être au plus près de la réalité. De toute façon, en tant que femme, je n'avais pas le droit de rentrer dans une école d'art, pas le droit de signer mes œuvres, pas le droit d'acheter du matériel, pas le droit de percevoir de l'argent!

Je veux à présent oublier cette époque. Il a fallu me battre contre des hommes qui avaient comme seule supériorité d'être des hommes. Cependant, grâce à mon talent, l'Accademia del Designo m'a ouvert ses portes. Pour la première fois dans l'histoire, une femme pénétrait dans une académie réservée aux hommes! Le destin m'a aussi donné un petit coup de pouce lorsque l'église catholique a favorisé les représentations artistiques des femmes. Mon père, peintre connu à son époque, m'a aussi beaucoup aidé en m'enseignant notamment le clair obscur à la manière du Caravage. Il m'a aussi appris la manière qu'avait Rubens de faire ressortir les chairs féminines. J'ai pu facilement m'adapter aux différentes modes artistiques en vigueur dans toutes les villes où je me suis installée. J'ai ainsi peint beaucoup de madones lorsque je logeais à Florence.

Aujourd'hui je veux oublier ces héroïnes de l'antiquité. Je ne veux retenir que les plus beaux moments de la vie d'une mère. Ainsi, je peins cette *Vierge à l'enfant et au rosaire*. J'oublie que demain peut-être, la peste m'emportera■

Artemisia meurt probablement de la peste deux ans plus tard en 1656 à l'âge de soixante ans.

Sa correspondance se termine en 1654.

Nicolas Poussin

1594 - 1665

Apollon amoureux de Daphné

Lettre à Monsieur de Chantelou 1665 - Italie.

Monsieur

Il me faut huit jours pour écrire une méchante lettre, deux ou trois lignes à la fois. Je ne suis plus maître de ma main et mon *Apollon amoureux de Daphné* avance lentement. Le temps a balayé mon allégresse, malgré l'illusion d'une certaine sérénité que donne mon tableau. J'aurais souhaité être Apollon, dieu de la poésie et de la peinture, assis sur mon siège et dominant mon royaume luxuriant. Il n'en est rien. Je suis seul à Rome, sans amis. Tous ont rejoint ma tendre femme vers un monde que l'on dit meilleur. Mère

nature nous est supérieure et nous survivra. Mais que restera-t-il des hommes après le déluge? J'apporte d'ailleurs une modeste réponse à cette question. Il s'agit de la quatrième peinture, de mon cycle des quatre saisons, commandée par Richelieu.

Je suis homme dont ce n'est pas le métier de savoir bien écrire. Mon art réside dans ma seule peinture. J'apporte des réflexions sur le devenir de l'homme et sur le hasard qui pourrait le sauver. On dit que le cygne chante plus doucement lorsqu'il est proche de la mort. Comme lui, je réponds à ma maladresse antérieure par un choix chromatique plus subtil.

La démonstration d'ailleurs n'a jamais été mon fort: en cela, je m'inscris dans le courant classique. La mesure l'emporte sur l'excès, la raison sur la sensibilité avec une volonté d'harmonie. J'ai écrit un jour *«La peinture est une imitation faite avec lignes et couleurs de tout ce que l'on peut voir sous le soleil: sa finalité en est la délectation».*

L'inquiétude que je peux avoir lorsque je construis une scène est aussitôt effacée lorsque je prends mon pinceau. Je fabrique des petits personnages en cire que je mets en scène dans une boite.

Dès mon arrivée en Italie j'ai recopié des centaines de sculptures antiques. Ces dessins me permettent de me passer très souvent d'un modèle nu. L'enthousiasme provoqué par l'un de mes premiers tableaux en terre italienne *La mort de Germanicus* en 1627 à eu des échos à Paris. Louis XIII et Richelieu m'ont fait des propositions plus que généreuses pour que je retourne en France. Je leurs ai cédé quelques années plus tard. Il est vrai que j'étais parti en Italie sans espoir de retour. Je me sentais plus proche de mes maîtres Raphaël et Titien.

Aujourd'hui, je suis seul à Rome en face de ce tableau *Apollon amoureux de Daphné*. Il me semble que je ne le terminerai jamais. Je repense à un autre tableau de ma jeunesse *Les bergers d'Arcadie*: trois bergers qui découvrent une tombe au milieu d'un paysage idyllique.

Sur la tombe est inscrit «Et in Arcadia ego».

En Arcadie aussi, je suis.

Merci de reprendre cette inscription sur ma tombe■

Diego Velázquez

1599 - 1660

Les fileuses

An 1660, je peins comme toujours, un membre de la famille royale, sans souci de plaire et avec une grande liberté. Mes yeux voient ce que la nature cache. Troppo vero! (Trop vrai) s'exclamera le pape Innocent X en découvrant son portrait réalisé pendant une de mes visites en Italie. Je révèle ce qu'il y a de plus intime dans l'être comme dans l'objet. Cela peut être une simple goutte d'eau, un pichet, des œufs ou un homme. Mais il a bien fallu commencer un jour. C'est donc en 1612, à l'âge de douze ans que je rentre dans l'atelier de maître Francisco Pacheco. Personne ne connait alors Diego Vélasquez placé là, pour ap-

prendre un métier. A dix huit ans, une de mes premières peintures *Vieille femme faisant cuire des œufs* montre mon attachement à la réalité. Très vite, j'observe, je scrute, je veux comprendre comment la lumière révèle les objets. Mon maître m'apprécie beaucoup car je suis simple, discret, travailleur et consciencieux. Il n'hésite pas à me donner sa fille en mariage la même année. Puis, il m'introduit à la cour d'Espagne par la petite porte. Le portrait que je réalise d'un courtisan, Juan de Fonseca séduit immédiatement le roi. Ce sera le début d'une amitié avec Philippe IV, d'une grande complicité: nous avons sensiblement le même âge. Certes, je suis courtisan mais sans ostentation. Le roi ne s'y est pas trompé, mes portraits étaient sincères et empreints d'une grande humanité.

Grâce à l'intervention de Rubens, le grand artiste de l'époque, le roi Philippe IV me donne la permission d'aller étudier quelque temps en Italie. Découverte des toiles de Titien! Que vous dire? Cette sensation de légèreté de non fini répond à mes attentes. Je n'ai pas copié Titien, pas plus que Caravage ou Michel Ange. J'ai d'ailleurs acquis quelques unes de leurs œuvres pour le roi, bien plus tard. Finalement l'essentiel de mon travail n'est plus la peinture mais l'organisation de travaux royaux. Je ne peux peindre plus de quatre à cinq toiles par an. Rajoutez à cela mon flegme légendaire dont le roi s'est plaint gentiment. Il m'est difficile de peindre davantage. Je laisse derrière moi des toiles qui me survivront peut-être: *Vénus à son miroir*, *La rédition de Breda*, *Les Ménines* - mon tableau le plus énigmatique -. J'ose me présenter non plus comme un peintre de cour mais qui appartiens à la cour. Trois ans plus tard, j'accrochais la croix rouge de l'Ordre à ma poitrine, signe des liens très forts avec mon monarque Philippe IV. *Les fileuses* ont été peintes bien après et ont marqué l'arrêt de ma peinture.

Aujourd'hui, à soixante ans, je m'agite pour organiser la rencontre de l'infante Marie Thérèse et de Louis XIV. Ce rythme et cette pression sont trop fortes pour moi. Une dernière retouche à ma peinture, un dernier dessin pour l'organisation de la rencontre et voilà que mon cœur commence à lâcher■

Claude Gellée
dit « le Lorrain »
1600 - 1682

Paysage avec Ascagne tirant sur le cerf de Sylvia

Le vent se lève poussant devant lui des nuages d'orage. Le soleil si présent dans mes toiles a disparu. Adieu effet vaporeux et lumineux! Adieu silhouettes jouant en contre-jour! Dans mon tableau *Paysage avec Ascagne tirant sur le cerf de Sylvia* j'annonce la mort. La flèche d'Ascagne fils d'Enée est pointée vers l'animal domestique de Silvia, fille de Tyrrhus. Au soir de ma vie, la poésie de Virgile m'inspire cet ultime tableau. En réalité, cette mythologie à la mode n'est qu'un prétexte. Je ne veux pas rivaliser avec mon ami Nicolas Poussin. Je ne suis qu'un simple contemplatif émerveillé par le spectacle de la nature. Je sais mes temples irréels et mes personnages allongés et étirés plus qu'il ne faudrait. Des ignorants ont prétendu à des maladresses ou à des insuffisances de ma part. S'ils avaient couvert

autant de carnets de croquis que moi, j'accepterai peut-être leurs critiques. Mais que connaissent-ils à l'équilibre des masses et aux lignes de forces? Mon interprétation d'un arbre n'est qu'une illusion: il en est de même pour l'interprétation de mes personnages. Je vous l'accorde, je ne suis pas un érudit. Je suis issu d'un milieu modeste. J'ai quitté ma Lorraine à l'âge de quatorze ans avec une troupe de pâtissiers qui se rendaient à Rome. J'ai eu la chance de travailler avec le peintre Agostino Tassi, spécialiste de l'illusion optique. J'ai réalisé ma première toile à vingt neuf ans *La tempête*. Je ne suis pas certain qu'il s'agisse de la première. En effet, je n'avais pas commencé mon «Liber veritatis», mon livre de la vérité dans lequel je répertorie toutes mes peintures. Cette précaution me permet de déjouer les faussaires. Avant cela j'ai broyé de la couleur plus que quiconque et noirci des centaines de feuilles. J'ai réalisé des fresques jusqu'à trente ans. J'ai ensuite commencé à peintre sur toile des paysages aux titres mythologiques. Le succès est arrivé alors que j'étais âgé de trente huit ans.

Quelle fierté quand le pape Urbain VIII m'a commandé une peinture, à moi, le petit pâtissier presque inculte! Depuis ce moment là, ma vie a été plus facile. J'ai reçu des commandes de personnages très importants, comme le roi d'Espagne Philippe IV. Mais jamais je n'ai oublié d'où je viens. Quand je peux aider un moins chanceux, je n'hésite pas. Malgré une confortable bourse, je mène une vie modeste. Je serais tout à fait heureux si une maudite goutte ne me faisait pas autant souffrir. Cependant j'ai la chance d'avoir près de moi ma fille et deux neveux venus exprès de Lorraine. Ils me parlent de Chamagne, mon village natal. J'aimerais qu'ils fassent sonner les cloches de mon église lointaine et qu'ils fassent dire des messes quand le moment sera venu. Ascagne, fils d'Enée, peut lâcher sa flèche sur cette biche fièrement campée devant lui. Comme elle, je suis prêt■

Cette peinture ne figure pas dans son livre de la vérité car Claude ne l'a pas terminée.

Rembrandt van Rijn

1606 - 1669

Autoportrait

Voyons, voyons...Comment pourrais-je me représenter à l'orée de la mort? Que reste-t-il de toute ma collection d'objets, de peintures, d'estampes? Cette collection a été vendue, bradée, devrais-je dire, pour couvrir mes dettes et m'éviter la prison. C'était plus pratique quand je possédais une «Kunstkammer»: il me suffisait d'entrer dans cette pièce pour être inspiré. Tiens! La statue de Héraclite, le philosophe qui pleure, me semble un bon point de départ. Je l'imagine dans l'ombre, apportant une note de mystère. La vérité vient souvent de l'ombre. Ce qui ne se voit pas a souvent plus d'importance que ce que la lumière nous révèle: le philosophe pleure sur le ridicule de la condition humaine. Mais faut-il en pleurer ou en rire? Peut-être en rire comme le philosophe Tétride? Mon tableau avance; je me représente en Tétride. Fini le temps des

portraits en collerette et en habit de soie pour attirer la clientèle. Ils m'ont permis d'obtenir ma première commande importante: *La leçon d'anatomie*. J'avais vingt six ans, je devenais le peintre le plus célèbre des Provinces Réunies. J'ai épousé la nièce de mon marchand d'art,et j'ai changé de classe sociale, moi, le fils de meunier. Ma belle Syska, comme je t'aimais. Avec toi, j'ai tout osé, j'ai dévoré la vie et vécu comme un prince dans un palais. J'étais entouré de servantes et les objets d'art étaient ma petite faiblesse. Mes ennuis ont commencé à trente six ans vers 1642: Syska venait de mourir. Cependant, les autoportraits que j'ai réalisés à cette époque ont révélé un peintre bourgeois, riche, au faîte de sa gloire. J'avais une tristesse latente dans mon regard.

Plus tard, la commande que m'a fait le capitaine de la garde et ses dix huit gardes devait changer ma vie à jamais. Au lieu de renforcer ma notoriété, comme je l'espérais, cela a été le contraire. J'avais commis le sacrilège de ne point représenter ces gardes dans une posture hiératique comme de coutume. Evidemment, la somme de 16000 florins correspondant à la commande fut remise en question: mon appartenance à leur monde également. Pourtant j'avais signé là, un chef d'œuvre révolutionnaire de par sa construction et son élan. Dans ce tableau *La ronde de nuit*, la petite troupe se met en mouvement. Le malheur attire le malheur. J'ai fait des placements boursiers incertains. De plus, j'ai dû tout vendre et quitter une maison trop belle pour moi. Heureusement mon ancienne servante, devenue ma compagne et mon fils ont fait ce qu'il fallait pour me préserver. Ma vie de peintre a continué! Au diable les problèmes du moment! Mes gravures se sont bien vendues dans toute l'Europe. Mon principal collectionneur a été un Vénitien. J'avais eu l'idée de reprendre mes toiles en gravure: j'ai changé un détail à chaque nouveau tirage et j'ai ainsi provoqué l'envie chez l'amateur, de posséder toute la collection.

Mais revenons à mon dernier portrait, je le veux digne de moi. Pour cela, j'ai utilisé des effets d'empâtement et j'ai diffusé ma propre lumière: celle du cœur. Je n'aurai plus qu'à le signer de mon prénom, comme tous les grands artistes: Rembrandt■

Johannes Vermeer

1632 - 1675

L'allégorie de la foi

Seul devant ma fenêtre, je regarde encore une fois Delft, ma ville, dont les ombres perlent de lumière. J'écoute ces bruits familiers qui viennent des canaux. Derrière de lourds rideaux tirés, un halo enveloppe chaque objet et mène jusqu'à mon chevalet. Une toile y est posée depuis des mois: elle représente *L'allégorie de la foi*. Je n'ai plus envie de peindre, je suis ruiné. Tout avait si bien commencé! Je n'ai laissé aucun écrit sur mes recherches, encore moins sur ma personne. Ne m'a-t-on pas surnommé «Le sphinx de Delft»? Je suis né en 1632, j'ai eu une éducation protestante calviniste. Or, par amour pour Catharina Bolnes, je vais me convertir au catholicisme afin de l'épouser. La même année 1653, je suis admis à la guilde de Saint Luc qui me permet d'exercer mon métier de peintre. J'hérite d'une auberge appartenant à mon père dans laquelle il pratiquait le négoce de tableaux. A cela s'ajoute l'aide financière de ma belle mère.

Je me suis consacré pleinement à mon art, encouragé par un collectionneur qui achetait presque toutes mes toiles. Nous vivions heureux avec ma femme, nos onze enfants, et ma belle mère. Notre immense maison m'a permis de m'éloigner un peu de cette grande famille pour mieux travailler au deuxième étage.

Un peu plus tard, j'ai pu m'offrir une «camera obscura» (chambre noire) pour aller plus loin dans mes recherches. Les ombres ont révélé un phénomène inattendu: des perles de lumières s'accrochaient à certaines surfaces!

J'ai choisi de rendre hommage à mon pays, à sa qualité de vie et surtout à ses femmes. Qu'y a-t-il de plus beau qu'une femme qui pense? Plongée dans ses réflexions, son visage s'éclaire d'une infinie douceur. J'ai rajouté à mes compositions quelques objets chargés de symbole. L'art catholique m'y autorisait; l'hostie ne représente-t-elle pas le Christ? Une mappemonde ne représente-t-elle pas un rayonnement? Un globe terrestre, le savoir des hommes sur terre?

J'aurais pu continuer ainsi pendant des années. J'ai seulement quarante et un ans quand tout s'écroule. La guerre contre la France et son roi Louis XIV contraint mon pays à noyer nos terres pour arrêter l'invasion. Conséquences funestes pour moi et ma famille: plus de revenus de nos propriétés, plus d'argent, plus de clients. Plus grave encore, Van Ruijven, mon principal collectionneur n'est plus de ce monde. Il me faut emprunter pour la première fois mille florins, sachant que je ne pourrai pas les rembourser.

Sur mon chevalet repose ma toile *L'allégorie de la foi* enveloppée de mille perles de lumière. Je sais qu'elles seront les dernières que je verrai■

Il meurt d''une crise cardiaque, il n'a pas supporté sa descente aux enfers. C'est sur la tête de sa femme que retombera la dette de mille florins. Catharina s'enlisera elle aussi dans les dettes. Elle tentera de garder jusqu'au bout une toile de son mari.

Giovanni Antonio Canal
dit Canaletto
1697 - 1768

Exemple de croquis

Quanto è bella! Qu'elle est belle cette basilique Saint Marc! On dirait une pluie d'or qui vous raconte toute l'histoire de la chrétienté! Les mosaïstes ont eu l'idée géniale d'assembler des tesselles avec des angles différents. Ainsi la lumière semble venir de tous côtés. Cela me fera un très beau tableau sitôt mes croquis terminés. Je vais inscrire celui-ci à l'académie: 1766 intérieur de San Marco. La demande n'est plus aux *vedute (panorama peint très détaillé)* mais qu'importe. Les acheteurs veulent de l'antique, des *capriccio* à l'antique: c'est à dire de vieux monuments délabrés envahis par les mauvaises herbes. Or, devant moi s'étale la plus belle des cités: la Santa Cita! Venise, la ville sainte, révélée chaque jour par une lumière dorée. Je n'ai cessé de lui rendre hommage et de retrouver cette merveilleuse ambiance. Grâce à notre père, nous avons travaillé mon frère et moi sur des décors de scènes. Il s'agissait notamment du concert de Vivaldi à Rome. J'ai aussi acquis la maîtrise de la mise en scène, la maîtrise de l'effet produit par telle ou telle perspective. J'ai pu en déduire que l'emplacement de l'observateur est primordial. C'est de son point de vue que se construit le tableau. Celui qui regarde détermine la ligne d'horizon et les lignes de fuites... A Rome j'ai découvert les

paysages du néerlandais Vanvititelli. J'ai aussitôt voulu peindre de cette manière. Donc, de retour à Venise, je me suis attaqué aux *vedute* et je me suis inscrit à la guilde des peintres. A cette époque j'avais vingt trois ans. Les commandes sont vite venues à la suite de ma toile représentant la place Saint Marc. J'ai aussitôt signé Canaletto afin de me différencier de mon père. Pour me différencier également des autres peintres, j'ai travaillé particulièrement la mise en scène, l'architecture et la place des hommes dans la cité. Je me suis appuyé sur des quantités de croquis préparatoires, en changeant l'angle de vision régulièrement. J'ai pu ainsi obtenir une vue plus large loin d'une vision normale. Mon imagination a fait le reste. Je me suis aussi appliqué à rendre chaque détail vivant : un linge qui sèche, une maman qui gronde son enfant parce qu'il défèque dans la rue. Bref, la vie dans ce qu'elle a de plus humble.

Pour aller encore plus loin dans mes recherches de la vérité Lucas Carlevarijs m'apprend à me servir de la camera obscura utilisée par Vanvititelli. Il s'agit d'un appareil extraordinaire permettant de reproduire tous les détails grâce à une lentille. La demande de tableaux augmentent grâce aux lords anglais qui réalisent «Le grand tour» (il s'agit d'un tour d'Europe des lords anglais pour parfaire leur éducation) et désirent revenir avec un souvenir de Venise. J'ai donc vite monté un atelier avec mon neveu Bernardo Bellotto qui a repris mon nom Canaletto. John Smith, mon agent et collectionneur, était devenu consul anglais à Venise. Les commandes ont donc continué jusqu'en 1746, l'année où je me suis rendu à Londres. A ce moment là, les conflits européens ont tari mes commandes. A Londres je recommence une nouvelle carrière. Or, j'apprends que Smith a vendu une partie de sa collection de mes toiles à Georges III roi d'Angleterre. Cette ensemble constitue la plus forte concentration de mes œuvres. Après dix ans en Angleterre, j'ai rejoint la Sérénissime et ma maison dans le quartier de Zattere. Les demandes de *vedute* ne sont plus au goût du jour. De ce fait mon neveu Bernardo est parti en Saxe. On dit que les *vedute* sont appréciées là-bas. Ici je crois que c'est la fin■

Jean-Baptiste Greuze

1725 - 1805

Peinture du premier consul Napoléon

C'est aujourd'hui que je meurs! Je n'ai plus goût à la vie. Ma fille Anna-Geneviève terminera mes toiles en cours. Il y a son portrait, mon autoportrait, et la peinture du premier consul Napoléon que je n'arrive pas à finir. Quelques détails me dérangent encore et la peur aussi de décevoir. Mais j'ai confiance en Anna: depuis longtemps déjà, elle termine mes toiles et parfois les réalise entièrement. Tant de travail opiniâtre, tant de défis relevés pour arriver à ce constat: je suis seul, abandonné de tous et pauvre de surcroît, malgré une éblouissante carrière. J'aimerais renouer avec la grande assurance et l'ambition de mes vingt ans. J'ai exécuté une peinture de genre, que j'ai élevée à la hauteur d'une peinture d'histoire. Diderot n'a-t-il pas écrit «Les tableaux de Greuze sont autant pour moi des tableaux d'histoire que les *Sept sacrements* de Poussin» Alors, pourquoi ce même Diderot m'a-t-il abandonné à la présentation de mon morceau de réception à l'Académie Royale:

Septime Sévère reprochant à son fils Caracalla d'avoir voulu l'assassiner? Il s'était pourtant enflammé à la vue de mes études? J'aurais pu obtenir le titre de peintre d'histoire et les avantages qui vont avec. Pourquoi ce déferlement de critiques contre une œuvre pour laquelle j'ai travaillé les moindres détails? Peut-être parce que j'ai mis dix ans à rendre ma toile? Au diable cette Académie! Le public m'a toujours soutenu en se reconnaissant dans ma peinture de genre. Si mes admirateurs ne pouvaient pas s'offrir mes peintures, ils achetaient les gravures exécutées par Flipart et Gaillard entre autres graveurs. Ma fortune était faite.

Mes œuvres de jeunesses étaient si belles, que certains doutaient que j'en étais l'auteur. J'ai répliqué par des œuvres encore plus belles *L'accordée du village*, *La Piété filiale*. Combien de fois j'ai vu pleurer des gens devant mes sujets?!

Certes, j'ai peut-être trop abusé de la corde sensible. J'ai peut-être trop peint des jeunes filles tristes à la poitrine innocemment dévoilée. Un peu de coquinerie ne nuit pas à la vente: dans *Le Chapeau blanc* par exemple, on voit bien un des seins de la jeune fille. Peut-être mon malheur vient-il de cette Anne-Gabrielle Babuty avec laquelle je me suis marié? Elle était si belle qu'elle m'a inspiré de nombreuses toiles. Elle m'a aussi donné deux belles filles. Mais cette peste m'a trompé sans cesse avec mes amis, et a dilapidé notre argent! Comment peut-on s'étonner de mon addiction à l'alcool depuis notre divorce? La mort d'une de mes filles a augmenté cette dépendance. Et cette maudite révolution a ruiné mes investissements et le peu d'économies que ma femme m'avait laissées.

Actuellement, je suis au Louvre grâce à l'appui de David et je suis toujours vivant grâce à mon ancienne relation avec Diderot. Je vis seul avec ma fille Anna. J'ai été un bon professeur de peinture pour elle, mais ai-je été un bon père? Son *Autoportrait à la poupée* me met un doute. Pourquoi Anna fait-elle taire sa poupée en l'étouffant de sa petite main?

Demain, c'est le printemps.

Sans doute n'y aura-t-il personne pour suivre mon corbillard. Peut-être les chiens des pauvres?■

Thomas Gainsborough

1727 - 1788

Diana et Actéon

Schomberg house - Londres - 1788. Entretien avec sir Reynolds.

Sir Reynolds, je vous remercie d'être venu à mon chevet. Je n'aurais pas aimé partir avec le poids de nos différends à l'esprit. Je vous ai toujours admiré et sincèrement aimé. Des mots que l'on ne dit pas au président de l'Académie Royale et peintre du roi. Votre place aurait pu m' échoir si j'avais eu plus de chance et d'ambition. Nos compatriotes n'ont cessé de nous comparer. C'est ainsi, lorsqu'on a deux grands peintres à la même époque. Je ne sais qui de nous deux est le meilleur portraitiste. Mais cela n'a pas d'im-

portance. Pour ma part, j'ai réalisé très tôt des portraits pour vivre. Ces gentlemen n'achetaient pas de paysage, à ma grande déception. Aussi ai-je souvent fait évoluer mes modèles dans une nature la plus proche de leur environnement. Comme vous, je suppose, j'ai été étonné de la *véduta* (paysage très réaliste)de Canaletto lorsqu'il arriva en Angleterre. Ses paysages, à la perspective naturelle, m'ont influencé. J'ai peint à l'époque ma peinture *Holywells Park* vers 1759 et *le Bois de Cornard* près de Sudbury, vers 1790. On m'a dit que la gravure de cette toile orne la chambre à coucher de Georges Washington et qu'elle est sa peinture préférée. Le roi GeorgesIII aussi, préférait mes peintures.

Je peux vous l'avouer, j'ai souvent été fatigué de faire des portraits. J'aurais préféré prendre ma viole de gambe et m'en aller vers quelque aimable village pour peindre des paysages, dans la paix et la tranquillité. J'ai plus d'amis chez les musiciens: c'est un milieu dans lequel je me sens mieux.

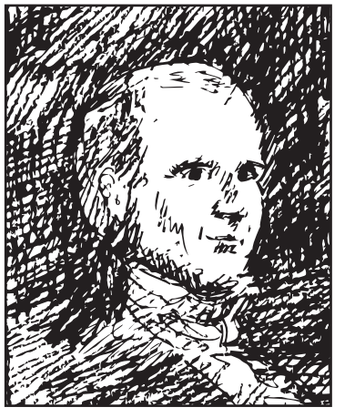
Pourtant je me suis pris au jeu, j'ai considéré l'art du portrait à l'égal de l'art du paysage. Pour cela je me suis inspiré de Van Dyck, ce maître hollandais qui m'a fait découvrir l'étendue infinie de la mobilité des ombres et lumières sur un visage. Grâce à lui, j'ai pu pénétrer plus intimement et fait apparaître sa beauté naturelle. Cher ami, je ne vous ai pas invité pour parler technique, simplement pour connaître votre opinion sur ma dernière toile. Il s'agit de *Diana et Actéon*, ma seule peinture mythologique réalisée par pur plaisir. Avez-vous remarqué la liberté que donne l'âge? Nous, les vieux peintres, allons à l'essentiel. Ici, c'est l'harmonie entre l'homme et son environnement: entre le mouvement des branches et celui des bras, des corps, tout ceci agencé comme une musique. J'ai laissé glisser mon pinceau par touches rapides, pour saisir chaque note.

Sir Reynolds, ne regardez pas mon portrait sur le chevalet. Je suis très ennuyé: l'ami qui me l'avait commandé est décédé avant que je l'aie terminé. Finalement, le tableau me plaît ainsi, il représente ce que je suis, simplement. J'aimerais qu'on garde cette image de moi.

Qu'en pensez-vous?■

Jean-Honoré Fragonard

1732 - 1806



Autoportrait

Sur les hauteurs de Grasse 1790.

Des hauteurs de Grasse, je contemple la mer, mon esprit s'envole vers l'Italie, j'avais vingt ans. Autour de moi le ronronnement du moulin à tan m'inviterait à la rêverie n'était-ce cette épouvantable odeur. Un jour, sans doute, naîtra ici d'autres métiers issus du tannage tellement l'ingéniosité des tanneurs est forte pour créer des parfums. Ces mêmes parfums ne sauraient cacher cette odeur de sang qui empeste Paris. Cette maudite révolution a mis fin à l'insouciance de ce siècle en emportant avec elle les commanditaires qui ont fait ma fortune. J'ai terminé le décor de la villa de mon cousin Maubert* négociant en parfumerie, sur le thème des progrès de l'amour. Je mets donc fin à une carrière de peintre galant. Mes sujets ne sont plus au goût du jour et le classicisme de David impose sa loi. Notre société change si vite que bientôt on jettera à la rue les artistes qui vivent au Louvre. On en fera alors un musée, un cimetière de toiles. D'ailleurs, j'ai reçu des nouvelles de David me demandant de revenir à la capitale afin de trier toutes les œuvres susceptibles d'être exposées. Je ne m'en sens pas capable, j'ai toujours eu un profond respect pour le travail des autres. Je n'ai jamais critiqué un ami: faire le tri de ses tableaux me rebute. Mes talents de critique s'arrêtent au bord de ma toile. Qui suis-je face à un Titien ou à un Rembrandt? Juste un barbouilleur. J'ai cependant en suivant les conseil de mon maître Chardin «tripatouillé, gratouillé, frottouillé». Et j'ai arrêté quand c'était bien! Je ne me sens pas de «critiquouiller» un autre peintre. Déjà, à Rome, pendant mon «Grand Tour» initiatique, à la suite de mon grand prix de Rome, j'ai été incapable de copier les grands maîtres. Je ne suis pas un imitateur et mon talent est moindre. J'ai cependant passé toutes les épreuves de l'Académie Royale avec succès. Mon tableau *Grand prêtre Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé* a reçu l'agrément de l'Académie et a triomphé au salon de 1765. Je suis donc devenu le successeur naturel de Van Loo et de jean-Baptiste Deshays, fameux peintres d'histoire. J'ai obtenu à la suite de ce succès un logement au Louvre. Le roi Louis XV m'a acheté ma toile. Ma carrière était lancée. Mais je ne voulais pas refaire ce que peignaient avec talent mes prédécesseurs. Finalement, j'ai abandonné très vite la peinture d'histoire pour me consacrer à une peinture plus proche de l'attente des collectionneurs. Ces derniers étaient prêts à payer fort cher quelques imageries coquines à exposer au fond de leurs alcôves.

Mais ne jugez pas la qualité de ma peinture aux sujets libertins choisis. Cela n'est pas aussi simple qu'il n'y parait. Voyez comme exemple, mon tableau *Le verrou*.

J'ai construit beaucoup de mes toiles comme on élabore un parfum avec trois accords distincts: d'abord le parfum de tête qui donne l'impression immédiate de fraîcheur printanière, innocente. Puis, le cœur qui apporte une note de mystère quelques instants et enfin le sillage qui conserve la beauté à tout jamais dans l'esprit de celui qui regarde ma toile.

Si l'histoire ne m'efface pas, c'est à la note de tête que mon nom fera référence■

** Musée actuel Fragonard*

Il n'avait plus envie de peindre depuis la mort de sa fille en 1788.

Cependant sa dernière toile est son autoportrait souriant.

Franscisco de Goya

1746 - 1828

Exemple de dessin tiré de son dernier carnet

Bien que Chronos, le Dieu du temps déploie ses ailes derrière nous, nous feignons de l'ignorer en jouant, ou en nous balançant tels des jeunes. Cependant nos traits n'ont plus la grâce de la jeunesse. Mon tableau *Les vieilles* montre le ridicule et le tragique de la vie. Le fait d'interroger leur miroir en arborant une flèche d'amour dans les cheveux ne suffit pas à arrêter Chronos. Chronos attend, patient. Alors pour exorciser mes craintes, je dessine dans mon cahier appelé «cahier de Bordeaux» de gentils vieillards qui dansent ou se balancent comme au temps de leur jeunesse. Depuis toujours, je remplis des cahiers à partir de pensées, de caprices, de visions, ou simplement de faits observés pendant mes rencontres. Je suis arrivé à Bordeaux pour me mettre à l'abri des luttes intestines de mon pays. J'avais prétexté un besoin de cure auprès de mon roi Ferdinand VII. A ce moment là, j'ai vu et dessiné le castigo frances (le châtiment français). Un pauvre bougre allait être guillotiné place d' Aquitaine par une belle après-midi de juin 1827. Mes cahiers sont des témoignages de mon époque. Je vais au plus près des gens, quitte à demander l'autorisation de visiter l'hospice de Saint Jean à Bordeaux. Je peux montrer ainsi les conditions dans lesquelles vivent les fous. Je me rends également dans les prisons où sont entassés les condamnés à mort. Je dessine la vraie vie en sortant de l'ombre tous ces invisibles. Tous ces dessins me serviront parfois à réaliser des lithographies qui ont pour thèmes, les caprichos (bagatelles), les désastres, la tauromachie, les absurdités. J'ai fait aussi quelques dessins plus légers représentant la duchesse d'Albe, mon bel amour. L'ensemble de ces lithographie sera un témoignage sans fard de cette société française qui voulait nous imposer ses fameuses lumières. Pour me divertir un peu, avec Rosario, la fille de Leocadia Weiss qui m'accompagne, depuis la mort de ma femme, j'ai voulu peindre un sujet plus léger: *Une laitière.* Je l'ai peinte en buvant du chocolat, la nouvelle friandise à la mode. Mais je suis vite revenu à mon cahier du moment, j'avais encore tant de choses à raconter. Je suis devenu sourd à quarante six ans et j'ai voulu décrire ce que je vois, comme une béquille à mon handicap. Moi, le peintre de cour, l'ancien dessinateur de cartons printaniers destinés aux tapisseries, je ne vois plus le soleil. C'est comme si ma surdité m'enfermait dans un monde clos, souvent angoissant. Pour ma défense, j'ai traversé les désastres de la guerre et l'abomination de l'Inquisition. J'avais en effet, été convoqué pour avoir peint la *Maja nue*. Heureusement, il s'agissait d'une commande de Godoy, l'amant de la reine.

Peindre l'actualité est une nécessité pour dénoncer l'horreur qui caractérise les hommes. Mon tableau *Tres de mayo* (La fusillade du 3 mai 1808) répond à cette exigence. Si je dessine ce que je vois, je peins de mémoire pour supprimer toute anecdote et ne retenir que l'essentiel. Mes fresques de la Quinta del Sordo en sont le meilleur témoignage. La terreur qu'elle exprime s'étale sur deux étages. Dessiner ou peindre n'est pas reproduire, c'est sacrifier, c'est rester en éveil, c'est dénoncer, c'est ne pas tricher.

Dans un dessin de mon dernier cahier, j'ai représenté un vieux peintre qui marche appuyé sur une canne et je lui fais dire «J'apprends encore».

Fasse Dieu que je repose un jour sous ma fresque de l'église de la San Antonio de la Florida, près des hommes à qui j'ai donné la parole■

Jacques-Louis David

1748 - 1825

Mars désarmé par Vénus et les grâces

Bruxelles 1825.

Approchez Stapleaux, mon cher assistant, j'ai quelques recommandations à vous faire concernant notre gravure en cours, concernant aussi ma dernière toile *Mars désarmé par Vénus et les grâces*. Vous organiserez également la présentation de cette toile à Paris. N'écoutez pas les critiques qui ne manqueront pas de se faire entendre. Je sais n'être plus le peintre à la mode. D'autres, plus jeunes, ont déjà pris ma place, en particulier je pense à Géricault. Mes références à l'antique ne sont plus au goût du jour: elles me permettent, comme le dieu

Mars, de déposer les armes. N'est-ce pas une belle image de fin? Oui, mon bon Stapleaux, je suis las de me battre. Depuis mon prix de Rome (arraché à la troisième tentative) jusqu'au *Sacre de Napoléon*, je n'ai cessé de me heurter à l'incompréhension de mes semblables. Connaissez-vous mon surnom de «Dictateur des arts»? Un titre obtenu lors de ma tentative de démocratiser les Beaux-arts et de ma volonté de dissoudre l'Académie Royale. A cette époque je mets à l'honneur la mode antique en organisant des soirées grecques. Du Platon est lu à haute voix durant le banquet. J'ai même imposé le port de la tunique antique pour le transfert de Voltaire au Panthéon. C'était grandiose! Cependant, ma plus belle victoire a été de peindre *L'enlèvement des sabines* au milieu des combattants entièrement nus, nus comme l'étaient les guerriers grecs. Ma bonne fortune vient du scandale provoqué par ces beaux éphèbes. Plus de 50000 personnes ont accouru et ont payé pour les admirer dans une salle du Louvre. A l'époque, je voulais faire du "Grec pur" et le monde me suivait.

Mais serai-je aussi célèbre sans ma rencontre avec Napoléon? Pour lui et pour sa renommée j'ai peint des œuvres grandioses dont on se souviendra bien après ma mort. L'empereur m'a dit *«C'est bien David, vous avez fait de moi un chevalier français»* et l'instant d'après il a négocié le prix de ma toile. Ma vie durant, j'ai composé avec des régimes différents: monarchie et république et même Terreur. Je m'en suis sorti par je ne sais quel miracle. Peut-être le peintre a-t-il fait oublier le député que j'ai été? Néanmoins, j'ai échappé à la guillotine en allant cinq mois en prison. J'en ai d'ailleurs tiré ma seule toile représentant un paysage: de la fenêtre de mon cachot je pouvais voir *Les jardins du Luxembourg*. Pendant ce temps, Robespierre qui a été mon ami était guillotiné.

Mes détracteurs pourront bien se moquer de ma dernière peinture et de mon esprit antique, je m'en moque. J'ai quitté la France le 13 janvier 1816 à l'âge de soixante huit ans suite à un décret qui expulsait tous les signataires de la mort du roi. Alors, je me suis fait la promesse qu'à l'avenir, je réserverai ma confiance aux causes et non aux hommes■

Élisabeth Vigée Le Brun

1755 - 1842

L'un de ses derniers portraits

Voici terminé en trois volumes mes souvenirs. Je laisse ainsi une empreinte, un témoignage de ce que fut le XVIII ème siècle qui se terminera si tragiquement. Cette révolution achève pour toujours l'ère de la légèreté, du jeu, du bon mot. D'ailleurs, mes talents pour entretenir une conversation pendant les longues séances de pose de mes modèles ont également contribué à mon succès. Pendant que mon pinceau flatte une lumière, une ombre, une attitude, j'oublie volontairement quelques traits disgracieux et ma conversation distrait le modèle. Ma beauté attire trop souvent le regard des modèles masculins. Alors, je leur fais prendre une attitude inspirée les yeux tournés vers le ciel, pour faire oublier ma présence. Quant aux femmes, je les débarrasse de leurs tenues trop conventionnelles pour porter des tissus plus souples, plus légers, plus proches du corps. Je rajoute quelques accessoires, rubans, chapeaux, châles pour compléter l'harmonie. Charmées, elles se laissent diriger. Je donne l'exemple de ces tenues sur des autoportraits. Jamais tableaux représentant la femme n'ont été plus délicats. Les peintres hommes n'ont rien compris à cela. D'ailleurs,

la reine de France désespérait de trouver un jour un portraitiste qui la représenterait dans sa naturelle féminité. Lorsque je la peins pour la première fois, elle a été conquise tout de suite et a refusé tout autre peintre. Pourtant je ne suis pas inscrite à l'Académie de Saint Luc. J'ai su reproduire la femme et la reine en adoucissant quelques traits de son auguste personne, quitte à m'éloigner de la réalité. Le portrait n'est-il pas un miroir du paraître plus que de l'exactitude? La reine m'a donné sa confiance et je lui ai été fidèle toute ma vie. Il ne suffit pas d'être un bon peintre pour réussir, il faut aussi savoir se vendre. Pour ma tenue de tous les jours, j'adopte des habits blancs et légers mis en valeur par différents artifices: chapeaux, rubans, châles, nœuds... Ainsi vêtu, j'ai commis une erreur lors de la réception de Catherine II impératrice de Russie. Ses courtisans ont pris cette habillement pour un manque de respect. Cependant ma carrière n'a pas été entaché dans ce beau pays. Je lance parfois des modes vestimentaires d'une manière involontaire. Par l'exemple, cette voilette verte que j'avais fixée à mon chapeau pour filtrer la lumière du soleil a eu du succès et a été imitée.

Ma vie hors de France était assez douce et mes meilleurs souvenirs remontent à mes séjours en Italie, en Suisse, et surtout en Russie, ma seconde patrie. C'est de là-bas que je me décide à rentrer en France après douze années d'exil. Mon nom n'apparaît plus en effet sur la liste des immigrés. Je dois cette faveur à mon ancien mari Vigé qui a fait signer une pétition à tous les artistes peintres, sculpteurs et architectes, y compris le grand David. A mon retour je ne reconnais plus la France. La société a changé. Je fais partie d'un autre monde qui ne connait pas le Daguerréotype (procédé photographique). L'aspect figé des portraits me fait bien rire, moi qui me suis appliquée à rendre la vie et le mouvement.

Mes yeux ne me permettent plus de peindre à quatre vingt sept ans et j'ai dû abandonner cette passion pour l'écriture de mes souvenirs. Mon ultime chef d'œuvre sera donc littéraire. J'espère que la postérité rendra hommage à la femme d'esprit, libre et indépendante que j'ai incarnée toute ma vie. La peintre, tout le monde connait!■

Katsushika Hokusai

1760 - 1849

Tigre dans la neige

Si seulement le ciel voulait bien m'accorder dix ans de plus, si seulement le ciel voulait me donner cinq ans de plus, je pourrais peut-être devenir un véritable peintre! J'ai seulement quatre vingt neuf ans, un âge où on commence à voir le fond des choses. Il me faudrait avoir cent ans pour parvenir à un état supérieur, indéfinissable et cent dix ans pour rendre vivant un point ou une ligne. J'ai tout fait pour exorciser l'inévitable en apposant un sceau de «10000» sur mes dernières toiles, et ce sceau est un signe d'éternité.

Ma dernière œuvre, elle aussi, est un hommage à la vie. Regardez mon *Tigre dans la neige*. Est-il fatigué de vivre? N'a-t-il pas la volonté de se hisser au dessus de la terre toutes griffes dehors? Ses pattes sont si légères qu'elles ne touchent pas le sol. Peindre l'impossible a été la quête de toute ma vie. Je n'ai pas eu le temps de capturer toute la beauté de mon pays, d'expliquer par mes mangas toutes les techniques de mon métier. J'ai dessiné tous les jours des Shishis (créatures mythiques) qui me portaient chance et me permettaient de poursuivre ma quête.

Que retiendra-t-on de moi, de ce vieillard fou de dessin? C'est ce que j'écrivais comme signature sur mes dernières toiles. J'ai changé des dizaines de fois mon nom, ce qui correspondait à des dizaines d'approches, de styles, de thèmes différents. J'ai créé trente mille ukiyo-e (images du monde flottant), plus que n'importe quel artiste. J'ai fait le tour de tous les plaisirs hédonistes. J'ai même rajouté la perspective utilisée dans le monde occidental afin d'augmenter la profondeur. Pour aller plus loin encore j'ai créé des megane-e (images de verre) en regardant mes uhiyo-e au travers d'une lentille et d'un miroir, ce qui avait pour conséquence d'amplifier l'effet de relief.

J'ai relevé les défis les plus fous en réalisant une œuvre sur papier d'une surface de cent vingt tatamis. Il a fallu la hisser sur les toits afin de pouvoir l'admirer. Retiendra-t-on de moi le fou de liberté? Celui qui rêvait de fouler d'un pas léger les champs de l'été? Ou retiendra-t-on que j'ai été comme les adorateurs de la montagne Fuji. Je l'ai en effet représentée trente six fois différentes. Ma trop fameuse estampe *Sous la vague au large de Kanagawa* est extraite de cette commande que le guide spirituel de la montagne a bien voulu me confier. Mais voilà que mes yeux se ferment, mon corps périssable s'en va retrouver les champs de blé.

Que les hommes me pardonnent si je n'ai pas terminé mon œuvre. J'avais pourtant encore tant de choses à leur dire■

William TURNER

1775 - 1851

La reproduction aux traits d'une toile de Turner est impossible

J'ai été malade toute la nuit; à présent, je suis allongé sur mon lit, j'ai soif, terriblement soif. Derrière la fenêtre, ouverte malgré le froid, passent des nuages de toutes formes. Des particules d'air marin rentrent dans la pièce. Je connais tous les nuages d'ici à des kilomètres. Je sais où se trouvent les plus beaux, je sais aussi où se trouvent les atmosphères les plus spectaculaires. Je sais tout cela depuis longtemps. À quatorze ans je parcours des kilomètres à pied sur les chemins, à l'affût du moindre effet de lumière: ces effets, je les ai consignés sur des cahiers. J'ai aquarellé et dessiné plus de trente mille images, avec des annotations nécessaires à mes prochaines peintures.

Je me présente à vous, bien que je n'aime pas cela. Appelez-moi amiral Booth, c'est le nom que je me donne. Je suis né avant la révolution française, en même temps que William Shakespeare, d'une mère qui a fini à l'asile et d'un père extraordinaire qui m'a soutenu toute sa vie. Pour commencer, il a exposé mes premières aquarelles dans son salon de barbier. A quatorze ans je suis entré à la Royal

Académy pour avoir réalisé des aquarelles de paysages et d'églises. Je suis capable de dessiner chaque détail, chaque voûte, chaque sculpture sans me lasser avec une extrême précision. J'ai la même précision pour les jeux de lumières.

A chaque exposition mon succès grandit. Grandit également ma crainte des autres.

Je préfère être seul dans ma bulle avec mes chats et un verre de whisky ... Ahh! Le bonheur! Puis mes admirateurs ont commencé à me regarder différemment au fur et à mesure que mes recherches avancent. J'étudie toutes les solutions de chromies possibles à la manière d'un Goethe, auteur d'un traité sur la couleur. Pour autant, je ne partage pas toutes ses idées. Ces recherches ne me satisfont pas complètement: le contour me semble de trop pour définir une masse de lumière en suspension. Je remets en cause la perspective malgré mon poste de professeur de perspective. Je signe alors PP Turner (Perpective Professor Turner). Et puis les gens sont devenus de plus en plus étranges avec moi.

Je les vois rire. Dans la presse, on parle des «folies de Turner». Alors, moi aussi, je me moque d'eux en leur faisant croire que j'ai été attaché à un mât de bateau en pleine tempête pour m'inspirer une toile. Ils écoutent ce qu'ils ont envie d'entendre. Mon comportement a toujours énervé tout le monde. Plus je m'approche de la quintessence de la peinture, plus les portes se ferment. J'ai donc quitté ce monde d'humains coincés dans leurs certitudes pour devenir l'amiral Booth. Je n'ai pas réalisé une dernière toile, j'en ai douze en préparation! Par mon testament, je refuse que mes œuvres se dispersent car elles forment un tout. Je les donne toutes à la Royal Académy. L'argent ira pour les peintres dans le besoin.

Voilà, je pense être prêt à découvrir l'autre côté du monde et pour une fois, traverser cette frontière invisible qui me sépare des autres■

Note de l'auteur: je pense que Turner était autiste.

Jean Auguste Dominique Ingres

1780 - 1867

Le Bain turc

AETATIS LXXXII Je viens d'inscrire fièrement mon âge sur mon dernier chef-d'œuvre: «à l'âge de quatre vingt deux ans». J'aime faire montre de supériorité dans les domaines qui me sont chers. Ce *Bain turc* rassemble en une toile, mes passions pour le beau, la belle ouvrage, l'harmonie. Il m'a permis de recourir avec délectation à mes nombreux dessins: fragments de corps, d'attitudes, de mouvements qu'il me plaît de superposer à la recherche de l'idéal. D'ailleurs, ma tâche suivante sera le classement de tous ces dessins. Je ne tiens pas à ce que la postérité garde de moi une image chaotique. Si le dessin est la probité de l'art, comme je l'affirme, un bon classement de ces études en est la pierre angulaire. Chaque étude est un maillon pour l'élaboration

d'une œuvre d'art. Quel plaisir de retrouver ces études à l'orée de la couleur. Mon tableau *Le Bain turc* a été commandé par un parent de NapoléonIII. Puis la femme de ce commanditaire le trouvait peu convenable. Pour le réaliser j'ai fait appel à nombre de mes anciens modèles. Ma première et ma seconde femme, ma chère cousine Adèle, sans oublier madame de Moitessier ont réapparu sous des angles différents. J'ai utilisé également dans cette œuvre d'anciennes peintures. On retrouve ma toile *La Baigneuse Valpinçon* etc...

Quand je parle d'harmonie, je n'évoque pas seulement la forme de la composition mais aussi la musique. Ma passion pour la musique et plus particulièrement pour le violon, fait que je n'ai jamais craint les variations sur le même thème. Il suffit de trouver le bon accord, le bon trait, le bon air, la belle lumière.

Ainsi dans *Le bain turc*, toutes mes recherches et toutes mes passions revivent, à peine retenues par une ligne fluide caressant chaque forme. Ma réalité n'est pas celle de tous, quitte à être révolutionnaire et à transgresser l'ordre établi. Mes toiles ont souvent fait débat: j'ai donc préféré fuir Paris et la peinture officielle. Ma recherche de la beauté idéale sans prétendre atteindre Raphaël m'a fait transgresser quelques canons anatomiques. Par exemple j'ai rajouté à ma *Grande odalisque* deux ou trois vertèbres pour les besoins de la composition. Méticuleux par nature, je travaille depuis dix ans à ma peinture *Le Bain turc.* J'ai rajouté des figures et j'ai découpé ma toile jusqu'à obtenir le résultat actuel. La forme d'un Tondo (tableau de forme circulaire) me paraît être plus appropriée pour ce thème inspiré des lettres d'Orient de Lady Montague. De plus, je profite de cette forme pour mettre en avant ma composition: une multitude de cercles parcourent cette assemblée féminine comme autant de vibrations musicales. A mon âge, je me sens la force d'un homme de trente ans. Mon mariage avec Delphine Ramel il y a dix ans en a été le déclencheur. Il me faudra bien toute cette force pour classer mes quatre mille cinq cents dessins. Une façon pour moi de me raconter, une sorte de testament bien avant le signe final ajouté à ma signature comme une note de musique■

Camille Corot

1796 - 1875

La danse des nymphes

Décembre 1874.

Quel bonheur de connaitre de si bons amis! Leur petite cérémonie au Grand Hôtel m'a ému aux larmes, plus encore que la médaille d'or gravée à mon effigie. Je suis devenu peintre avec l'aide de ma maman que j'appelle «belle dame», grâce aussi à mon père. Sans leur compréhension et leur rente annuelle de mille cinq cents livres, je n'aurais pas pu sillonner la campagne à la recherche du paysage idéal. Mon altruisme naturel est la conséquence de leur bienveillance. J'ai peint et dessiné sur le motif plus que quiconque. Du fait de ma situation privilégiée, j'ai été sans doute le premier à travailler ainsi. J'ai d'abord étudié chez mon maître Bertin qui était lui-même l'élève du grand Pierre-Henri de Valenciennes. Ma toile *Forêt de Fontainebleau* présentée au salon de 1834 est la représentation d'un grand paysage avec un prétexte biblique. Le jury m'a décerné ma première médaille, j'avais trente

huit ans! Je pouvais presque vivre de mon art. J'enchaîne paysages, portraits et scènes historiques, dessins, gouaches et peintures. Mon style de peinture est enfin identifiable. Mes paysages oniriques enveloppés d'un voile de brume légère sont devenus ma signature. Ce sont les seules toiles dont j'autorise l'accrochage. Les autres, mes portraits de femmes réalisés dans mon atelier font partie de mon jardin secret. Je n'ai guère envie de voir ma vie privée exposée. Ces peintures sont destinées à mes proches ou aux collectionneurs. Cependant j'organise dans mon atelier «La semaine du modèle» que je considère comme une récréation. Des modèles comme, Emma Dobigny, déambulent dans mon atelier, cela me permet d'échapper aux poses traditionnelles et statiques.

Beaucoup de peintres ont imité la facture de mes paysages pour gagner de l'argent. Je signe parfois leurs toiles pour les aider.

A cinquante ans, j'ai reçu une autre médaille, celle de la Légion d'Honneur. J'ai obtenu également une médaille à l' Exposition Universelle de Paris. La peinture que j'ai exposée a d'ailleurs été achetée par Napoléon III. Avec le succès j'ai pu rendre ce que ma «belle dame» m'avait donné. Pendant le siège de Paris, j'ai fait don de vingt mille francs pour secourir des pauvres gens. J'ai acheté également une maison à Daumier, devenu aveugle.

En 1874, les impressionnistes m'ont invité à leur premier salon chez le photographe Nadar. Hélas! Si nous avions le même esprit, nous n'avions pas la même conception de la peinture. Cette année là, j'ai peint la *Dame en bleu* dans mon atelier, juste pour le plaisir des yeux.

Je viens de terminer mes trois toiles pour le prochain salon qui aura lieu dans quelques mois: *Biblis*, *Les bûcherons* et *Plaisir du soir*. Comme je suis très fatigué, je suis heureux d'avoir terminé ces trois œuvres. Je dois cependant honorer une promesse faite à un marchand. Il trouvera sa commande sur mon chevalet. Elle représente *La danse des nymphes*.

Après quoi, il faudra me laisser seul. Demain, je déjeunerai tout là-haut■

Honoré Daumier

1808 - 1879

Valmondois 1879.

Homme dans le vide

Et si c'était moi le sujet pour une fois? Si je réalisais des caricatures de moi, Honoré Daumier, publicain? Que référais-je? Que j'ai fait mon premier dessin pour le journal «Le Charivari» sous le pseudonyme de Rogelin en novembre 1830. Ça n'intéresse personne! Mais si je montre le roi Louis Philippe sous la forme d'une poire, tout le monde rit. Je pourrais me représenter en prison où j'ai passé six mois à cause de deux lithos qui n'ont pas plu. Pourtant, comme à mon habitude, aucune violence dans mes dessins. Sur l'un, j'ai représenté Louis Philippe en Gargantua. Sur l'autre *Les blanchisseurs,* je fais dire à mes personnages que la couleur rouge comme le sang a du mal à disparaitre. Je pourrais me représenter en historien puisque j'ai peint *Le massacre de la rue Transnonain*. En fait je ne parle pas: d'ailleurs, on me surnomme le muet. Ma langue est à la pointe de mon crayon. Je pourrais me représenter auprès du personnage que j'ai créé Robert Macaire parvenu de la monarchie de juillet, puis médecin,puis avocat. Pas d'intérêt non plus! Je pourrais me représenter au milieu de mes amis de l'île Saint Louis: Dechaume, Corot, Daubigny, Barye, un réseau d'éminents artistes. Je pourrais me représenter également en sculpteur puisque que Charles Philipon le directeur du journal «Le Charivari» m'a demandé des caricatures en

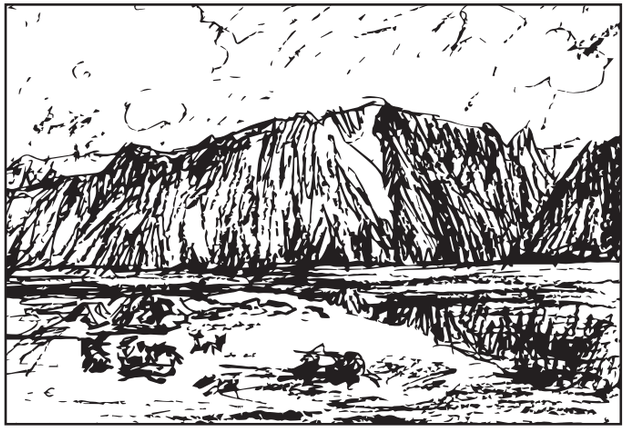
terre cuite de trente cinq hommes politiques. Je pourrais enfin me représenter à leurs côtés pour les observer avant de les caricaturer: j'ai une excellente mémoire visuelle. Je ne suis que le témoin peu rétribué de mon époque. En effet à cinquante francs la pierre (de litho) il n'y a pas de quoi faire fortune. Et puis, à quoi bon vouloir me représenter. Je ne serai jamais aussi intéressant comme sujet que monsieur Thiers ou Ratapoil, mon autre personnage imaginaire symbole de la corruption bonapartiste.

En fait, je n'ai qu'un travers, un rêve, une passion: la peinture. Mes sujets sont mes révoltes, mes peines, mes angoisses. Enfin, elles sont mon véritable miroir. Mes coups de pinceau sont francs, à la recherche de la lumière, d'une attitude, d'une émotion plus adaptée au sujet. Mes toiles sont si personnelles que je n'ai jamais voulu les exposer. J'ai même refusé une commande d'état. J'admire trop mes amis peintres pour comparer mon travail au leur. Je sais aussi que ma notoriété de caricaturiste nuit à ma peinture. Pour preuve, l'année dernière, Durant Ruel avec l'ami Victor Hugo ont organisé une exposition de mes œuvres. Cela leur a coûté quatre mille francs parce qu'il n'y avait pas d'amateur. Je les comprends aussi ces bourgeois, je me suis moqué d'eux pendant des années. Cependant quand je regarde mes toiles avec le peu de vue qui me reste, je n'ai pas à rougir. *Les fugitifs* seront toujours d'actualité. *Femme portant enfant* sera un sujet éternel. *Don Quichotte*, *La liseuse*, *L'abreuvoir*, plus de trois cents peintures et aquarelles, sont autant de peines que j'ai sur le cœur. Mais je ne devrais pas être triste car, grâce à l'ami Corot je suis dans la maison qu'il m'a offerte à l'abri d'une expulsion. Me sachant démuni, il m'a envoyé un jour l'acte de vente de la maison avec les clefs et ce simple mot: «Ce n'est pas pour toi que je fais ça, c'est pour embêter ton propriétaire» Finalement, ma peinture *Homme dans le vide* pourrait être mon épitaphe. Si elle n'est pas un chef-d'œuvre selon les critères du jour, je ne doute pas qu'elle le deviendra demain. C'est juste un vieux rêve■

Balzac dira de Daumier
«Cet homme a du Michel-Ange dans la peau»

Gustave Courbet

1819 - 1877



Grand panorama des Alpes

Suisse 1876

Mes détracteurs me croient tous finis parce que je ne donne plus signe de vie en France et Zola s'en fait l'écho dans un de ses torchons. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot! L'année prochaine, pour l'Exposition Universelle de 1878, je vais leur montrer qui est le meilleur. D'ici là, l'amnistie pour tous les communards dont j'étais, sera proclamée et je pourrai retourner à Paris. Quel idiot je suis! J'ai dit vouloir prendre à ma charge la reconstruction de la colonne Vendôme. Or, je n'étais pour rien dans cette démolition, même si j'étais présent ce jour là. Bien sûr les communards ont eu raison d'abattre ce symbole de la tyrannie et du militarisme de Napoléon.

Me voilà en Suisse pour fuir le gouvernement de Mac Mahon. On me réclame plus de trois cent mille francs pour la reconstruction de la colonne. Mais je me vengerai, je leur enverrai mon poing dans la figure. Je l'ai déjà fait symboliquement lorsque j'ai obtenu la mé-

daille du Salon de 1849 pour la toile *Après dîner à Ornans*. J'avais trente ans et la volonté d'en découdre avec ces barbouilleurs d'un autre siècle. Ma toile *Un enterrement à Ornans* a été un coup de pied dans la fourmilière des critiques. Un grand format pour figurer une scène ordinaire n'avait jamais été vu. Il faut ajouter à cet étonnement mon personnage central qui est, chose extraordinaire vu de dos. Les critiques se déchaînèrent! Avec ma médaille de l'année précédente j'étais exempté de passer devant un jury, donc d'être censuré. Cette toile me venge donc de toutes les toiles refusées les années précédentes.

Je suis devenu quelqu'un d'important, vu le nombre de commentaires dans la presse! Ma peinture dérange parce qu'elle est réaliste. Quel meilleur exemple que ma toile *L'origine du monde*. Quant à ma *Baigneuse*, c'est une vraie femme avec de vraies formes et non une de ces sirènes à la mode. Je ne fais pas de la peinture pour qu'elle soit vendue. Heureusement Bruyas, mon bon mécène, l'a compris tout de suite. Lui et moi avons échangé depuis, sur les solutions à apporter à la nouvelle peinture. Pour ma part, au delà des sujets, je tiens à réaliser une peinture minérale. J'entends par là une peinture forte par sa présence. J'ai donc eu pour habitude de préparer ma toile avec du bitume. L'effet est saisissant. Quand je rajoute les couleurs mélangées avec du sable pour aller vers le clair, on a l'impression que la roche ornanaise avance! J'ai toujours préféré peindre un environnement que je connais bien. Et la vallée de la Loue n'a plus de secret pour moi. Aujourd'hui, je suis contraint de peindre les montagnes suisses. Elles se trouvent devant ma fenêtre dans la commune de La Tour de Peilz! Mon tableau *Grand panorama des Alpes* sera ma prochaine révolution à l'Exposition Universelle.

Cette peinture renouvelle le genre réaliste. Mais j'avoue avoir du mal à la terminer. J'ai dû abuser un peu trop de ce petit vin Vaudois. C'est la faute de mes opposants qui m'ont ruiné et je suis au bord de la dépression. Alors, je compense!

Quitte à me noyer dans le vin blanc, quitte à me jeter nu dans le lac, je ne verrai plus leurs sales têtes de monarchistes■

Rosa Bonheur

1822 - 1899

Foulaison du blé en Camargue

Cette fois ci, j'en ai assez que l'on se moque de moi! Pour qui se prennent-ils ces impressionnistes qui ne font pas la différence entre une vache charolaise et une vache limousine! Et ce Cézanne qui a dit à propos des bœufs de mon tableau *Le labourage nivernais* qu'ils sont effroyablement ressemblants. Dois-je lui rappeler que cette peinture a été commandée par l'état pour trois mille francs-or? *Le Marché aux chevaux* a été acheté deux cent soixante huit mille cinq cents francs-or, alors que les tableaux de ce monsieur Cézanne n'atteignent pas cent francs!

Cézanne oublie vite que j'étais la figure de proue du mouvement Naturaliste. Il oublie qu'un jury d'artistes parmi lesquels Ingres, Degas, Delacroix, Corot, Meissonnier, m'a élu à l'unanimité la meilleure artiste. C'était en1848, j'avais alors vingt sept ans. Je n'ai jamais trahi mes convictions premières et pour être la meilleure, je me suis battue plus que les hommes, sans passer par les écoles d'art fermées aux femmes. J'ai dû étudier seule, en m'entourant d'animaux, quitte à passer pour une excentrique. N'a-t-il pas fallu que je demande une permission pour porter le pantalon! C'était pour étudier les bêtes de près sur les marchés aux bestiaux. Ces marchés aussi, étaient défendus aux femmes! Quelle honte de demander un permis de travestissement pour continuer mon travail! Cessez vos quolibets messieurs, les donneurs de leçons, car je ne renie rien de mes amours féminines, ni de mon affection pour les animaux.

Je les ai tellement aimés, que je n'ai cessé de les observer pour ne pas les trahir dans mes peintures. Je n'ai jamais peint de scènes spectaculaires pour être toujours au plus près de la réalité. J'ai accumulé des milliers de dessins et d'études. J'ai réalisé plus de cent cinquante planches qui servent à des scientifiques.

Foulaison du blé en Camargue sera mon dernier chef-d'œuvre que je donnerai à voir à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900. Les sabots de ces magnifiques chevaux fouleront vos sarcasmes. Nul besoin pour moi d'avoir vu cette scène pour la retranscrire. Je connais si bien cette race de chevaux que je les ai dessinés d'imagination. Quel peintre actuel, connaît aussi bien son sujet?

Quel peintre français est aussi populaire que moi? Aussi connu en France, en Angleterre, et aux Etats Unis? Je ne résiste pas à vous relater une anecdote significative à ce propos. Un jour que mon amie circulait en train aux États-Unis, elle a vu par la fenêtre des herbes sauvages. C'est tout à fait l'image que je cherchais pour finir certains tableaux. Elle actionne le signal d'alarme pour arrêter le train. Le conducteur a prit la chose fort mal jusqu'à ce que mon amie lui avoue que c'était pour moi. Il l'a d'ailleurs aidé à ramasser ces herbes.

J'ai fait pour la France, pour la peinture française et pour l'élevage français plus qu'aucun autre peintre!

Je suis Chevalier de la Légion d'Honneur, la première femme à l'avoir obtenue pour son travail, et je vous bouse!■

Elle ne terminera pas son tableau,
elle est morte d'une congestion à l'âge de 67 ans.

Jean-Léon Gérôme

1824 - 1904

Autoportrait

J'admets avoir été assez dur avec ces peintres modernes appelés «impressionnistes». Est-ce une raison de la part de Zola pour se déchaîner contre mes œuvres? Il est plus facile d'être incendiaire que pompier. Comparer mes toiles à une portière de carrosse comme il l'a fait est tout simplement outrageant. Je lui rappelle que j'ai été remarqué dès ma première apparition au Salon de 1847 avec mon tableau *Jeunes Grecs faisant battre des coqs*. J'avais vingt trois ans.

Je regrette d'avoir refusé la toile «Olympia» de Manet à l'école des Beaux-Arts. J'ai prétendu que cette œuvre trouverait sa place aux Folies-Bergères. Si j'ai été exigeant avec les autres, je l'ai été d'abord

avec moi-même. Ce n'est pas un hasard si j'ai obtenu une médaille d'or à mes deux premiers salons. Pas un hasard non plus que je reçoive très tôt des commandes d'État. Savez-vous que j'ai refusé que l'État achète une de mes œuvres et choisisse des peintres moins chanceux que moi? J'ai bien peur que mes positions tranchées ne nuisent plus tard à ma signature. Dire de moi que j'ai été un peintre commercial qui a le seul souci de plaire pour s'enrichir, c'est oublier ma toile *Suites d'un bal masqué* exposée au salon de 1857. Est ce que cela ressemble à une décoration pour portière de carrosse monsieur Zola? N'est-ce pas cela, la Peinture? Dans *Suites d'un bal masqué* j'ai annoncé les temps futurs. Il s'agit d'une seule scène de duel représentant en même temps ce qui s'est passé avant, ce qui se passe et la suite du combat. Je ne vous parle pas de l'harmonie colorée, de l'ambiance particulière d'un matin enneigé, de l'attitude vraie de chaque personnage. Cette œuvre a d'ailleurs eu du succès au Salon.

Dans ma vie, j'ai beaucoup voyagé au Moyen Orient. C'était l'occasion de rapporter de nouveaux sujets, de nouvelles lumières. Chaque scène était représentée avec une infinie précision. Les effets optiques de mes peintures relatifs au trompe-l'œil et à la profondeur m'ont conduit, sur le tard, à réaliser des sculptures tout aussi réalistes. Je ne doute pas que mes œuvres influenceront plus tard les artistes du futur*.

J'ai eu tous les honneurs de mon temps. J'ai été promu Grand Officier de la Légion d'Honneur. J'ai formé plus de deux mille élèves. Je suis donc riche de tous ces succès mais aujourd'hui, à l'aube de mes quatre vingt ans, mon pinceau glisse encore sur mon ultime toile. J'ai voulu me représenter tel que je suis vraiment: un travailleur infatigable dans mon atelier entre mes peintures et une sculpture représentant Emma, mon modèle préféré. Je sais, je n'ai pas traité cette toile comme les autres, elle est moins léchée. Peut-être un ultime pied de nez à ces nouveaux peintres■

** Les hyperréalistes américains.*

Camille Pissaro

1830 - 1903

Quai Malaquais

Paris 1903.

Vollard, mon marchand de tableaux m'a demandé de peindre la ville, plus vendeur en ce moment que la campagne. Il me faut donc quitter Eragny mon havre de paix, à deux pas de la maison de Monet. Le Lep coule entre nous, nous rappelant par ses miroitements nos recherches communes sur la lumière. C'était au temps de l'Académie Suisse, nous rêvions d'une peinture lumineuse reflétant nos émotions. Je venais de mes lointaines Antilles danoises, près de Cuba. Corot m'avait accueilli chaleureusement dans son atelier dès mon arrivée en France vers 1855, j'avais vingt cinq ans. Grâce à lui j'ai pu très vite exposer au salon. Cependant mes recherches m'ont rapproché davantage de Monet. Nos toiles ont été refusées systématiquement au grand salon; alors nous avons décidé de créer un groupe dont le nom «impressionnistes» est à l'origine une moquerie d'un journaliste.

On m'a gentiment appelé le père de l'impressionnisme, sans doute parce que je suis le plus âgé. Je suis aussi le plus motivé. J'ai d'ailleurs été le seul à participer à chacun des huit salons du groupe.

Au dernier salon, je suis le seul ancien avec Berthe Morisot et j'ai invité les jeunes Seurat et Signac. J'ai toujours soutenu le travail de mes jeunes collègues par mes humbles conseils. Cézanne a été de ceux là et s'est répandu en éloges très flatteuses à mon égard. Avec moi, il n'y a ni d'élève ni de maître, pas de dominant ni de dominé. Tout le monde doit avoir sa chance dans cette société un peu trop élitiste. Un zeste d'anarchie serait le bienvenu. Qu'on se rassure, je ne suis pas un poseur de bombe, juste un idéaliste qui a fait quelques dessins dans la presse anarchiste. D'ailleurs j'ai dû me réfugier en Belgique après l'assassinat de Sadi Carnot.

Ma peinture a toujours été le reflet de mes idées. L'homme est au cœur de la nature, il travaille humblement en la respectant. Je ne cherche pas des poses savantes ou des cadrages flatteurs. Seul le souci de vérité guide mon pinceau. C'est pourquoi, j'ai peint toute ma vie sur le motif, sans concession. Le sujet de mes tableaux peut paraître simple; c'est peut-être pour cette raison que les prussiens, insensibles à mon art, ont utilisé mes toiles pour protéger leurs bottes de la boue. Des centaines de mes toiles ainsi que celles que Monet m'avait confiées, furent ainsi détruites.

Mais aujourd'hui, mon nom est reconnu depuis l'Exposition Universelle de 1900: le public a pu enfin découvrir mon travail. Mieux vaut tard que jamais! Me voici en 1903, face au Louvre, *Quai Malaquais* à peindre une série de peintures que Vollard devrait vendre plus facilement. Je retournerai ensuite à Eragny retrouver ma femme Julie et mes huit enfants pour reposer mes yeux de plus en plus faibles. Je reverrai aussi tous mes vieux copains peintres qui viennent souvent me rendre visite. Ma porte a toujours été ouverte, c'est cela l'esprit «impressionniste»! Une soif de liberté et de fraternité■

Pissaro est mort très rapidement suite à une maladie, sa série autour du Louvre fut la dernière.

Édouard Manet

1832 - 1883

Œillets et clématites dans un vase de cristal

Maison à Rueils 1883.

Voyez ces fleurs fraîches et légères dans leur vase de cristal à la base carrée. Elles sont le symbole de la fragilité de la vie mais aussi de la beauté dans sa plus humble représentation. Une fois posées sur la toile, elles seront éternelles. Cette vision me réjouit et me donne encore quelques forces pour supporter une nouvelle journée de souffrance. Mon ami Beaudelaire, mon fidèle soutien a écrit «*Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde, l'infini de la jouissance*». Il m'avait fallu convaincre le poète pendant des an-

nées avant qu'il n'adhère à ma peinture.

Je ne me suis jamais épanché sur ce mal qui me ronge depuis des années. Il n'a jamais eu d'incidence sur ma peinture. Maintenant je suis confiné dans cette chambre et ces fleurs sont autant de notes de fraîcheurs et de tendres souvenirs de toutes ces femmes qui ont posé pour moi. Car, oui j'ai aimé les femmes comme j'aime ces fleurs: fragiles et belles. Oui, je les ai cueillies, respirées, admirées dans leur plus simple appareil. Je n'ai pas compris la violence verbale provoquée par mes peintures de femmes.

Le Déjeuner sur l'herbe n'était qu'une réplique d'un dessin de Raphaël transposé aujourd'hui, avec une vraie femme nue au milieu de deux hommes habillés.

Je n'aime pas ces représentations féminines laiteuses aux poses alanguies. Mon *Olympia* est une vraie femme qui attend son amant sur son lit. Quoi de plus naturel? Ce thème a été traité par Titien et Goya sans soulever de tollés.

Après quoi, ces messieurs les censeurs ont rejeté *Le Fifre* supposant qu'il cachait je ne sais quelle perversité! Il a été difficile pour moi d'obtenir une légitimité, une reconnaissance du public sinon celle de Zola, puis plus tard celle du poète Stéphane Mallarmé. On me perçoit comme un révolutionnaire à l'instar de Courbet. Je n'aspire pourtant qu'à la belle peinture, celle qui est à la mode. Je suis devenu malgré moi le chef de file de ces jeunes impressionnistes. Cependant, je ne veux pas exposer avec eux, je les juge précisément «révolutionnaires». Malgré tout je les ai aidés car j'avais beaucoup de sympathie pour eux et notamment pour Monet, ce «Raphaël de l'eau».

En réalité, je voulais une reconnaissance officielle.

Qu'il m'a été difficile d'être à contre-courant toute ma vie! Peut-être ces modestes fleurs viendront-elles enfin éclairer les cimaises du prochain salon et faire dire de moi «Manet, quel grand peintre!» ■

Il mourut dans d'atroces souffrances
après l'amputation de sa jambe.

James Abbott Mc Neill Whistler

1834 - 1903

Autoportrait

Un soir de juin de 1903.

Voyons, quelle œuvre vais-je laisser à la postérité? Il ne s'agit pas de décevoir les poètes et écrivains que ma vie inspire. Je pourrais terminer ma carrière sur une note faste: je donnerai alors le dernier coup de pinceau au portrait de George W.Vanderbilt et je retrouverai ma toile à Biltmore House, un énorme château en Caroline du nord. Mais depuis mes première ébauches, il y a cinq ans, je n'arrive pas à me décider malgré les 1000 guinées déjà perçues.

Richard Albert Canfield un très important collectionneur de mon travail, m'a imposé sa présence en mai dernier, afin de terminer son portrait *Sa révérence*. La maladie et les efforts déployés m'ont affaibli, mais j'arrive à me détendre un peu en terminant également le portrait de cette magnifique irlandaise. Elle est remarquable avec sa tignasse rousse. Elle a une pomme à la main, d'où le nom du tableau: *Une fille d'Eve*. Terminer sur une note féminine ne me dé-

plaît pas. Les femmes m'ont tellement fait tourner la tête que je ne saurais dire laquelle des trois maîtresses évoquées ci-dessous, j'ai le plus aimé.

- L'envoûtante Joanna Hiffernan, elle aussi irlandaise m'a inspiré la tableau *Symphonie en blanc*, hélas rejeté aux différents salons anglais et français. Cependant cette œuvre m'a rapproché du groupe des préraphaélites, de Monet et surtout de Manet. Son *Déjeuner sur l'herbe* est exposé en face de ma toile au salon des refusés de 1863. La belle irlandaise sera peinte également par Courbet, mon ami de l'époque.

- La mère de deux de mes enfants Maud Franklin, m'a inspiré elle aussi de nombreux tableaux, en particulier *Arrangement en blanc et noir*. Sa malchance est d'avoir été là au moment de mon procès avec le critique John Ruskin. Cet individu s'était permis de critiquer ma toile *Nocturne en noir et or, la fusée qui retombe*. Selon lui, le prix de deux cents guinées n'est pas justifié pour un pot de peinture jeté à la face des spectateurs. Ce procès m'a ruiné et a emporté la santé de Maud. J'ai d'ailleurs réalisé quelques aquarelles de sa souffrance.

- J'ai dû apprécier davantage Béatrice Godwin, cette chère Trixie trop vite disparue et si jeune. Nous-nous somme mariés en cachette, pour éviter la colère de Maud. Mon tableau *Harmonie en rouge: lampe de poche* est un modeste hommage à sa beauté. Sa souffrance m'a inspiré de nombreuses lithographies.

C'est ainsi que passe ma vie. Choisir a toujours été difficile: entre femmes, mouvements artistiques, poètes, carrière militaire ou artistique et entre deux bons mots. J'ai la vague impression qu'en étant plus concentré, j'aurai été un plus grand peintre. Savez-vous qu'il s'en est fallu de peu pour que je devienne général?

Peut-être, est-ce pour cette raison, que mon dernier autoportrait *Or et brun* me représente tel que je veux rester dans le souvenir. Je ne cesse de le retoucher pour l'Exposition Universelle de Paris de 1900. Me voilà donc représenté comme un vieux maître décoré du ruban rouge de la Légion d'Honneur et non plus comme un affreux dandy désinvolte■

Edgar Degas

1834 - 1917

Femme s'essuyant les cheveux 1905

Un soir de 1908.

Guitry et les autres me prennent pour une bête de cirque à vouloir me filmer. Libre à Monet et à Renoir de jouer les acteurs. Mon enveloppe charnelle ne sera pas le dernier souvenir que je laisserai, mon travail est bien plus important. D'ailleurs, je suis las de me battre contre ce corps vieilli et contre cette maladie qui trouble ma vue. Bientôt je ne pourrai plus peindre! J'ai jeté mes derniers traits dans un pastel de femme, grossissant ma ligne et accentuant le mouvement. J'espère entrevoir encore une petite fois ma raison de vivre. L'image de cette femme à sa toilette est pourtant si nette dans ma tête qu'elle ne correspond pas à cette masse informe qui apparait sur ma feuille. Je la veux plier, presque casser devant son miroir dans un mouvement libéré de toute beauté. Le beau ne m'a jamais intéressé! J'ai toujours recherché la vérité primitive, animale de mes sujets. A une autre époque, mes danseuses

n'étaient qu'un prétexte pour étudier le mouvement, pour peindre les effets de lumière sur leurs tutus et les conséquences sur l'ombre. Je suis un vieux célibataire qui regarde la femme froidement dans ses gestes les plus intimes.

«*Le goût, c'est la mort de l'art*» ai-je dit un jour.

Ainsi, j'ai pu traiter les sujets les plus inhabituels, voire dérangeants à l'instar de mes repasseuses fatiguées, une bouteille à la main, de mes blanchisseuses écrasées sous le poids du linge. J'ai montré aussi les conséquences de l'absinthe sur l'attitude d'une femme.

J'ai choqué par mes représentations féminines, par mes propos ou par mes prises de positions pendant l'affaire Dreyfus. Cela fait-il de moi un monstre de cynisme et d'égoïsme? Demandez à Daumier ou à Valadon ce qu'ils en pensent. Demandez aux impressionnistes à qui j'ai acheté des toiles quand ils crevaient de faim, ce qu'ils en pensent. Demandez à Pissaro, grâce à quel financier le dernier salon des impressionnistes a pu avoir lieu?

Demander aussi à la petite danseuse de quatorze ans qui a posé pour ma sculpture si elle a rêvé un jour d'être aussi célèbre?

C'est vrai que je ne résiste pas à l'emploi d'un beau mot. «C'est un Watteau à vapeur» ou encore «Bel endroit pour se satisfaire» en voyant la toile d'un prétentieux qui me demande mon avis. Ou encore à propos des tableaux de Carrière «On dirait des cervelles au beurre noir». Pour en revenir à ce film ridicule présentant «Ceux de chez nous» de Sacha Guitry, j'ai refusé catégoriquement de paraître. Le plus important est l'œuvre accomplie et non la figure de son auteur. J'aimerais qu'on retienne de moi avant toute chose, que j'aimais le dessin, c'est d'ailleurs la seule phrase que je veux entendre sur ma tombe. J'ai toujours appliqué ce que m'a dit Ingres l'unique artiste pour lequel j'ai eu une énorme admiration. *«Faites des lignes, beaucoup de lignes et vous deviendrez un grand artiste»*■

1908: il arrête définitivement tout travail artistique attendant avec terreur sa fin prochaine.

Paul Cézanne

1839 - 1906

Le cabanon de Jourdan

Maudit orage! Heureusement que j'ai terminé le tableau *Le Cabanon de Jourdan*. Mon atelier est proche mais le temps d'arriver au chemin des Lauves, je vais être trempé. Si ces jeunes imbéciles ne m'avaient pas retardé tantôt avec leurs moqueries stupides, je n'en serais pas là. Ils ne savent pas qu'il n'y a qu'un seul peintre comme moi tous les deux siècles! Maudits garnements et maudit orage! J'ai attendu si longtemps pour être reconnu, pour avoir mon atelier sur les hauteurs d'Aix en Provence! Si je n'attrape pas la mort, j'aurai de la chance.

La chance, j'en ai eu: j'ai pu peindre sans souci d'argent grâce à feu mon banquier de père. Ma vie de petit bourgeois de province ne reflète pas ma personnalité. C'est derrière un chevalet, face au motif que mon caractère se révèle. J'oublie les règles de bonnes conduites artistiques. Elles sautent comme autant de verrous et de

freins à l'art. Je ne peins pas pour passer le temps. Je suis un chercheur, infatigable et tenace, jamais satisfait, toujours prêt à s'étonner.

Ma première période «couillarde» consiste à donner de l'épaisseur, à sculpter dans la couleur avec des jeux de clair obscur. Puis, ce bon vieux Pissarro m'a ouvert les yeux sur les vertus des tons froids. Il m'a aidé à exposer avec les impressionnistes, moi qui suis refusé chaque année au grand salon. J'entends depuis Aix leurs moqueries et je sais leur incompréhension. J'ai déjà trop d'avance sur eux. La peinture de demain est déjà dans ma tête. Pourquoi représenter un objet sur une seule face?

Pourquoi l'éclairer avec une seule source lumineuse?

Pourquoi les différents plans auraient-ils la même perspective?

Pourquoi la profondeur d'un tableau serait-elle liée uniquement à une ligne d'horizon?

Pourquoi un homme serait-il traité différemment de son environnement?

Pourquoi suivre l'anatomie? Pourquoi faire?

Pourquoi l'ombre d'un visage ne serait-elle pas verte comme le fond du tableau?

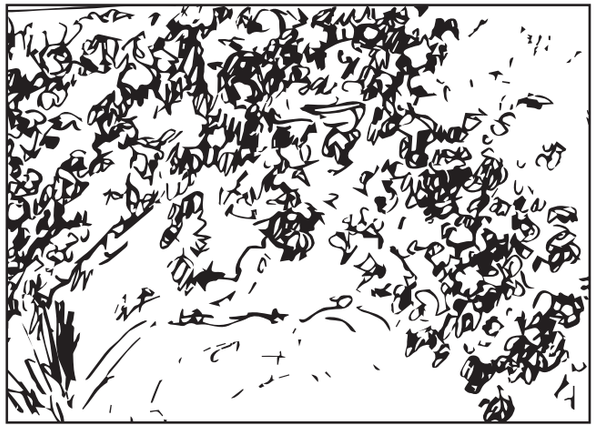
Toutes ces questions et bien d'autres m'ont obsédé. J'ai répondu le plus honnêtement possible à ces questions dans mes tableaux de la montagne Sainte Victoire, dans mes portraits, mes natures mortes aux pommes ou dans la représentation de mes baigneuses. Mais toutes ces recherches ne m'empêchent pas de me lever chaque matin, d'aller sur le motif puis de travailler dans mon atelier.

Ma vie est ainsi réglée, j'en oublie parfois mes peintures dans la campagne. Mais aujourd'hui, je protège comme je peux cette toile *Le Cabanon de Jourdan* de la pluie pour retrouver au plus vite mon atelier et mes grandes baigneuses. J'espère que je n'attraperai pas la mort. Maudit orage d'octobre!■

Atteint d'une pleurésie, Cézanne s'éteindra huit jours plus tard en ayant le temps de retoucher le portrait du jardinier Vallier.

Claude Monet

1840 - 1926



Les roses

Giverny 1926.

Je marche dans mon jardin en compagnie de Blanche, ma belle fille. Elle m'accompagne depuis des années, tel un ange protecteur. Encore une fois, elle supporte ma mauvaise humeur avec bienveillance. Je n'aurais jamais dû accepter cette commande de dix neuf panneaux de nymphéas par l'état Français. Deux sont déjà livrés le onze novembre, ma petite contribution à la victoire.

Mais il en reste dix sept à terminer! Mille autres choses me tracassent: par exemple, ces verres de lunettes que je porte depuis mon opération et qui me font redécouvrir mes dernières toiles. Que de fautes de couleurs qu'il me faut corriger! Je ne tiens pas à laisser de telles erreurs. C'est un travail harassant qui m'attend, mais avec l'aide de Blanche, j'ai bon espoir de parvenir à mes fins.

«Ces fleurs sont d'un bel orange n'est-ce-pas Blanche?

_ Non, maître, elles sont rouges...»

Quelle ironie du sort pour un peintre de ne plus percevoir les couleurs telles qu'elles sont! Je vais dire à Clémenceau que j'arrête tout. Il va encore me gronder avec ses grognements chargés de mansuétude. Quel bel ami j'ai là! Je suis certain qu'il pleurera lorsque je ne serai plus, lui le Tigre, le Père la Victoire.

Regardez ces magnifiques roses qui semblent s'envoler dans le ciel! Vite mon chevalet, mes couleurs, retenons à jamais cette image idyllique.

Demain, j'assourdirai ce bleu pour rendre ces roses plus pétillantes. Demain, je retoucherai mes panneaux de nymphéas. Demain, je rajouterai plus de lumière. Demain je trouverai un jaune plus jaune, un bleu plus bleu. Demain, je recommencerai encore et encore jusqu'à la perfection.

Tiens, pourquoi Blanche et Clémenceau sont-ils penchés sur moi, me traitant une fois de plus de vieux cœur malade?

Ne pleurez pas vieil ami, j'ai quatre vingt six ans, des milliers de peintures sous mes pinceaux. Je vais rejoindre Pissaro, Renoir, Morisot, Degas, Manet, ces peintres avec lesquels j'ai lutté pour faire valoir notre point de vue. On parlera encore de l'impressionnisme dans les siècles à venir. On m'encensera après m'avoir bien critiqué. Pour certains commentateurs je n'étais pas un peintre, juste un technicien. Un œil, disait Degas, mais quel œil! Un œil capable de voir toutes les variations de la lumière à plusieurs heures du jour sur une meule de foin, sur des peupliers ou sur la façade de la cathédrale de Rouen. Un œil capable de décomposer toutes les lumières contenues dans une ombre ou à la surface de l'eau.

Je vous laisse mes nymphéas, mon vieil ami Clémenceau et surtout je laisse un merveilleux jardin plein de couleurs■

A ses funérailles Clémenceau enleva le drap noir
qui enveloppait le cercueil de son ami et dit
«Pas de noir pour Monet, ce n'est pas une couleur»

Pierre Auguste Renoir

1841 - 1919

Les Baigneuses

Avec Jean Renoir, domaine des Collettes 1919.

Dis-donc Jean, mon fils, avec ton cinéma et ta modernité, j'ai l'impression d'être un dinosaure. Sais-tu que la dernière reine de France Marie-Emilie m'a donné des dragées dans la cour du Louvre où mes parents habitaient? Que le père de nos voisins (une famille de bourreaux, les Sanson) avait guillotiné Louis XVI ainsi que trois mille autres personnes dans sa carrière?

Je suis caché derrière mon chevalet et les événements se sont succédé sans la moindre incidence sur ma peinture.

En attendant, place ce panier plus à droite de la pomme, pas trop dans la lumière. Tu sais, j'aurais pu tout aussi bien devenir chanteur. Charles Gounod, mon professeur de musique disait que j'étais doué pour la musique. On ne peut courir deux lièvres à la fois. Je ne regrette pas mon choix même si j'ai mangé des petits

pois et des lentilles pendant des années avec Monet dans un appartement pas chauffé. Depuis, nous-nous sommes bien rattrapés. Sans lui, j'aurais sans doute renoncé à la peinture. Que veux-tu, mes héros s'appelaient Boucher, Fragonard et Ingres. Donc mon univers était loin de ces pochades que nous réalisions Monet et moi à la Grenouillère, Notre but était de réaliser de grandes toiles par la suite. Hélas! Faute d'argent, ces projets ont avorté. C'est amusant de constater que la manière enlevée que nous avons adoptée pour saisir ombre et lumière est devenu un style que certains ont appelé impressionnisme.

Je dois avouer que j'adhérais modérément, je suis vite revenu à mon bon vieux Ingres. Ma foi, en mélangeant toutes ces influences, j'ai trouvé ma propre facture faite d'envolées, de lumières, mais toujours appuyée sur des bases solides. La base, les fondements, voilà le métier! D'abord, devenir un bon ouvrier comme je l'étais quand je peignais sur porcelaine. Je suis un ouvrier de la peinture! J'ai aussi réalisé des centaines de scènes galantes sur éventails. Je n'ai jamais détesté peindre de belles femmes comme mes *Grandes Baigneuses*. Vois-tu, j'aime peloter un tableau, passer ma main dessus. Quand je regarde un corps nu, je vois des myriades d'infimes nuances. Je dois retrouver celles qui rendront sur ma toile la chair vivante et palpitante! J'aurais été peut-être plus adroit si un malheureux accident de bicyclette ne m'avait fracturé le bras droit. Mes rhumatismes ont commencé à ce moment là: j'avais cinquante quatre ans. Ta mère et moi avons alors décidé de nous installer à Cagnes-sur-mer dans le domaine des Collettes. Il me faut de la chaleur. Peindre me fait oublier mes douleurs. En attendant je me débrouille encore pas trop mal malgré ma paralysie. Tu as vu, j'ai peint des *Baigneuses* dans l'autre atelier. Un mètre soixante de largeur et je n'ai que la souplesse de mon épaule pour diriger mon pinceau. J'ai donné *Les Baigneuses* au Louvre, elles iront retrouver quelques unes de mes toiles.

Peux-tu changer mon pinceau, s'il te plaît, passe-celui du jaune entre mes doigts. Te rends-tu compte comme ce rapport de couleurs est beau? Regarde ici.

Aujourd'hui j'ai encore appris quelque chose■

Berthe Morisot

1841 - 1895

Jeune fille à la chevelure brune

«*Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un homme traitant une femme d'égale à égale. C'est tout ce que j'aurais demandé car je sais que je les vaux*» On peut me chahuter sur mon enfance bourgeoise où il est de bon ton à une jeune fille d'apprendre la peinture et la couture. Mère n'a pas hésité à louer une maison pour que monsieur Camille Corrot me donne des cours de peinture. J'ai conservé sa palette claire. Ma famille recevait tous les grands artistes et intellectuels du moment: Malarmé, Puvis de Chavanne, Renoir, Degas, les Manet, Emile Zola, Daumier...J'en ai bien sûr profité.

J'ai mis tout mon cœur dans ma peinture, sans tricher, sans en faire trop. La peinture classique ne me convient pas, je me suis tournée vers les nouveaux peintres. La plupart avaient été refusés au salon de 1863. Je suis une des peintres à l'origine du groupe des impressionnistes. Je fais partie de leur famille et ils me le rendent bien car tous soutiennent mon travail.

Notre monde, mon monde s'échappe, disparaît. Les mœurs changent inéluctablement. Les instants que nous vivons sont fugitifs telle la lumière sur un paysage ou ces instants de bonheur qui ne reviendront pas. J'aime ces moments de grande simplicité comme un enfant dans un berceau ou une femme en longue robe de soirée. Tout cela disparaîtra emportant ma peinture dans le sillage de ce monde qui décline. Je n'ai que retranscrit la fragilité du moment en utilisant de petites touches colorées enrobées de lumière. Ces petites touches qui disparaissent elles aussi au fond de la toile donnent un aspect non fini à ma peinture et affirme ma présence.

D'ailleurs à quoi bon finir ce qui va disparaître? Je peins l'essentiel. Mon cher et dévoué mari Eugène Manet, mon fidèle soutien, est mort l'année dernière et je sens que mon tour arrive. J'ai demandé à deux amis de confiance d'être les tuteurs de ma fille Julie qui va avoir quinze ans. Il s'agit de Malarmé et de Renoir. Je suis ainsi rassurée et je puis continuer de peindre quelques aquarelles dont cette *jeune fille à la chevelure brune*, qui sera probablement ma dernière œuvre. Comme tous les autres modèles, elle aura mon regard inquiet sur ce monde qui meurt■

Mary Cassatt

1844 - 1926

Exemple de lithographie

Château de Beaufresne - Lettre à Degas -1915.

Cher Ami,

Vous avez sans doute appris ma décision de me séparer du tableau *Portrait de Marie Cassatt* que vous m'aviez offert trente ans auparavant. Il a fait le bonheur du marchant de tableaux Ambroise Vollard, tout heureux d'acquérir un Degas aussi facilement. Je vous devais d'écrire quelques explications au nom de notre grande complicité. Bientôt je ne distinguerai plus la chandelle. Comme Monet et vous, je partage cette étrange maladie des vieux peintres. Sans doute trop de travail, trop de veilles, trop de gravures ont fini par ruiner nos yeux. Je vous en veux donc depuis trente ans d'avoir mis à jour ma solitude et ma mélancolie dans ce portrait. J'aurais préféré une représentation

plus dynamique à la hauteur de tous les efforts consentis pour vivre de ma peinture. Vous n'imaginez pas les problèmes liés aux femmes peintres! Cependant je me suis hissée au niveau des plus grands. Vous-même en aviez convenu en lançant une de vos phrases assassines. «*Je ne supporte pas qu'une femme dessine aussi bien.*»

J'ai choisi Paris pour vivre ma passion sans renier ma patrie natale, les États-Unis. Et je pense avoir fait plus que quiconque pour y introduire l'impressionnisme. Seule, une femme déterminée, libre et moderne a pu relever ce défi. Mes compatriotes ne s'y sont pas trompés en me commandant une fresque à l'occasion de l'Exposition Universelle de Chicago en 1893 sur le thème de «La vie des femmes modernes». Je tente de démontrer que le partage de la connaissance passe aussi par la femme qui n'est pas aussi intrusive que l'homme. Toutes mes œuvres représentent ce partage naturel en art, en musique ou en amour. La maternité est devenu petit à petit mon unique sujet.

J'ai utilisé toutes les techniques pour représenter une mère et son enfant - cet état de grâce que je ne connaîtrai jamais - : la peinture bien sûr mais aussi et surtout le pastel, l'eau forte, le vernis mou, la pointe sèche, l'aquatinte et la contre-épreuve. Vous savez comme je maîtrise chacune de ces techniques puisque nous avons travaillé ensemble. Je sais ce que je vous dois, ainsi qu'à Pissaro, à Gérôme et à Couture, mais mon style, mon écriture, ma particularité, je l'ai conquise toute seule. Mon amie Berthe Morisot s'est battue de la même manière que moi. Mais fi du passé, revenons au portrait que vous avez fait de moi. Que représentent ces cartes à jouer dans mes mains? Serais-je une joueuse? Une cartomancienne? Une fabulatrice? N'auriez-vous pu me représenter sans ces cartes? C'est une anecdote sans fondement. Voilà ce que je tenais à vous dire cher Maître.

La Chevalière de la Légion d'Honneur, vous salue et retourne à sa presse sortir quelques estampes de maternité avant la tombée de la nuit■

1915 : aveugle, elle doit arrêter sa carrière d'artiste.

Paul Gauguin

1848 - 1903

Maisons bretonnes.

Atuana - Les îles Marquises - La maison du Jouir - mai 1903 - Température extérieure 25 °C.

Une accumulation de problèmes a fini par ternir le beau ciel des Marquises. Ce petit paradis que je pensais loin de la civilisation m'est devenu un enfer. Il neige dans mon esprit et sur ma toile. Me reviennent des souvenirs où tout était encore possible. Au cœur de la Bretagne à l'école de Pont Aven, nous refaisions le monde et la peinture à coup de théories dont j'ai conservé le «cloisonisme» et le «synthétisme».

Et cependant j'ai fui mes amis: le jeune Emile Bernard, Van Gogh et les autres. J'ai fui la France, enfant sauvage, dans ce monde trop civilisé. J'ai fui ma famille pour me retrouver seul . J'ai recherché le primitif sans ornementation. J'ai voulu oublier tous les acquis des siècles

précédents et leur dictature académique depuis les grecs. L'art est une abstraction. J'ai d'ailleurs tout expliqué dans mon petit livre «Noa-noa». Et pourtant, durant cette hallucination du souvenir, mes belles théories s'estompent. Des formes apparaissent sur ma toile et deviennent des maisons, des *maisons bretonnes*. J'ai besoin de cette illusion pour reconstituer le paysage avec la règle des profondeurs. J'ai besoin de ce soleil rougeoyant dont les reflets rebondissent sur le clocher, fier représentant de la civilisation que j'ai fui aussi. Cependant mes plus belles peintures ont été peintes ici, dans le Pacifique, au contact de ces indigènes. Je me suis battu pour leur dignité. Ces femmes et certains hommes aussi, m'ont ébloui par leur beauté. Tous mes tableaux chantent l'amour et le respect que j'avais pour eux. Tous, sont représentés dans une dignité religieuse. Alors pourquoi cette tentative de suicide? Trop de problèmes avec l'administration des îles Marquises, trop de souffrances physiques entre ma syphilis et ma plaie à la jambe gauche qui s'infecte. Trop de dettes, pas de vente, pas la reconnaissance que j'espérais et pour laquelle je me suis battu toute ma vie. Pour couronner le tout ma fille préférée morte depuis peu. Moi qui ai connu la fortune comme remisier chez un agent de change, moi qui a fait un beau mariage avec une danoise qui m'a donné cinq enfants, me voici au fond d'une cabane «La maison du jouir» à attendre la mort.

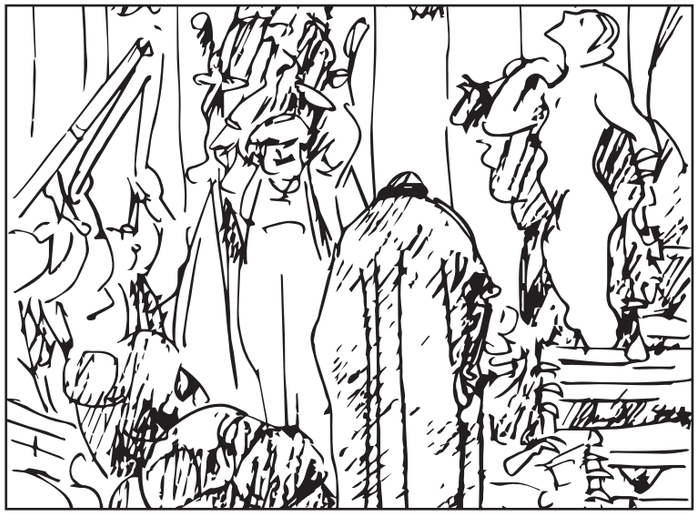
J'ai peint, quelque temps auparavant ma grande peinture testimoniale *D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Où allons-nous?* Elle est le condensé de tout ce que j'ai appris ici, la naissance, la vie, la mort, la vie éternelle. Éternel ce paysage breton sous la neige posé devant moi sur mon chevalet. Dernière vision de sérénité et de bonheur avant qu'une vague de souffrance ne m'emporte auprès de notre divin maître■

Quand on a découvert le peintre mort dans sa maison, cette toile était encore sur le chevalet, inachevée.

Toutes ses affaires furent déposées par terre pour être vendues à la criée. Cette toile fut présentée à l'envers sous le titre de «Chute du Niagara» et achetée pour sept francs.

Carl Larsson

1853 - 1919



Le sacrifice du solstice d'hiver (détail)

1919 Sundborn.

Je viens de terminer mon livre autobiographique «Moi». Il était temps! Difficile de supporter mes maux de tête! De plus, mon problème de vue m'angoisse. Je retrouve les vieux démons suicidaires de ma jeunesse avant de connaître Karin. «A sa vue, les écailles me tombèrent des yeux». Nous étions en France, à Grez-sur-Loing, à soixante kilomètres de Paris, dans une communauté suédoise de peintres. Ceci pour nous inspirer de la peinture française. Mes toiles réalisées de Grez ont d'ailleurs été récompensées au Salon de Paris de 1883. Cependant, je vivais chichement malgré la vente de peintures et de reportages dessinés. À ce sujet, je pense être le premier dessinateur suédois de bandes dessinées. Bref, cette ancienne vie, je veux l'oublier malgré quelques succès.

Ma véritable vie a commencé en 1882, ma première rencontre avec Karin. Par je ne sais quel enchantement, j'ai découvert la beauté du monde ce jour-là. Nous-nous sommes mariés, elle m'a donné des enfants, elle a fait de moi, enfant de la misère, un petit bourgeois heureux.

Quand le père de Karin nous a donné un petit cabanon à Sundborn, nous savions qu'il serait le décor de notre futur travail en commun. Après l'avoir restauré, nous-nous sommes partagés les rôles. Karin s'occupait de la décoration, des costumes et de l'agencement. Moi, je réalisais des aquarelles de scènes de bonheur à partir de ses décors. Je ne serais pas étonné si ses idées de décoration inspirent un jour une grande marque suédoise d'ameublement! Ainsi nous affichions notre manière de vivre au travers de différents livres qui n'ont jamais cessé d'être réimprimés. Une véritable source d'inspiration!

Hélas, le bonheur fait aussi des envieux, prêts à détruire notre belle harmonie. J'ai beaucoup souffert de ces diatribes venant d'un ami en particulier. Bien faire et laisser dire devenait notre devise. Bientôt Karin la calligraphiait au dessus de notre porte d'entrée. Nous enchaînions les livres sur notre famille avec succès. La recette était simple: peindre et écrire avec cœur et je rajouterai avec un minimum de talent. Entre temps, je répondais à des commandes de fresques, de portraits, d'illustrations de contes et aussi de peintures de nus. Le travail n'a jamais manqué. Demain, je ferai bien le portrait de mon fils *Esbson dans la véranda*. Il a l'habitude de s'installer au même endroit depuis des années mais on voit bien que ses jambes sont maintenant trop grandes pour cet espace. Ça fera un sujet amusant comme je les aime, de quoi oublier un temps un autre souci qui me ronge. L'Académie refuse d'installer mon dernier grand chef-d'œuvre représentant *Le sacrifice du solstice d'hiver* de quatre vingt mètres carrés dans le vestibule du National Muséum!

Ces gens là n'ont rien compris à ma démarche, ce qui me blesse profondément. Cependant, j'ai la certitude qu'un jour cette fresque trouvera la place qui est la sienne. Hélas! Je ne serai plus là■

Vincent van Gogh

1853 - 1890

Racines d'arbres

Je suis très fatigué, j'ai le teint blanc, lorsque je sors de l'hospice de Saint Rémy de Provence. Comment ai-je pu peindre une toile représentant des iris violets si frais au milieu des cris et des lamentations des pensionnaires? Oh! Tout le monde s'est bien occupé de moi, j'avais même droit à un atelier attenant à ma chambre. Mais quel bonheur de sortir retrouver le bleu du ciel, l'orange de la terre et l'ondulation captivante des arbres verts et bleus, de sentir le vent siffler dans mes oreilles, d'oublier mes maux de tête. J'ai porté une lettre de mon frère Théo au docteur Gachet dès mon arrivée à Auvers-sur-Oise. Là aussi, tout le monde est prévenant, trop sans doute. Je désire être ordinaire, un simple peintre, pas plus. J'aimerais me reposer, m'allonger et admirer les beautés colorées de Mère Nature. Hélas! On me pousse gentiment à peindre encore et encore: c'est bon pour moi, parait-il.

Alors je peins, je m'enivre de peintures et de couleurs: plus de quatre vingt toiles en un été! Mon travail s'arrête un peu quand mon frère et sa femme viennent me présenter leur nouveau né. Encore une bouche à nourrir! Comme si moi, je ne suffisais pas! Les échos de Paris m'apportent cependant de bonnes nouvelles: ma peinture serait appréciée par je ne sais quel sombre gratte papier qui n'y connait rien. Pourquoi mon frère ne vend-il pas mes toiles et préfère Cézanne et Renoir? Mes toiles sont-elles trop colorées, trop originales? Toutes ces idées se bousculent dans ma tête. J'ai trente cinq ans et j'ai l'impression d'avoir déjà tout peint, tout dit. Je m'empare d'une toile de 100,5 x 50,5 cm et je commence à peindre ce qu'il y a de plus beau sur terre; un champ de blé bien doré baigné de soleil. Mon pinceau chargé de bleu tourmente le ciel. Sans que je m'en rendre compte des nuages noirs menaçants arrivent par le haut. Une nuée de corbeaux s'abat sur mon beau paysage jaune d'or. Bientôt on ne distinguera plus le jour. (c'est *le champ de blé aux corbeaux*.)

Demain s'il me reste un peu de force, j'irai peindre au bout du chemin qui mène à mon atelier. Il y a quelques arbres tortueux qui m'inspirent, ça sera peut-être ma dernière toile■

Deux jours après Vincent se tire une balle dans le ventre et meurt.

John Singer Sargent

1856 - 1925

Lady Curzon 1924

Je ne sais pas si le don que je possède est un cadeau ou plutôt un fardeau. J'avais déjà tout acquis et tout compris en sortant des cours de l'excellent Carolus Duran. Mes camarades d'études me comparaient déjà aux vieux maîtres de la peinture. En sortant des Beaux-Arts de Paris, j'avais le choix entre le paysage et le portrait pour gagner ma vie. Le choix a été rapide car à la suite du portrait que j'ai fait de mon professeur, les commandes ont afflué. Je mettais donc mon talent au service d'une clientèle fortunée dont je flattais l'ego de tous mes poils de pinceaux. J'aurais dû naître au temps de Vélasquez, mon maître absolu. Comme chez lui, ma brosse court sur la toile sans préparation, sans dessin, directement à l'huile. Elle rend ici une carnation, là une étoffe, ici un caractère. L'ensemble est réalisé avec une facilité déconcertante, pour le commun des rapins.

J'ose rapprocher quelques unes de mes toiles de ce grand maître espagnol que j'ai eu l'occasion de copier au cours d'un

voyage en Espagne. Le traitement de ma toile *Les filles d'Edward A. Boit* fait écho aux principes du Sévillan: clair-obscur, répétition du modèle, équilibre chromatique, coup de pinceau nerveux, il ne manque que mon reflet dans la fenêtre de l'arrière plan, comme dans «les Ménines». Un an après cette excellente toile, je fais scandale pour un portrait dont je n'avais pas eu la commande, *Madame X* (en réalité madame Gautreau). J'avais en effet exacerbé sa sensualité, et laissé voir un peu trop de son décolleté. Je quittais Paris sur le champ pour Londres conquérir une nouvelle clientèle. Je m'installais dans l'ancien atelier de Whistler parti pour Venise se refaire une santé financière des suites d'un procès un peu long. Les différents mouvements artistiques glissèrent sur mon indifférence: impressionnisme, fauvisme, cubisme. Bien que j'ai un temps fréquenté Monet et apprécié son invitation à Giverny, durant laquelle j'ai peint un tableau en extérieur qui pourrait s'apparenter à de l'impressionnisme.

Mes commandes de portraits occupaient tout mon temps. Finalement j'en ai eu assez d'entretenir de longues conversations et d'afficher un caractère affable en peignant ces messieurs dames. Donc, j'ai tout arrêté et voyagé, un carnet de croquis à la main. Plus de deux mille aquarelles sont ainsi sorties de mes pinceaux. J'ai été très étonné de les avoir presque toutes vendues à ma première exposition.

Pourtant me voici aujourd'hui devant lady Curzon qui a insisté pour avoir son portrait. Mais comment résister à une pairesse britannique, Vice reine des Indes et de surcroît d'origine américaine, comme moi? Pour ne pas perdre ma nationalité américaine, j'ai renoncé à la plus haute distinction britannique. Les anglais avaient dû apprécier mon tableau *Gassed (les gazés)* de six mètres de long décrivant les horreurs du gaz moutarde pendant la guerre. Il montrait la fusion des forces britanniques et américaines.

Lady Curzon est donc devant moi, soixante ans après mes débuts dans l'art du portrait. Mon pinceau court sur la toile dévoilant des transparences ici, des brillances là, retrouvant la passion qui ne m'a jamais quittée, l'art de rendre les gens immortels■

Georges Seurat

1859 - 1891

Le cirque

Je t'ai réveillée, Madeleine? Sans doute m'as-tu entendu tousser. Excuse-moi, mais je dois terminer cette toile pour le huitième salon des Indépendants en mars prochain. Il me faut leur démontrer à ces messieurs du salon, d'une manière scientifique le contrôle absolu de ma sensibilité. J'ai appliqué toutes mes théories pour arriver à l'harmonie. L'harmonie, c'est l'analogie des contraires, l'analogie des tons, des couleurs, des lignes. Vois-tu, ici, les couleurs complémentaires juxtaposées s'intensifient et là, mélangées elles se détruisent. Plus besoin de les mélanger physiquement, le mélange est optique et c'est lui qui suscite une luminosité plus ou moins intense. Par exemple dans ce tableau si tu approches ce jaune et ce rouge, et que tu t'éloignes, ta rétine le transforme en orange. Pour bien faire, je me suis inspiré aussi des travaux de Rood sur le «Diagramme des contrastes». Contraste des couleurs comme ici entre la complémentaire et sa couleur primaire mais aussi contraste de ligne. Par exemple regarde ces gradins horizontaux et la scène verticale. J'espère bien que cette peinture *Le cirque* retiendra l'attention du public. Excuse-moi une nouvelle fois, mais j'ai tant de choses dans la tête. Je voudrais que la peinture puisse se lire comme une partition, aussi me

faut-il poser des règles très strictes. Degas m'appelle le Notaire à mon insu. Il est vrai que les impressionnistes ne m'apprécient guère depuis leur septième exposition. Certains se sont même retirés à cause de moi. Du fait du grand format de *Une après-midi à la grande Jatte*, Pissaro a un peu poussé tout le monde pour me faire de la place. Mais c'était aussi pour moi, l'occasion de me montrer, et d'imposer ma vision. L'année précédente j'avais eu des problèmes similaires avec ma peinture *Une baignade à Asnières*. Refusé au salon officiel, je me replie au salon des indépendants et flop! Aucun succès, sinon le fait de rencontrer Paul Signac. Son côté révolutionnaire, anarchiste, m'a beaucoup plu. Ensemble nous avons échangé tout de suite des théories fumeuses. C'est à ce moment-là que je t'ai rencontrée, mademoiselle Madeleine Knobloch, mon amour. Il faudrait que je pense un jour à te présenter à mes parents. C'est quand même grâce à eux que j'arrive à m'en sortir. Enfin, dans ce cortège de critiques, monsieur Fénéon m'a défendu bec et ongles. Je lui avait envoyé une étude de nu que j'ai réalisée pour le tableau *Les poseuses*. C'est un petit tableau qu'il promène partout, m'a-t-il dit pour embellir les chambres des hôtels où il séjourne. Quant à mes détracteurs, ils n'ont pas compris que le sujet n'est qu'un prétexte à la forme. Quand ils ont insinué que j'étais limité par la technique, j'ai tout de suite peint *Les poseuses* en représentant trois femmes: l'une parfaitement identifiable. Par ailleurs, on reconnait dans ce tableau une autre peinture *Une après-midi à la grande Jatte* pour rappel. Que s'imaginent-ils? Que je ne sais pas dessiner? Mes études au fusain et mes "croquetons" à l'huile réalisés in situ sont là pour leur montrer mes bagages artistiques. Mais je tousse à force de parler.

Même les américains ont boudé mes toiles. Nous pensions avec Durand-Ruel, le célèbre galeriste qu'ils auraient été plus ouverts sur un art qui fait appel à la science. Décidément je mise tout sur ma dernière peinture *Le cirque* pour m'en sortir■

Il meurt peu après le vernissage, son bébé également quelques semaines après. Ses grandes toiles pointillistes se vendront seulement cent francs.

Alfons Mucha

1860 - 1939

L'épopée du peuple Slave (détail)

J'attends la Gestapo d'une minute à l'autre. Ces individus ont tant à me reprocher! Mes valeurs ne sont pas les leurs. Le grand maître de la loge franc-maçonnique que je suis, pourrait leur nuire. Devant moi, mon dernier travail en cours, un triptyque représentant la sagesse, la raison et l'amour. Trois valeurs que ces gens ne connaissent pas. Il restera donc à l'état de dessin car je ne résisterai certainement pas à la torture. Qu'ai-je fait ces vingt cinq dernières années pour tomber entre leurs griffes? J'ai fait le travail le plus colossal jamais entrepris par un artiste *L'épopée Slave* vingt toiles immenses représentant une surface de près de mille mètres carrés de peinture. Malgré la beauté et la magnificence de cette œuvre, mes compatriotes l'ont accueillie timidement parce que le goût du jour avait changé. On parlait de cubisme, de fauvisme et d'art moderne ce qui est aux antipodes de ma démarche artistique et spirituelle. Je suis du siècle passé, mais cela n'a plus d'importance car j'ai eu mon heure de gloire.

Tout a commencé une veille de noël de 1894 quand l'imprimeur

Lemercier m'a demandé si je pouvais réaliser une affiche dans la semaine car tous ses dessinateurs étaient en vacances. A son retour, il la découverte sans l'apprécier, car mon style était trop innovant: il s'agissait d'une affiche au format kakemono de deux mètres de haut représentant Sarah Bernardt dans la pièce intitulée Gismonda. Quand Madame a découvert mon travail elle m'a dit «*Monsieur Mucha, vous m'avez rendu immortelle*» Je suis devenu célèbre en une seule journée. Les gens décollaient les affiches pour les ramener chez eux et madame Bernardt m'a embauché comme directeur artistique. Dès lors j'ai conçu toutes ses affiches, ses costumes, ses décors et ses bijoux. En parallèle j'ai modelé le buste *La nature* un hommage à une autre femme magnifique: Cléo de Mérode. J'exposais ce buste pour la première fois dans le pavillon de la Bosnie-Herzégovine que je devais décorer, à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900 à Paris. Cinquante millions de visiteurs pendant deux cent douze jours ont vu mon travail. Mon succès parisien est devenu mondial. Georges Fouquet, le célèbre joaillier, m'a donné carte blanche pour réaliser sa nouvelle boutique aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

On commençait à parler du «style Mucha» avant de parler d'Art Nouveau. Ma fortune était faite. Toutes les grosses sociétés désiraient me faire travailler. C'était un tourbillon de commandes. Mais toutes ces images m'éloignaient de ce que représentait la peinture pour moi : une source de spiritualité et d'échanges cosmiques. De plus, mon pays me manquait, mon exil n'avait que trop duré.

J'ai donc fait mes adieux à Gauguin avec qui j'ai tant ri, à Bonnard mon compagnon de route depuis l'académie Julian, aux frères Lumières qui m'ont initié à la photographie si utile dans mon travail, à Rodin. Et je suis parti pour Prague. La ville m'a accueilli en héros. On m'a confié très vite des billets de banque à concevoir, des timbres poste et la décoration de l'hôtel de ville. Mais le plus gros travail m'attendait, c'est *L'épopée du peuple Slave*. J'ai mis tout mon savoir, tout mon cœur, toutes mes forces dans ce projet pharaonique. J'aurais tant voulu le voir dans une rotonde afin de découvrir mes œuvres comme dans un film géant. Hélas, les nazis en ont décidé autrement■

Gustave Klimt

1862 - 1918

L'épousée

6 février 1918
Vienne.

Il faut qu' Emilie vienne. Elle seule peut prolonger la vie. Elle seule connaît l'importance et le pouvoir que je donne à la femme. Elle vous l'expliquera mieux que moi. Ma propre personne ne m'intéresse pas et je n'aime pas m'exprimer. Le seul fait d'écrire une simple lettre me fait peur et m'angoisse comme le mal de mer. Et pourtant, je lui ai envoyé des centaines de cartes postales avec quelques mots seulement pendant vingt ans. Emilie est-elle arrivée? Je suis perdu si je ne la sens pas près de moi. Elle est aussi importante que l'étaient ma mère et mes sœurs avec lesquelles je vivais.

Dis Emilie, tu te souviens du lac Attersee où nous passions chaque été? Je peins des toiles sans or ni brillance juste du vert

pour la mer. Je n'ai aucun souci de plaire, je suis moi-même: loin des commandes officielles, loin des discussions sur le devenir de la peinture. Il est évident de faire une sécession avec l'art officiel poussiéreux. Nous les artistes ne pouvions plus nous contenter de répéter les vieilles formules. L'art devait être total aussi bien figuratif, que décoratif, ou bien musical, ou encore architectural. Et que sais-je encore! Nous avons créé la revue Versacrum (le printemps sacré) dans laquelle j'ai dessiné pour la première fois *La vérité nue*. Quelle fierté d'avoir édifié aussi un temple de l'art, le palais de la Sécession viennoise qui pouvait recevoir des artistes du monde entier! Au dessus de l'entrée, cette inscription sonne comme un défi «A chaque époque son art, à l'art sa liberté». Nous avons peint finalement ce que nous ne devions pas peindre ou exposer. Pour ma part, je me suis servi de l'expérience de mon père qui était doreur pour étaler de l'or à la surface de mes toiles. Le *Baiser* puis le portrait de *Adèle Bloch-Bauer* datent de cette époque. Mes projets de décoration de l'université avaient soulevé une polémique pour leur caractère pornographique disait-on. Mais mon cycle de l'or a quant à lui soulevait l'enthousiasme des collectionneurs. Je suis libéré des commandes officielles et je rachète bien vite mes trois panneaux que professeurs et députés avaient rejetés. Ma frise *Beethoven* sur les murs du palais de la Sécession s'est attiré la même hostilité. Rodin, quant à lui, a beaucoup apprécié. Effectivement, c'était grandiose: sept panneaux de trente mètres qui accompagnaient le sixième mouvement de la neuvième symphonie de Beethoven. De l'art Total, tel que nous le rêvions!

Pendant ce temps-là, un certain Adolphe Hitler ratait son concours d'entrée aux Beaux-Arts et Freud commençait son livre sur l'interprétation des rêves.

Je n'aurai pas le temps de terminer toutes mes toiles en cours: *L'épousée*, *Adam et Eve* et celle représentant des amours féminines *Les amies*.

Au vue du puritanisme de notre société,ces œuvres aussi auraient fait scandale, comme peut-être notre relation, ma chère Emilie, si nous l'avions exposée au grand jour■

Edvard Munch

1863 - 1944

Autoportrait au pastel

19 décembre 1943 propriété d'Ekely (Oslo).

J'ai «ressenti» un grand cri venu de l'est, puis les vitres se sont brisées. Affolé, je suis sorti de mon atelier. Au dessus de la ville, des flammes jaunes, rougeâtres s'élevaient du quai Filipstad. Une bombe avait explosé dans la nuit. Ces couleurs, cette atmosphère particulière m'ont ramené en août 1883 quand j'ai vu le ciel devenir rouge sang pour la première fois. Cette vision terrible s'est retrouvée dix ans plus tard dans mon tableau *Le cri*. Elle est devenue le symbole de ma peur et de mes angoisses.

Je retourne à mon atelier, mort de froid. Mes tableaux sont là, éclairés par les lueurs oranges du plafond en verre. Ils viennent de subir leur première «cure de cheval»! Demain, je les ferai vieillir un peu plus dans la neige. Ils seront mieux après avoir subi les assauts

des éléments naturels. Il faut qu'ils méritent, eux aussi leur existence. Je grelotte à présent, semblable à l'enfant que j'étais lorsque je voyais ma sœur atteinte de tuberculose, malade dans un lit. Les critiques de l'époque ont rejeté ma toile *L'enfant malade* et ont donc été sans pitié pour ma douleur. Mon futur public a compris que je ne triche pas, que je me trouve dans la toile. Mes peintures sont les miroirs de mon âme. J'ai aussi ce besoin de souffrir, d'avoir peur pour bien créer. La maladie et la folie, qui n'ont pas épargné ma famille, sont les «deux rames» qui me servent à avancer dans la vie. J'ai quatre vingts ans. Jamais je n'aurais pensé vivre aussi vieux, avec un inhalateur qui ne me quitte pas. Je me suis mis à nu dans chacun de mes tableaux. Je me suis dévoilé dans mes autoportraits que j'ai multipliés à l'arrivée de l'appareil photo Kodak. Mes toiles ont souvent provoqué des scandales et il était conseillé aux jeunes femmes de quitter le trottoir qui menait à mon exposition. Aujourd'hui je suis le plus célèbre des peintres norvégiens et ces dames peuvent me retrouver sur les billets de banque. Qui est fou? Je vous le demande!

En attendant, le froid envahit tout l'atelier. Sans doute n'aurai-je plus la force de retoucher les mille toiles qui m'entourent. Ces toiles sont pour moi aussi importantes que l'oxygène pour mes poumons. Beaucoup ne sont pas signées, ni datées. Je me moque de ce genre de détail. Mes xylographies, mes eaux-fortes et mes fresques, quant à elles, sont bien à l'abri. Il en est de même pour mes derniers autoportraits où je montre, comme d'habitude, mes états d'âme. Sur un de ces autoportraits je suis déjà mort entre une horloge sans aiguille et un lit en fer qui m'attend. Sur l'autre je tiens un bâton de pastel d'où sort la lumière et j'ai les yeux grands ouverts. Des yeux qui ont vu Gauguin et Picasso. Des yeux qui ont vu des oiseaux noirs les traverser avant d'être opéré. Des yeux qui ne remarquent pas cette branche par terre. Je tombe. J'ai du mal à me relever. Il faudrait que j'arrange ce jardin. Cela me donne un sujet pour une prochaine aquarelle *La chute*. Demain■

Il meurt d'une pneumonie quelques temps après.

Henri de Toulouse-Lautrec

1864 - 1901

l'Amiral Viaud face à la mer.

Maman, vous, rien que vous!

Veuillez m'excuser si je vous ai fait souffrir car je sais quel fut votre dévouement. N'ayant pas le physique pour vivre dans votre monde entre chasse et réception, j'en ai choisi un autre aux antipodes. J'ai fréquenté des endroits qui valaient bien l'envers. Captivé par ce que je ne connaissais pas, j'ai tenté de restituer le plus justement possible mes impressions face à ce monde en mouvement permanent. Cabaret, bars, moulins et plus tard maisons closes sont devenus mes sujets de prédilection. Je

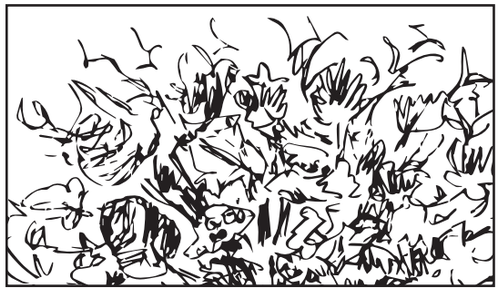
m'efforce en passant de supplanter Degas en reprenant certains de ses thèmes: danseuses, repasseuses, filles de joie mais aussi tub, absinthe... Installé tous les soirs à une table au Moulin de la Galette puis au Moulin Rouge, j'ai fini par me faire remarquer. Lorsque le directeur du Moulin Rouge m'a proposé de réaliser une affiche pour son établissement, ma vie artistique à pris des voies que je ne soupçonnais pas. Cette première affiche a été collée dans tout Paris! Je suis devenu célèbre en une journée. J'allais dessiner trois cent cinquante lithographies à la suite de ce premier succès. Ma stylisation a inspiré mes amis «Nabis» tels Bonnard et Vuillard. Ont suivi des affiches pour Aristide Bruand, Yvette Guibert, Jane Avril... Parallèlement à ces commandes, je réalise des toiles que je savais invendables par leurs sujets et leurs factures.

Grâce à votre aide financière, maman, mon pinceau s'est envolé en toute liberté. Détaché de tout souci financier, je me suis installé dans une maison close et j'ai vécu au milieu de ces dames. Je vous affirme, que jamais dans l'histoire, tableaux n'ont été plus près de la réalité. Je l'ai payé très cher en devenant addict à l'absinthe et j'ai contracté une maladie honteuse. La première me faisait oublier la deuxième mais aussi mon corps meurtri. Je ne cherche pas à me justifier, maman, j'ai voulu vivre en oubliant mon handicap et mes douleurs infernales. Parfois je bois en compagnie de l'ami Van Gogh. J'ai d'ailleurs réalisé son portrait de profil devant un verre d'absinthe. J'ai aussi fait celui de Susanne Valadon dans *Gueule de bois*. C'est moi qui lui ai conseillé de voir Degas pour qu'il lui donne quelques cours. Quelle belle femme! Que de soirées bien arrosées avons-nous passées! Elle m'appelait gentiment sa cafetière, allez savoir pourquoi?

Vous m'avez encore sauvé d'un suicide programmé en me plaçant dans un établissement spécialisé. A présent, je suis près de vous, j'ai commencé la toile que vous m'avez commandée pour le salon. Elle représente *l'Amiral Viaud face à la mer.*

Il me faut encore rattraper quelques coulures du fait de mon extrême rapidité à peindre, rapidité à vivre mais aussi à mourir, ma tendre maman■

Séraphine de Senlis
Séraphine Louis
1864 - 1942



Sans titre (détail)

Senlis février 1932.

Ma bonne mère qui êtes aux cieux, je n'entends plus votre voix. J'aimais ce temps où l'ange Gabriel m'a demandé de suivre ma voie. Je venais de passer vingt ans auprès des sœurs au couvent de Saint Joseph de Cluny, comme femme de ménage. J'avais trente huit ans et l'année était la cinquième du siècle: 1905! Je travaillais comme cuisinière chez un gentil monsieur qui est mort l'année suivante. Quelque temps après, j'ai couru chez le marchand de couleurs pour étaler ces belles couleurs sur tout ce qui m'entourait; des vases, des assiettes, des bouteilles et même des ampoules.

Ça me plaisait beaucoup! Je chantais des cantiques en dessinant et en peignant. Quel bonheur! Le jour je faisais mon «travail noir» pour gagner ma vie et la nuit je faisais mon «travail de couleur». Il m'a fallu utiliser des surfaces de plus en plus grandes tellement j'avais un trop plein de choses dans ma tête. Je voulais aussi des couleurs spéciales que l'on trouve pas chez le marchand, des couleurs pures comme la Sainte Vierge. Alors, j'ai fait mes mélanges avec la peinture blanche de Ripolin. Je suis devenue «sans rivale», la seule à faire des images qui racontent des choses. Je suis une

grande artiste, ça c'est sûr! Et pourtant je ne connais pas les peintres des grandes villes.

Le monsieur chez qui je fais des ménages a voulu voir ce que je peins. Chez lui, il y a plein de peintures bizarres au mur. Il me dit; «*Celui-là, c'est un Picasso*». Il est gentil, monsieur Uhde, il m'a ensuite donné de l'argent pour que je puisse continuer de peindre; Il prend tout ce que je fais! Il m'encourage tout le temps. Je suis si contente de plaire. Il faut que je dise aussi que je suis une bonne chrétienne, vu que je vais à la messe de six heures tous les matins. Ici on dit que c'est la messe des pauvres, de ceux qui vont travailler après.

Moi, je peux pas parler de ma peinture, j'ai ma manière et «pis» c'est tout. J'ai même pas donné de nom à mes peintures. Je raconte des choses trop personnelles qui peuvent pas être lues ou entendues. Enfin, grâce à monsieur Uhde, je peins de plus en plus grand sans penser à la dépense. J'achète mille choses, l'argent me brûle les doigts; je n'ai pas l'habitude. Je suis une grande artiste. Sur ma tombe, je veux qu'on écrive; «Ici repose Séraphine Louis, sans rivale et attendant la résurrection bienheureuse.»

Parce ce que une grande artiste, ça peut pas mourir. Ce n'est pas possible! La Mère qui est aux cieux ne peut pas le vouloir. Alors pourquoi aujourd'hui, je ne l'entends plus? Ma dernière composition ne lui a pas plu? C'était laquelle d'ailleurs? Je ne sais plus car je ne m'arrête jamais.

Faut-il que j'arrête? D'ailleurs, monsieur Uhde ne m'envoie plus d'argent. J'ai commis un péché? Celui de la luxure, pour sûr! Il faut que je me débarrasse de toutes mes affaires, là sur le trottoir devant la gendarmerie.

Tiens! Des séraphins viennent me chercher, ils sont les gardiens du trône. Je les suis dans leur carrosse grillagé. Adieu la terre! N'oubliez pas la pauvre Séraphine■

Séraphine sera internée en 1932 dans un hôpital psychiatrique où elle mourra de faim dix ans plus tard.

Suzanne Valadon

1865 - 1938

Représentation de l'un de ses très nombreux bouquets de fleurs

Vive la jeunesse grâce à laquelle, avec ma beauté, je suis sortie du ruisseau! En s'installant dans le quartier des peintres, ma mère blanchisseuse, m'a ouvert la porte de l'art sans le savoir. Vive la jeunesse qui m'a permis d'être remarquée par les peintres chez lesquels je livrais le linge! Je suis vite devenue le modèle de Puvis de Chavanne, de Toulouse Lautrec, de Gauguin, de Renoir. En posant nue, je gagne trois fois plus! En fréquentant tous ces grands peintres j'ai eu envie de dessiner et de peindre moi aussi. Vive la jeunesse et mon petit talent d'artiste mis en valeur par les leçons de Degas! Vive ma jeunesse un peu folle qui s'est retrouvée dans beaucoup de lits! Mon petit Maurice (Utrillo) est né de ces plaisirs nocturnes. Vive la jeunesse et mon travail acharné sur la composition et la couleur flamboyante! J'ai réalisé tant de belles peintures, sans le succès escompté. Mais j'avais l'estime de tous les peintres de Montmartre. Ne suis-pas devenue la première femme à être admise en 1894 à l'âge de vingt neuf ans à la Société Nationale des Beaux-Arts? Entre-temps, tu grandissais mon petit Utrillo, ton père t'avait reconnu. Puis, je me suis mariée avec un banquier dont la fortune m'a permis de peindre sans peur du lendemain.

Vive la jeunesse qui déteste la monotonie! Je divorce quatorze ans plus tard pour retourner à ma vie de bohème avec mon fils et son ami Utter qu'il m'avait présenté. Je peux enfin peindre un homme nu! Il est beau, mon Utter! Je peins sa jeunesse et sa musculature sur une immense toile de deux mètres par trois *Le lancement du filet* l'année de notre mariage en 1914. Il devient aussi notre agent artistique, à Maurice et à moi. Pauvre Maurice que nous devons sans cesse surveiller pour qu'il ne retombe pas dans l'alcoolisme et le désespoir! Cependant, ses toiles ont de plus en plus de succès. Les mauvaises langues parlent de Trinité maudite pour nous désigner. Peu importe! Je tiens la barre et je peins de belles fleurs qui me rappellent ma jeunesse.

«Vive la jeunesse» est la phrase que je viens d'inscrire sur le vase de mon dernier tableau. Je me sens si fatiguée à soixante treize ans. J'ai donc accepté de confier Maurice à une autre femme, Lucie Valore, pour qu'elle s'occupe bien de lui quand il seront mariés. Vive la jeunesse■

Vassily Kandinsky

1866 -1944

Elan tempéré

Je le confesse aujourd'hui; j'ai voulu être le premier à réaliser une œuvre abstraite, quitte à antidater une aquarelle de 1913. Je l'ai datée de 1910. J'ai aussi brodé une belle histoire comme aiment à l'entendre les historiens de l'art sur ma découverte. La découverte, un matin d'une de mes toiles posée à l'envers aurait fait germer dans mon esprit une vision abstraite de la peinture. Cela n'a plus d'importance aujourd'hui en 1944, à l'aube de mes soixante dix huit ans et à la sortie de la guerre. Je suis devant ce qui deviendra probablement ma dernière toile abstraite : *Elan tempéré*. Des formes biomorphes et des figures anti-géométriques

se confrontent dans un élan tempéré; voilà toute ma science. J'ai recherché ma vie durant une courbe, une forme ou une couleur ne vivant que pour elles-mêmes.

Mes toiles de 1904 à 1907, sous leur aspect figuratif recèlent quelques mouvements que je reprendrai plus tard. Bien que vivant en Allemagne, pour suivre des études à Munich, mon thème de prédilection est ma mère la Russie. Dès 1910 j'ai fait publier un livre en russe sur la spiritualité dans l'art. J'affirme déjà que l'art repose sur les formes et les couleurs comme la musique repose sur des sons, en dehors de toutes références mimétiques. La peinture abstraite est née à ce moment là. C'est pour cette raison que j'ai daté de 1910 une aquarelle de 1913; c'était logique pour moi. Cependant, mon plus grand choc émotionnel s'est produisit à l'écoute d'un concert de Arnold Schönberg. Il m'a démontré que la musique et l'art se rejoignent en une dissonance musicale et picturale. J'écris aussitôt au compositeur pour lui faire part de mon enthousiasme. C'était en janvier 1911. La même année j'ai réalisé ma première exposition *Le cavalier bleu* éponyme de ma peinture. Bien sûr, cette nouvelle vision du monde n'était pas du goût des critiques. Ils ne comprennent pas cette naissance du spirituel dans l'art. J'ai peint mes compositions avec le plus de sincérité possible. Dans ma *Composition n°VII*, par exemple, j'ai multiplié les études. J'en ai fait environ une quinzaine pour m'approcher de mon rêve. Comme nous étions déjà en 1913, j'affirme être le père de l'art abstrait!

Je n'ai jamais cessé d'écrire et d'organiser des expositions pour ouvrir les yeux et les consciences. J'ai exposé Matisse et Picasso dont j'admire les œuvres. L'essentiel pour moi a toujours été d'être libre dans mes choix. J'ai pu décrire mes rêves et recréer le monde dans chacune de mes peintures.

La guerre, une fois de plus m'a fait quitter l'Allemagne en 1933 et je suis venu m'installer définitivement en France, sans doute le pays le plus riche et le plus ouvert culturellement. Je continue ma quête, malgré une artériosclérose qui finira par m'emporter.

J'espère enfin avoir réussi la synthèse entre mon cœur et ma tête■

Pierre Bonnard

1867 - 1947

L'amandier en fleurs

Charles, mon cher neveu, s'il te plaît, peux-tu prendre ce jaune et ce pinceau? Étale la couleur au pied de l'arbre, à la place de ce vert. Voilà qui l'éclaire davantage! L'amandier m'oblige à le peindre chaque année à cette saison. Peux-tu le dépunaiser et le placer plus près de la fenêtre? C'est parfait! Le blanc semble ainsi irradier par contraste avec le bleu froid du ciel. Tu viens de poser la dernière touche à ma dernière peinture. J'espère qu'elle tiendra sans craquelure. Je voudrais arriver devant les jeunes peintres de l'an deux mille avec «des ailes de papillons». L'art ne pourra jamais se passer de la nature. J'ai choisi cette maison «Le bosquet», dans le midi pour me noyer dans la couleur. J'avais besoin de cela en vivant près de Marthe. Je ne voulais pas que sa folie se reflète dans mes toiles.

Malgré tout, ma vie a été riche de rencontres et d'étonnements. Nous avons vécu à Montmartre avec un petit groupe d'amis peintres. J'aurais pu choisir une autre voix et vivre confortablement de mes plaidoiries d'avocat. Mais la peinture a été la plus forte! Paul

Sérusier nous a montré la petite toile *Talisman* qu'il a réalisée sur les conseils de Gauguin; elle est devenue notre manifeste. Notre petit groupe a été si enthousiaste que le mouvement Nabis a pris naissance ce jour là avec Piot, Denis, Vuillard...

A l'Académie Julian, mes amis m'ont appelé très vite le «Nabi très japonard» Il m'a fallu beaucoup travailler pour trouver ma facture personnelle identifiable entre toutes. Je me suis appuyé sur les nombreux croquis réalisés pendant mes longues promenades. J'ai observé, j'ai fait provision de vie. Je me suis rendu compte que je suis un peintre de mémoire, que peindre sur le motif ne m'intéresse pas.

Quand j'ai rencontré Marthe, ça a été le coup de foudre, je suis sortis de ma grande timidité pour conquérir cette charmante petite fleuriste. Je ne me suis jamais lassé de son corps. Le charme d'une femme peut révéler beaucoup de choses à l'artiste sur son art. Je l'ai peinte pendant des années sans que son corps ne vieillisse sur ma toile. Son obsession de se laver plusieurs fois par jour a été une source d'inspiration inépuisable: *Nu au miroir, Nu à contre jour, Nu à la baignoire, Nu dans le cabinet de toilette*... Par sa présence, notre modeste salle de bains est devenu un univers féerique que je me suis efforcé de transcrire dans mes toiles. Se sachant regardée et admirée, elle prend des poses de plus en plus sensuelles en particulier dans *Femme assoupie sur un lit*. Que de peintures j'ai réalisées dans cette maison au joli nom de «Bosquet»! Peut -être plus que dans celle de Normandie nommée «Ma roulotte» près de chez Matisse. Ici, j'ai peint toutes les pièces des dizaines de fois, soixante uniquement pour la salle à manger. Comme tu le vois mon cher Charles, tous mes sujets sont là.

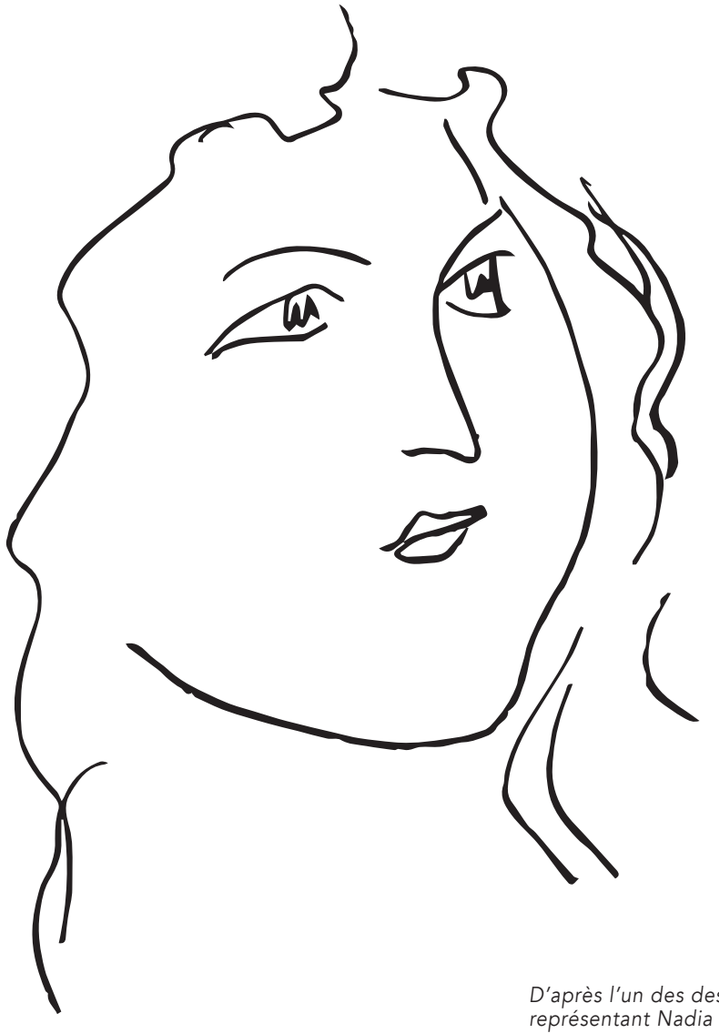
Un jour, j'ai rencontré Renée. Je lui ai proposé de poser. Nous sommes partis quinze jours en Italie, laissant Marthe à St Tropez. A mon retour je me suis marié avec Marthe. Renée s'est suicidée. Ma peinture est dit-on la peinture du bonheur; c'est oublier mes autoportraits dont *Le boxeur* qui révèlent ma souffrance.

Tu sais à quoi me fait penser cet amandier en fleurs?

A une âme qui s'envole. La mienne■

Henri Matisse

1869 - 1954



D'après l'un des dessins représentant Nadia

Dans une chambre d'hôpital

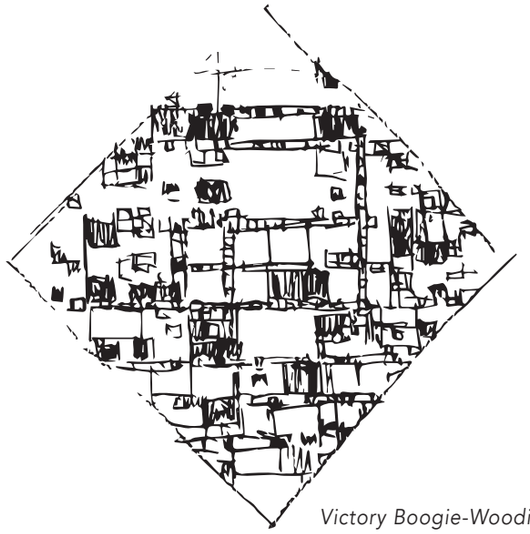
Allo...Nadia ?... Vous allez me faire une grande promesse,
_ Tout ce que vous voulez, tout de suite, monsieur Matisse.
_ Promettez-moi, n'oubliez jamais l'affection que j'ai pour vous.» A la suite de ce coup de téléphone, j'ai également remercié mes concitoyens du Coteau-Cambressis, ma ville natale. Ils m'ont fait honneur en me consacrant un musée en 1952. J'expose ainsi modestement une partie du labeur qui m'a été imposé par la destinée. Le point de départ de ma carrière a été sans conteste ces milliers de motifs de tapisserie qui circulaient dans cette petite ville. Ces motifs ont imprégné à jamais ma vision de peintre. J'ai taillé dans la couleur des formes incertaines dont l'harmonie joyeuse a su émouvoir de nombreux collectionneurs à travers le monde. Mais, ne vous y trompez pas, l'apparente facilité de mes œuvres ne reflète pas, et c'est tant mieux, l'incroyable labeur qu'elles cachent.

Cette chère Nadia sait combien il a été parfois très long d'aboutir à cette pureté. Dix fois, vingt fois, nous avons recommencé la même composition. Moi alité, et Nadia prolongeant mon bras sur le mur d'en face. Sa gestuelle, mille fois répétée faisait monter en moi mille autres créations. Je souris à l'idée que l'on m'a traité de «fauve», moi l'amant de la couleur. Je l'ai fait vibrer, tel un mouvement de danse, mon sujet de prédilection. N'avez-vous pas déjà vu en 1905 à l'arrière de ma première œuvre moderne *Luxe calme et volupté* une farandole? Je souris également à l'idée que le jeune Picasso, tout à son époque bleue, a été jaloux quand il a vu cette peinture. J'étais déjà un peintre du futur. J'ai essuyé encore les critiques de Picasso quand il a vu ma décoration de la chapelle de Vence. Tout art digne de ce nom est religieux! La richesse des moyens n'est jamais suffisante si l'artiste ne peut lui faire exprimer la tendresse intérieure qu'il éprouve pour tout ce qui existe .

Sans l'aide de Nadia, je n'arriverai jamais à répertorier tous les papiers découpés qui sont dans mon atelier. Nadia, ce beau visage que je connais par cœur! Vite, donnez moi un stylo bille, je veux le redessiner encore une fois! Voilà, c'est bien! Je crois que ça ira■

Piet Mondrian

1872 - 1944



Victory Boogie-Woodie

15 East 59th Street à Manhattan 1944.

Je me suis rarement senti aussi bien depuis mon arrivée à New-York en 1940. J'ai l'impression de vivre «dans» ma peinture. Ces croisements de rues, ces lignes horizontales et verticales, ces taxis jaunes, ce mouvement perpétuel enveloppé d'un air de Boogie-Woogie enflammé m'inspirent. C'est le renouveau du monde, la fin de la guerre. Je peins le tableau le plus excitant de ma carrière: *Victory Boogie-Woodie*. J'utilise pour la première fois une nouvelle invention: le papier adhésif de couleur.

Oublié tout mon passé. Je suis né à Paris dans mon atelier, transformé en œuvre d'art. Ma première vision a été l'opposition entre la féminité de la ligne horizontale et la verticalité masculine. Depuis,

je cherche l'harmonie naturelle entre ces deux lignes. Autrefois existaient le dessin et la couleur, calquant la réalité éphémère des choses. Demain sera un monde nouveau dégagé de cette réalité. En fait, la réalité est opposée au spirituel donc à bannir d'où mon adhésion à la théosophie (sagesse de Dieu).

Oubliées mes premières peintures classiques dont le collectionneur et ami Salomon Slijper était si friand! Grâce à lui, j'ai pu continuer mes recherches qu'il n'approuvait pas.

Oubliée l'expression lyrique qui ne reflète que les sentiments égoïstes de notre personnalité pour arriver à une expression purement plastique. Oubliées toutes mes déceptions, mes années de vaches maigres quand mon travail était incompris. Pourtant, j'ai dépassé le cubisme de Picasso et de Braque réalisé à partir de variations infinies de petites lignes droites. Je suis allé vers l'abstraction totale. Puis, j'ai eu envie de tout arrêter, de devenir jardinier et de m'occuper de fleurs. D'ailleurs, j'en ai peint des dizaines. Il faut bien vivre puisque mes toiles Néo-plasticistes ne se vendent pas. Bien sûr, j'ai eu quelques moments de grande excitation quand nous avons crée «De Stijl» (le Style) avec Théo Van Doesburg et un cercle d'amis. Notre vision du futur pouvait aussi bien s'appliquer à l'architecture, qu'au mobilier ou à la peinture. Nous apportions une spiritualité nouvelle adaptée à l'homme nouveau dans un monde innovant. Oubliés les mécènes qui m'ont lâché aux moments les plus précieux de ma vie.

Quel bonheur d'être seul dans son atelier! Juste une fleur dans un vase pour représenter la femme absente. Je suis donc heureux depuis quatre ans, membre des AAA (Américan Abstract Artists). D'ailleurs, il me faut terminer *Victory Boogie-Woodie* si je veux exposer cette année avec eux. L'année dernière j'ai décliné l'invitation car je n'avais pas de nouvelles toiles à leur proposer. C'est du moins ce que j'ai écrit à Gertrude Greene pour me faire excuser. Le bonheur ne se trouve pas avec les autres mais seul dans mon atelier où je médite. Demain me donnera raison et l'on verra un grand couturier français (Yves Saint Laurent), des designers, des architectes s'inspirer de mes œuvres. Je suis le futur■

Hansi
Jean-Jacques Waltz
1873 - 1951

Dernière aquarelle peinte à Labaroche

Je viens de poser la dernière touche à mon dernier ouvrage autobiographique *Souvenirs d'un annexé récalcitrant*. Il est composé comme toujours de dessins qui ont fait mon succès et d'un texte dont la teneur n'a pas changé depuis quarante ans. En effet, je répète à l'envi que je suis un annexé récalcitrant. Est-ce ma faute si les troupes allemandes ont annexé l'Alsace en 1870, juste avant ma naissance? Est-ce ma faute si on nous apprenait à l'école la supériorité du peuple allemand sur le reste du monde et en particulier sur les français? Est-ce ma faute si nous sommes rentrés en guerre contre l'Allemagne en 1914, si l'Alsace est redevenue française. Est-ce ma faute si ces mêmes allemands ont annexé l'Alsace en 1940 et si nous sommes redevenus allemands puis de nouveau français à la libération? Moi, je n'ai pas changé, j'aime ma région depuis toujours. Je n'ai fait qu'exprimer simplement ce que je ressentais au travers de dessins qui montrent la beauté de l' Alsace. Seul les allemands avaient l'air vaguement ridicules. Mais c'est avant tout la beauté des coutumes et de l'architecture que je mettais en avant.

Mon livre *L'histoire d'Alsace racontée aux petits enfants par l'oncle Hansi* a été un succès phénoménal. Je ne me considère pas comme un caricaturiste, encore moins comme une vedette. Ce sont les évènements qui m'ont placé où je suis: parfois un traître, parfois un héros, parfois un condamné à mort, parfois un homme honoré par la Légion d'Honneur. On a tenté de me tuer et souvent on a eu envie de m'embrasser

Mais je suis toujours le même. Un homme simple qui arpente depuis toujours sa belle région avec son tabouret et ses couleurs, pour saisir la beauté de son environnement. Je n'ai pas cherché l'ostentation dans mes aquarelles, juste la beauté du paysage telle qu'elle m'apparaissait. Pourquoi transformer ce qui est beau? Malheureusement l'histoire et ma santé m'ont empêché de poursuivre mon œuvre picturale telle que je l'avais imaginée. En effet, gravure et eau forte dégagent des vapeurs acides qui ont fini par altérer ma vision. J'ai donc mis un terme à mes travaux de graveur, malgré le succès rencontré pendant leur exposition. J'aurais aimé aussi continuer l'aquarelle mais la guerre m'en a empêché. Ma dernière aquarelle a été peinte le 20 août 1939 à Labaroche, alors qu'on appelait déjà les réservistes.

Comment voulez-vous que je ne sois pas un annexé récalcitrant lorsque l'histoire a été contre moi toute ma vie? Je sais que mon opinion n'est plus d'actualité et que nous sommes pour le rapprochement avec le peuple allemand. Je vis seul avec beaucoup de difficultés, critiqué par une partie de mes compatriotes mais encore soutenu par quelques amis fidèles. Que voulez-vous! Je suis et resterai un annexé récalcitrant. Un *anti-schwobs* jusqu'à ma mort■

Maurice de Vlaminck

1876 - 1958

La route vers Rueil, (détail), d'après une lithographie de 1955

La Tourillière 1958.

Pas besoin de tergiverser pendant des heures! Le fauvisme c'est moi! Je m'en suis largement expliqué dans mon livre «Portraits avant décès» paru en 1943. Matisse a eu la chance de rencontrer Derain avec lequel j'avais travaillé la couleur. Picasso aussi a eu de la chance en visitant ma collection d'art primitif. Aurait-il réalisé *Les demoiselles d'Avignon* aussi vite après son époque rose?

Au moment où j'écris ces lignes, ma colère s'est apaisée. J'ai quitté ce petit monde parisien dont le jeu consistait à tirer la couverture à soi. Je vis à présent tranquillement, sereinement au milieu de la nature loin de Paris et de ses cancans. Je peins comme

je mange, avec beaucoup d'appétit, vite, très vite. Je fais du «Vlaminck» loin du fauvisme, du cubisme, de l'expressionnisme ou de l'un de ses mouvements en «isme». Je ne suis pas un suiveur, je me débrouille toujours seul. Mon admiration pour Van Gogh et Cézanne est une exception.

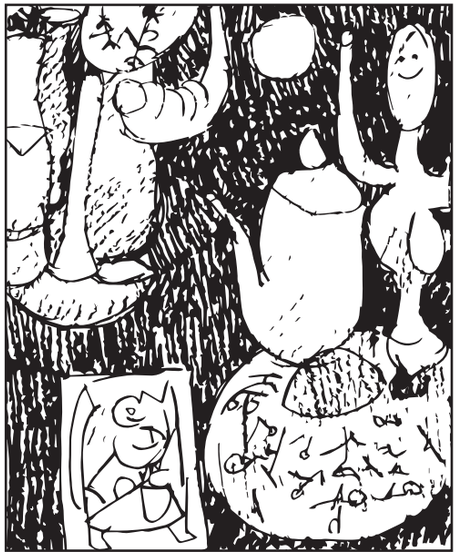
Tour à tour, j'ai été coureur cycliste, contrebassiste, violoniste, professeur de musique, haltérophile, poète, rédacteur, écrivain. J'ai aussi aimé la lutte gréco-romaine, la motocyclette et surtout la bonne chère. Je me suis seulement amusé à peindre sans penser pouvoir en vivre. Sinon je n'aurais jamais utilisé des couleurs vives aussi éloignées de leurs sujets. Je ne pensais qu'à mon seul plaisir, en dehors de tout académisme, de toute école. D'ailleurs, je n'ai jamais voulu étudier l'art, pour conserver l'étonnement d'un enfant. Un dessin d'enfant m'émeut plus que la composition compliquée d'un prix de Rome.

Je suis encore étonné aujourd'hui, à quatre vingt deux ans, de l'achat de tout mon atelier par le galeriste Vollard. Je venais de participer à l'exposition de 1905 dans la fameuse salle numéro sept. J'avoue que depuis ce jour là, ma vie est devenue meilleure. Adieu les journées sans manger! J'ai pu ensuite vivre dans une maison en pleine campagne entouré de mes amis de ma femme et de mes cinq filles! Je devais payer cette liberté de m'exprimer par un effacement de mon nom sur les catalogues d'exposition. De meneur, je suis devenu «Un peintre braconnier» comme l'a joliment écrit un de mes détracteurs. On a aussi écrit que j'étais le peintre d'une seule peinture, d'un seul sujet. Cela ne me gêne pas car je peins inlassablement la campagne qui m'entoure. Inutile de voyager pour m'inspirer, il suffit que je regarde autour de moi. J'ai écrit dans un de mes livres «*Le thème le plus banal peut fournir à l'artiste la matière d'un très grand sujet, s'il sait le faire vivre intensément, s'il sait lui faire traduire son émotion...*»

Mes dernières toiles et lithographies auront encore pour thème la nature qui m'entoure à la Tourillière, en Eure et Loire. Ne cherchez pas précisément qu'elle est la dernière car je ne date jamais mes toiles. Une peinture n'a pas d'âge■

Paul Klee

1879 - 1940



Dernière nature morte

Lily aimée,

Tu t'étonneras sans doute de recevoir cette lettre mais il était important pour moi de décrire mes émotions comme je l'ai fait pendant mon voyage en Italie, il y a quarante ans. A cette époque là, j'hésitais encore entre peinture et musique. Entre pinceau et violon. Ton soutien indéfectible m'a fait choisir le premier. Comme je t'ai aimée d'entretenir ma passion pendant plus de dix ans! Dix longues années à attendre un succès, du moins une reconnaissance qui ne venait pas. Et toi, tu as dû lutter contre ton père. Cependant notre fils Félix, n'a pas à rougir de son père. Ses maux étaient les miens, quitte à mettre en sourdine mon ambition. J'ai tant étudié pour devenir ce que je suis, tant soustrait de lignes pour atteindre l'essentiel. Il m'est donc insupportable d'être

qualifié de «dégénéré» par une meute de loups vêtus de noir. Que connaissent-ils à l'art moderne? Se rappellent-ils les efforts de Walter Gropius pour m'intégrer à l'école du Bauhaus? Ces murs renfermaient les plus grands artistes allemands du moment. Et voici que ce peuple, habité par je ne sais quelle vengeance brûle mes œuvres, après les avoir exposées comme autant de déchets de l'humanité! Etait- ce bien un allemand qui a pu commettre ces peintures? Un juif sûrement! J'ai dû prouver le contraire à des gens qui descendent du singe, mais cela n'a pas suffit. Aussi avons nous fui ma pauvre Lily dans mon pays natal, la Suisse. Mais là encore, les idées sombres du national socialisme ont pris racine dans certains esprits, d'où cette lettre explicative que je t'adresse. Tu sais que j'ai obtenu avec beaucoup de mal une partie de la nationalité Suisse. Il me faut maintenant devenir citoyen de Berne pour être intégré complètement. Or, la maladie qui me ronge et déforme mon corps m'oblige à quitter mon atelier pour l'hôpital de Locarno. Je ne doute pas que ces loups en profiteront pour visiter mon atelier et trouver des prétextes pour refuser mon admission dans la communauté Suisse.

Il faut donc cacher mes peintures: *Rayé de la liste* puisque je ne suis plus ni professeur, ni peintre: *La légende du Nil* dont le graphisme pourrait s'apparenter à de la démence pour leurs esprits étroits, *Joueur de Timbale* également... Je te fais confiance.

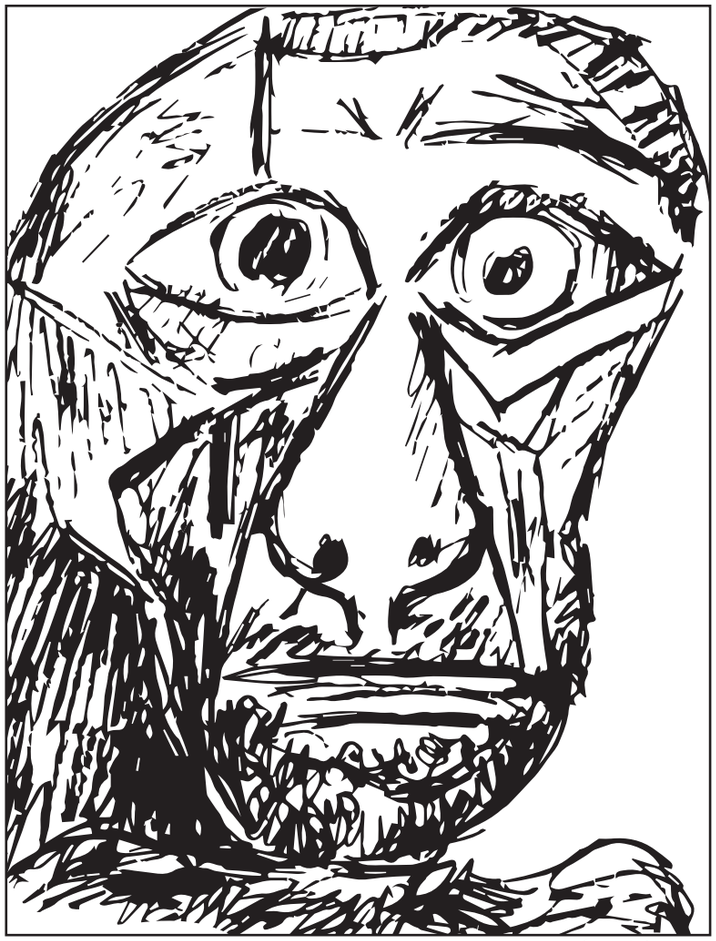
J'ai laissé bien en évidence sur un chevalet ma dernière toile, elle n'a pas de titre.* Je ne l'ai pas signée, sachant qu'ils fouilleront mon atelier dès que je serai parti. Tu ne t'étonneras donc pas de retrouver des éléments figuratifs. C'est une façon ironique pour moi de leur montrer que je ne suis pas un «dégénéré» une façon d'obtenir enfin le fameux Sésame de citoyen de Berne. Voilà ma Lily, exposée la triste réalité du moment. Surtout, n'oublie pas de brûler cette lettre et de garder dans ton cœur ton Paul Klee malgré sa dégénérescence■

Paul Klee ne reviendra pas dans son atelier il meurt à Locarno-Muralto juste avant d'obtenir la nationalité Suisse.

** Le titre de la toile est devenu «Dernière nature morte».*

Pablo Picasso

1881 - 1973



Autoportrait face à la mort

Je n'aime pas l'image que tu me renvoies, miroir! Je pourrais te casser si tu insistes. J'ai toujours brisé ce que je n'aime pas et encensé ce que j'aime. Et toi, je ne t'aime pas! Je

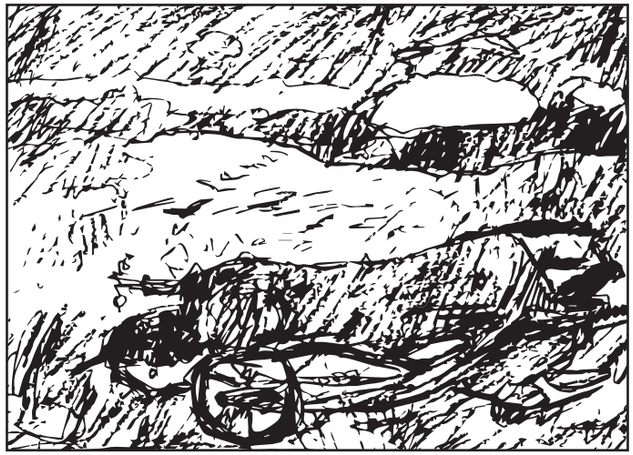
suis Picasso, jamais rien ne m'a résisté, pas même quatre cents ans de peinture classique. J'ai tout refait, changé les codes, fait sauter les conventions et les perspectives. Plus encore, j'ai changé la manière de voir. Alors, miroir, ai-je l'œil aussi rond et effrayant? Moi aussi, je suis capable de déformations, d'ailleurs. Ne suis-je pas capable de tout depuis que j'ai montré au monde mes capacités pendant mes époques bleue et rose? J'avais seulement quinze ans!

J'ai bien étonné tout le monde quand j'ai peint *Les demoiselles d'Avignon*. Même mes amis ont eu peur! Aujourd'hui, ils disent que ce tableau commence l'époque moderne. Alors ma tête d'homme préhistorique qui a la forme d'un crâne, si tu continues miroir, à me la mettre sous le nez, tu finiras ta vie dans une de mes sculptures. Tu ne connais pas la puissance des Arts Premiers. J'ai peint des masques plus terribles que ce que tu me montres. Va réfléchir ailleurs et laisse-moi tranquille! Je n'ai pas besoin de toi pour créer. Mon imagination seule me suffit. Je ne suis pas un de ces décalqueurs de photos qui ont oublié le trait. Toute ma vie j'ai cherché à dessiner comme un enfant. Essaie seulement de tout dire avec un trait et tu verras! Toi, tu me déformes, alors que moi je transforme.

Ils seront bien en peine, les historiens et les critiques d'art pour me cerner vraiment. Bien sûr, j'ai posé pas mal de jalons. Beaucoup de mes tableaux sont des instants d'éternité, des mémoires que l'on écrit au moment où on les vit. Tu te rends compte que j'ai façonné plus de cinquante mille œuvres. J'imagine le bazar quand je serai mort. Ces historiens vont se perdre en grandes phrases, écrire des quantités de livres et d'explications! C'est normal! Je suis le plus grand artiste du vingtième siècle. Ils vont utiliser mon nom sur n'importe quoi! Même mort je vais continuer à gagner de l'argent. Tiens, je vais te raconter une histoire: tu sais comment doubler la valeur d'un billet de cinq cents francs? Il suffit que je dessine une corrida au milieu! Tu n'as toujours pas changé d'avis? Eh bien, c'est ce que le monde retiendra de moi et ce sera ma dernière peinture: *Autoportrait face à la mort* en 1972■

Georges Braque

1882 - 1963



La sarcleuse

Bien confortablement assis sur ma chaise roulante, au centre de mon atelier, je regarde le travail accompli. Mes toiles bien rangées autour de moi me rappellent le chemin parcouru. Il me semble avoir bien travaillé sans jamais trahir la peinture. La dernière toile devant moi me parle tout bas - *encore quelques couleurs à sortir de la matière*. Je me laisse guider lentement. Je ne suis pas certain de tout comprendre. Ce champ de blé me ramène au pays de Caux où les mouettes suivent les charrues. Je sens la mer toute proche. J'écoute et j'attends. J'hésite. Machinalement, je me frotte la tête. Surtout ne pas dépeindre, surtout ne pas décrire. Un seul but: arriver à l'harmonie. Je regarde mon petit tableau de l'époque Fauve que j'ai racheté à un collectionneur. Il est équilibré, la couleur ne crie pas trop. Il me rappelle ce bon Derain.

C'était juste avant ma rencontre avec Picasso. Nous sommes

avec Kanhweiler et Apollinaire dans l'atelier de Pablo au moment où il peint *Les demoiselles d'Avignon*. Ça a été un choc pour moi, une révélation qui m'a rapproché de Picasso. Jeunes peintres tous les deux, partageant la même passion et le même désir, nous-nous sommes entendus tout de suite. Nous avons vite décidé de travailler ensemble. Je réponds à ses *Demoiselles d'Avignon* par mon *Grand nu*. Puis, de tableaux en tableaux, il devient impossible de distinguer nos œuvres respectives. D'ailleurs, nous-nous amusons à signer la toile l'un de l'autre. Le cubisme était né, mais nous ne le savions pas encore. C'est en regardant ma toile *Maisons à l'Estaque* que le critique d'art Louis Vauxelle le décrit comme étant fabriquée de milliers de petits cubes.

Hélas! La guerre de 14-18 a interrompu nos recherches. Lorsque je suis revenu, blessé à la tête, impossible de peindre pendant un an. Quant à Picasso, il était déjà parti dans d'autres directions. Je reprends donc le travail où nous l'avions laissé grâce à Juan Gris qui m'a motivé de toute son affection. J'ai acquis tellement d'expérience, dans la représentation de la matière, du papier découpé, de la composition qu'il me faut continuer! Ne serait-ce que par rapport à Cézanne que je considère comme mon maître. Là encore, il me semble que je peux reprendre où Cézanne s'est arrêté. Il ne s'agit pas de le dépasser mais de continuer son énorme travail. Je ne suis qu'un peintre qui ne s'intéresse qu'à la peinture et à rien d'autre. Jamais d'autoportrait ou de portrait de ma femme Marcelle qui partage ma vie depuis toujours. Jamais la moindre allusion à ma vie privée.

Tiens! Une tâche blanche apparaît au fond du ciel bleu, elle devient nuage. Inutile de justifier sa présence, les preuves fatiguent la vérité. Mon tableau *La sarcleuse* est peut-être terminé. Je verrai demain car mon idée vient de disparaitre.

J'ai hâte de voir ce que le baron Dovenfeld a réalisé en volume à partir de mes gouaches. Il parait que Malraux, ministre de la santé a demandé d'exposer notre travail au Louvre.

Je vais encore mourir d'inquiétude. Ma foi! Ce serait une belle mort pour quelqu'un atteint d'un cancer■

Edward Hopper

1882 - 1967

Deux comédiens

Deux comédiens, ce sera le titre de la toile que je viens de terminer. J'ai quatre vingt quatre ans, l'âge de me retirer. Je suis dans mon atelier de Washington square à New-York, le même depuis toujours. Rideau. Je n'aime pas parler de mes toiles, donner des explications. La peinture n'a pas besoin de mots, sinon ce ne serait pas de la peinture. Regardez, écoutez. Faites votre histoire. Ambiance. Cadrage. Reculez. Avancez. Tiens! La lumière est froide. La lumière est blanche avec peu de pigment jaune. Pour une fois, un homme et une femme se tiennent la main. Jo m'a servi de modèle. Jo, c'est ma femme, on se connait depuis toujours. Nous avons fait nos études artistiques ensemble. Ça créé des liens forts, même si on se dispute souvent. La lumière est forte. Projecteur. Je travaille longtemps dans ma tête. Elle est pleine, le contraire d'une de mes dernières toiles qui est vide. Son titre *Soleil dans une chambre vide*. C'est moi. Le reste, c'est vous. Regardez. Ecoutez. La vie est un décor. Que dites-vous? Vous m'avez posé une question? La peinture c'est la place de l'homme dans le monde dans lequel il vit. Point. Ma place, j'ai fini par la trouver. C'était dur. Pas de vente pendant des années.

Heureusement, mes illustrations puis mes gravures plaisent mais pas ma peinture, pas la peinture réalisée en France. J'aime la France et les français. J'aime Degas et Toulouse Lautrec. J'aime Marquet. J'aime le vieux continent. Mes toiles de cette époque, d'avant 1914, j'ai fini par les enrouler. Rideau. Maintenant j'inspire le cinéma américain et notamment le décor de *Psychose* d'Alfred Hitchcock. Remarquez, ça m'étonne à moitié, car j'adore le cinéma. J'aime des ambiances particulières où les gens ne se regardent pas, ne se parlent pas. Je n'aime pas parler, sans doute en raison de ma surdité. Peut-être cela influe-t-il sur ma peinture? Je ne suis pas psychologue, juste peintre.

La vie est un théâtre et mes tableaux en sont les scènes. Et pour cette dernière scène, cette dernière peinture, Jo et moi on s'est déguisés en comédiens. On s'est pris une dernière fois la main. Tout en saluant le public,on a reculé au fond de la scène. Les artistes vous tirent leur révérence. Bye Bye■

Maurice Utrillo

1883 - 1955

La rue st Vincent sous la neige 1955

Une envie de m'exprimer à nouveau et je continue les réflexions que j'ai écrites à vingt ans. Déjà j'écrivais «*N'insultez jamais un homme qui titube. Qui sait sous quel fardeau l'infortuné succombe?*». Pas de changement aujourd'hui. Mon mal me suit tel un vieux chien. Seule la mort me délivrera. Pour une raison que j'ignore, Dieu a mis dans un coin de ma tête, une petite lampe qui s'éclaire quand je commence une peinture. C'est pas ordinaire la peinture! Moi j'ai pas appris mais j'ai senti par instinct comment représenter un mur gris, un mur de mon quartier de Montmartre. La «couleur peinture» ne suffit pas, il faut rajouter sa vérité jusqu'à ce que cela ressemble à un vrai mur. Et puis, quand le soleil tape dessus, il faut rendre justice au mur et le faire rayonner. Voyez, c'est aussi simple que cela, la peinture. Pas de tralala, pas d'explication, pas de théorie, juste la sincérité. Quitte à utiliser du plâtre ou des chiures de pigeons pour arriver à ses fins! Et puis, rajouter des petites tâches de vie: des hommes et des femmes qui passent.

Parfois, c'est plus dur et des tourments remplacent une courte exaltation. C'est pas ordinaire une peinture! C'est pas une simple image. Cette image, elle doit être ce que je suis. Et qui suis-je en

vérité? Un simple gamin des rues confié à sa grand-mère qui ne pouvait plus supporter ces crises. Je suis sûr qu'elle a mis de la «gnôle» dans mon biberon pour me calmer. Ma seule bouée, c'était la rue et ma recherche de quelque chose à boire. Toutes les bouteilles étaient déjà cachées à la maison. Quand je suis retourné vivre chez ma mère, c'était déjà trop tard. Je pouvais boire douze litres de vin dans la journée et, si c'était pas possible, je complétais par du parfum ou de l'alcool à brûler. Je payais mes chopines avec des tableaux. Alors, ma mère m'a enfermé dans une pièce avec des cartes postales que je devais reproduire sur des toiles; tout ceci pour m'empêcher de boire. Elle est gentille, ma maman Valadon, elle est belle, forte, une vraie artiste. Pas comme la femme qu'elle m'a trouvée, Lucie Vallore. Vallore, en échange d'une bouteille, voudrait me faire dire qu'elle est meilleure que Suzanne Valadon. C'est pas possible! Qu'elle aille au diable avec sa bouteille! Où j'en étais? Ah, oui! Un gamin des rues...Mon quartier de Montmartre, je le connais mieux que quiconque. Aussi quand je le peins au soleil ou sous la neige, il faut que ce soit mon quartier et pas un autre.

Quand j'ai exposé mes toiles au salon d'Automne en 1909, j'avais seulement vingt six ans. C'était déjà une consécration. L'année d'après, le marchand Guillaume m'exposait. En 1926, il organisait une exposition avec trente cinq de mes tableaux. Un triomphe! Juste avant l'aviateur Levasseur m'avait proposé de lui livrer six toiles par mois pour deux mille cinq cents francs, je les vendais trente francs à l'époque. Aujourd'hui, j'en ai assez de reproduire des cartes postales. Je revisite mes anciennes peintures et j'approche des cinq mille toiles. Il parait que je suis le plus copié des peintres. Ma côte a terriblement monté et Picasso en est jaloux. Mais cela ne cache toujours pas mon mal être et cette envie inexpliquée d'alcool.

Nous allons bientôt partir en cure à Dax ma femme et moi. J'ai soixante et onze ans, je ne sais pas si cela me fera quelque chose: il y a longtemps que je fais des cures. Mais un peu d'eau ne pourrait me tuer■

Maurice Utrillo meurt le 5 novembre 1955 à l'hôtel Splendid de Dax où il était en cure.

Marie Laurencin

1883 - 1956

Si vous me demandez
à quoi ressemblera
ma dernière toile?

Elle sera blanche.

Marie Laurencin

23 décembre 1954 à la radio de La Chaîne Parisienne.

Je m'appelle Marie Laurencin, je suis une vieille dame et je vais bientôt retrouver ma maman. C'est normal, c'est la vie! Maman malgré son caractère autoritaire, m'a toujours soutenue. «*Maman lui ai-je dit un jour, je veux apprendre le dessin.*» J'ai manqué trois fois le concours d'entrée aux Beaux-Arts. Une chance, car j'ai pu rencontrer Braque à l'académie Humbert. C'était un homme imposant, séduisant sans être beau. A cette époque là, j'avais réalisé mon portrait sur une boite d'allumettes. Braque ne connaissant pas son auteur, l'a montré à ses copains du Moulin de la Galette. Quand il a su que j'en étais l'auteur, il m'a dit que j'avais du talent. Dans la bouche de Braque, c'était un véritable compliment qui a été le déclencheur de ma carrière. Cette boite d'allumettes est aujourd'hui dans une collection, à Londres. Braque m'a ensuite présentée à Picasso et aussi à Pierre Roché dont je suis vite tombée amoureuse. Pierre s'est merveilleusement occupé de ma carrière en vendant mes toiles très cher. Lors de ma deuxième exposition en 1911, le tableau *Jeunes filles* est vendu quatre mille francs au collectionneur Rolf de Mare. Ensuite, Pierre m'a fait connaitre Wilhem Uhde. Vous savez,

c'est lui qui a découvert Picasso, Braque, mais aussi l'extraordinaire Séraphine de Senlis. Mon premier contrat, je l'ai signé à vingt huit ans avec Paul Rosenberg. Maman aurait été si heureuse d'apprendre cela!

Ma vie est une succession de rencontres: je pourrais faire un dictionnaire des personnalités de l'époque grâce à mon carnet d'adresses. Je vis actuellement l'instant présent, sans me soucier du lendemain. Je ne cherche pas à plaire mais à comprendre. J'ai besoin, comme chacun de me retrouver seule. Il me suffit alors de me promener dans Paris. En fait, je n'aime pas la campagne, sinon au bord d'une rivière. J'aime beaucoup rêver à l'eau. Le rêve d'un cheval blanc qui galope au dessus de l'eau m'apaise. Une pièce de théâtre aussi m'apaise. Finalement, je préfère le théâtre à la peinture. Le métier de peintre est un métier facile comparé au métier d'écrivain: d'ailleurs, tous les enfants peignent.

Si vous me demandez à quoi ressemblera ma dernière toile, je vous répondrai qu'elle sera blanche. Il n'y a rien de plus beau que le blanc! Aujourd'hui, je n'ai plus d'imagination. Alors, je fais venir des modèles pour me mettre au travail. En réalité, j'attends qu'ils partent pour peindre. Une femme de dos, c'est une femme à l'envers, elle me fait penser à la Chine, là-bas de l'autre côté du monde. Les endroits que je ne connais pas me font rêver. Mais l' Espagne ne me fait pas rêver: j'y ai habité pendant les années de guerre avec mon mari, le baron Otto von Watjen. Pourtant il est important de rêver et de faire travailler son imagination. Les poètes vivent dans un monde imaginaire que j'adore. J'ai illustré beaucoup de poèmes et j'en ai écrit quelques uns dont deux ont été mis en musique par le compositeur Poulenc. Tout de fois, je n'aurai jamais le talent de Guillaume Apollinaire. Il m'a dédié son poème «Sous le pont Mirabeau» après notre rupture. Cependant, j'ai été toujours sincère dans mes choix de vie et dans mes amours. J'ai mis aussi mon nom et ma fortune au service des femmes et pourtant je ne suis pas féministe. Ne cherchez pas à comprendre. Quand je partirai, je veux être en blanc, une rose à la main et avoir les lettres d'amour d'Apollinaire sur mon cœur■

Amadéo Modigliani

1884 - 1920

Autoportrait

J'ai trente quatre ans en cette année 1919 et pourtant je me sens si proche de la mort. Mes toux se font de plus en plus rapprochées, je crache du sang. Je suis épuisé de lutter contre la tuberculose depuis plus de vingt ans! J'avais pourtant fière allure quand je suis arrivé pour conquérir Paris: grande cape et chapeau à large bord, nanti d'une volonté d'en découdre avec les meilleurs. J'ai été vite introduit dans les cercles d'artistes et d'intellectuels tels Picasso, Soutine, Rivera, Max Jacob, Cocteau... Je passe mon temps à faire valoir mon talent de portraitiste en les représentant tels qu'ils m'apparaissent. Je sais

briller en société et n'hésite pas à étaler ma grande culture en déclamant des vers de Dante ou de Charles Baudelaire:

« On dit que j'ai 30 ans, mais si j'ai vécu trois minutes en une...
N'ai-je pas 90 ans?»

Hélas! La maladie est en moi, même si je tâche de l'oublier en buvant et en me droguant de façon exagérée. Quelles soirées mémorables avons-nous vécues avec mon ami Soutine! Compagnons de misère, nous étions inséparables malgré nos différences. Tandis que sa peinture criait, la mienne se taisait.

Mon aspect est celui d'un dandy italien un peu superficiel. Pourtant, mes tableaux et mes sculptures sont des piliers de tendresse. J'apporte dans leurs réalisations une sincérité sans égale. La beauté est un ange triste. Peu d'amateurs sont sensibles à mon art, à part Léopold Zborowski, ce poète polonais. Il a engagé des modèles vivants afin que je puisse travailler le nu. Une nouvelle étape après mes portraits. Leopold a convaincu Berthe Weill de m'accueillir dans sa galerie. J'avais alors trente trois ans.

Je suis à contre courant de la mode et du fauvisme qui fait scandale. J'ai cependant fait scandale moi aussi avec ma peinture: j'ai dessiné des poils pubiens! Quoi de plus naturel? C'était le jour de ma seule exposition de peinture, je n'ai rien vendu car la galerie a dû fermer. Cependant, j'ai continué de peindre des femmes, recherchant une ligne, une forme, une courbe, la plus belle, la plus fragile possible.

Je viens de terminer mon autoportrait, le seul et unique. Mon testament artistique, je le peins pour la postérité pour que l'on se souvienne de moi. Mon visage est grave, amaigri par la maladie mais je tiens encore ma palette et mes pinceaux avec vigueur. Je termine en même temps le portrait de Jeanne avec notre fils, le vingt cinquième portrait en deux ans! Que va-t-elle devenir après ma mort? Je crains qu'elle ne fasse un geste irréparable.* Ti amo Jeanne■

** Jeanne se suicide en sautant du 2 ^{ème} étage lorsqu'elle apprend la mort d'Amadéo*

Sonia Delaunay

1885 - 1979

Sans titre

Un matin de décembre 1979.

Mais que fait donc cette infirmière? J'attends qu'elle me lève! Vite, j'ai du travail! Qu'elle me mette sur ma chaise roulante pour que je puisse commencer! J'ai encore beaucoup à apprendre, à mettre au point. Je vis la couleur, je l'aime, je la connais. Je sais que chaque couleur à sa vie propre, mais je n'ai pas encore essayé toutes les combinaisons. Je suis passée par tant d'épreuves que je veux oublier: seule la peinture m'intéresse et je connais l'importance du temps. Je sais aussi qu'il faut être libre pour bien créer et voir son infirmière partir au plus vite! Ma vie durant, je me suis battue pour être libre, afin de pouvoir m'amuser. En effet, nous-nous sommes beaucoup amusés Robert, et moi, avec des poètes et des artistes d'avant garde. Ensemble, nous avons créé le «*Simultané*» dont j'ai d'ailleurs déposé la marque: le même sujet peux s'adapter aux tissus, aux objets, à la décoration et bien sûr à la peinture. Mais attention, il ne s'agit pas de reproduire une peinture sur un vêtement! Je suis peut-être la grand mère du Pop art, cela me fait rire! Il est temps que l'infirmière arrive, je vais finir par refaire l'histoire de la peinture moderne. En fait, c'est Michel Eugène Chevreul au 19ème siècle qui a trouvé la

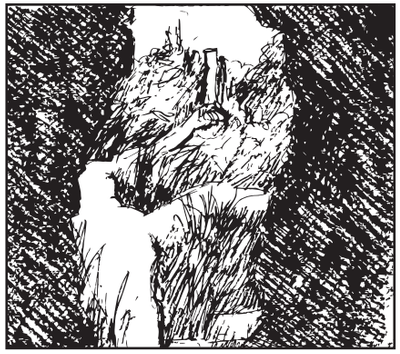
loi des contrastes simultanés des couleurs. Je n'ai fait, si j'ose dire, que la mettre en pratique: lorsque l'œil perçoit deux couleurs avoisinantes, elles paraissent dissemblables. A partir de cette observation, j'ai créé un nouveau langage visuel qui lie l'art à la vie. Puis, à force de chercher, j'ai abouti à l'abstraction totale vers 1938. C'était le mauvais moment, si je peux dire, car notre art était appelé «dégénéré» de l'autre côté du Rhin.

Et bien, tant pis! Nous sommes devenus militants, Robert et moi de cette découverte. Tous les jeudis, nous recevions des jeunes artistes pour travailler sur l'art non figuratif. Nous étions jeunes, fougueux, éperdument amoureux, persuadés d'avoir raison. Mes motifs ne sont-ils pas utilisés dans le monde entier? Pourtant, je n'ai pas cherché à être élitiste. J'étais très heureuse de passer à la télévision, interrogée par Jacques Dutronc. Il s'agissait de la robe portée par Françoise Hardy pendant qu'elle chantait sa chanson. Cette robe reprenait un de mes motifs, de quoi populariser mon travail. Heureuse aussi d'avoir dessiné la première robe «*simultané*» en 1913 ainsi que la première robe poème. Heureuse d'avoir peint *Le bal Bullier* mélange de rythmes et de couleurs. Heureuse d'avoir peint le *Prisme électrique* qui était une vue de notre appartement. Heureuse d'avoir peint le *Serpent noir* en 1967. Heureuse surtout d'avoir été choisie par Léon Blum en 1937, pour réaliser cinquante peintures monumentales au Salon de l'Air Français. Des dizaines de peintres sous mes ordres avaient été nécessaires pour reproduire hélices, cockpits, moteurs d'avions stylisés. Heureuse d'avoir réalisé, avec Blaise Cendrars le premier livre simultané «La prose du transsibérien» de deux mètres de hauteur. Un merveilleux voyage qui partait de la Russie jusqu'à Paris

A propos, mais que fait-elle cette infirmière? Ah! Je l'entends! Ce n'est pas trop tôt, je n'ai plus l'âge où j'exposais avec Picasso et Braque. J'avais? Voyons, j'avais vingt deux ans! Heureuse, quoi! Et depuis longtemps■

Elle est morte le bras levé pour être habillée et elle a dit «Vite au travail». Elle avait quatre vingt quatorze ans!

Marcel Duchamp
Rrose Selavy
1887 - 1968



Étant donné
1° la chute d'eau,
2° le gaz d'éclairage

Une heure du matin, Neuilly. Deux amis au rez-de-chaussée, Man Ray et Robert Lebel.

Deux ou trois havanes, un bon repas, une discussion animée sur la crétine rétine, une partie d'échec puis le silence qui se propage. Quoi de plus beau que le silence? C'est la meilleure production que l'on puisse faire! De plus, il se propage plus vite que la lumière électrique. Tout le monde en profite. Je pense avoir fait de ma vie une œuvre d'art. J'ai pu vivre ce que je voulais, comme je voulais. C'est déjà beaucoup! Il y a tellement de gens qui rêvent d'avoir une maison de campagne, mais ça ne mène à rien! J'ai obtenu ce que je désirais du point de vue de la vie quotidienne. Il ne reste plus qu'à signer ma vie. D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent. Dans cinq minutes j'aurai une attaque, dans cinq minutes mes œuvres vaudront des fortunes. C'est ignoble l'argent, c'est ignoble de donner une valeur à une œuvre. Pourquoi cette somme? L'art est un mirage. Bien sûr il faut passer par différentes étapes de la jeunesse à la vieillesse. J'ai donc eu ma période impressionniste jusqu'à la découverte des œuvres de Cézanne qui m'ont occupé pendant six mois un an. Mon père, notaire,

a dévolu à chacun de mes frères et sœurs une somme d'argent, ceci en vue de notre héritage. J'ai vite épuisé ma part, en essayant tout ce qu'il était possible d'essayer. J'ai fait partie des humoristes Montmartrois. J'ai introduit un jeu de société que je tenais d'Apollinaire. Cela consistait à diviser tout ce qui existe en deux catégories: faïence et porcelaine. Par exemple, un vieux bahut est faïence, un meuble Lévitan est porcelaine. Picasso est faïence, Braque est porcelaine. D'ailleurs, l'humour m'a sauvé. L'humour est une chose sérieuse. Il ne s'agit pas de rire, mais d'un nouveau sentiment que l'on ne peut pas définir par des mots. J'ai présenté au Concours Lépine un rotorelief qui s'installait sur un gramophone: sans succès! J'ai dû continuer à donner des cours de français.

Quand j'ai eu l'idée de peindre *Nu qui descend l'escalier*, les cubistes étaient déjà divisés entre Picabia, mon frère Jacques Villon, Picasso et Braque. Finalement, j'ai fui la France et ses batailles de clochers. Je voulais aussi sortir du panier de crabes parisien. Welcome New-York! L'année d'après, en 1913 j'ai exposé ma toile à l'Armory Show: elle a fait sensation mais je suis resté ignoré du grand public. J'ai donc renoncé à la peinture à cette époque.

J'ai ensuite préféré faire appel à la matière grise plutôt qu'à la rétine. Les tableaux commençaient à avoir de la poussière au derrière! J'ai donc eu l'idée du «ready-made» chez moi en passant devant ma cheminée vide. Il me semblait que la roue d'une bicyclette en tournant, recomposait le mouvement des flammes. J'ai donc placé la roue sur un tabouret à la place de la cheminée. Un «ready-made» c'est une œuvre, qui n'en est pas une. Elle naît de la volonté de l'artiste de la désigner en tant qu'œuvre. J'ai donc testé les limites de l'art en déclarant un urinoir œuvre d'art. C'est juste une beauté différente.

Depuis 1946, je travaille secrètement à mon œuvre ultime nommée *Étant donné 1° la chute d'eau, 2° le gaz d'éclairage*. J'ai laissé un cahier des charges pour la reconstituer après ma mort. Evénement qui se produira cette nuit■

*«Avez-vous déjà mis la moelle de l'épée dans le poil de l'aimée?»**

**Jeu de mots de Marcel Duchamp*

Marc Chagall

1887 - 1985

Oculus
de la chapelle du Saillant

Dans son jardin avec son chien, à plus de quatre vingt dix ans.

Pacha! Viens, mon chien, ne détruis pas ces fleurs! Elles sont belles, il faudra que je revienne les dessiner pour les peindre. Regarde adorable, Pacha, les arbres qui tendent leurs bras vers la lumière! Vois comme la création est belle! Tout est poésie et amour. J'ai bien du mal à retrouver ces couleurs, parfois ça ne marche pas. Il faut beaucoup travailler. A propos, monsieur Marq doit venir. Rentrons, veux-tu? Nous avons le souci de créer le vitrail d'un beau bouquet pour l'oculus de la chapelle du Saillant. Il va me montrer des échantillons de verres. Je suis un peu difficile, je lui ai transmis des dessins avec des collages de papier et de tissus pour bien lui montrer la couleur finale. Je ne m'inquiète pas, Charles Marq connait bien mon travail depuis qu'il est conservateur de mon musée du Message Biblique à Nice. Tous les jours, il a dix sept de mes toiles devant les yeux: la Genèse, l'Exode et aussi le Cantique

des Cantiques qui est l'un des livres de la Bible les plus poétiques. La Bible, mon adorable Pacha est la plus grande source de poésie de tous les temps. Pas besoin d'apprendre à dessiner à l'école, juste se laisser envahir par l'amour. Quand je pense à l'amour, je pense à Bella, un beau cadeau de la vie, partie trop vite au ciel. Je voulais la retrouver. Avec elle je vole *Au dessus de la ville*, Avec *Autour d'elle* j'ai la tête à l'envers. *Les lumières du mariage* brillent encore dans mes yeux.

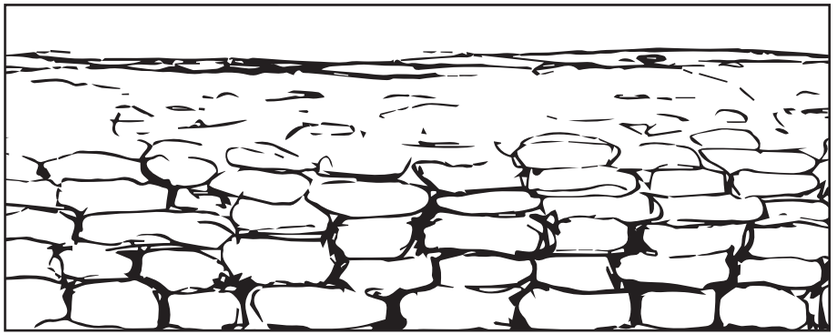
Ma vie s'est arrêtée neuf mois après son décès.

Notre fille Ida m'a ramené à la vie en me présentant Virginia, puis Vava avec laquelle je me suis marié à soixante cinq ans. Mais je retrouve parfois Bella dans le visage de Vava. Mon art se nourrit de souvenirs. Là-bas, à Vitebsk, en Bielorussie, j'ai laissé les racines de mes souliers. C'est un miracle de garder de la terre sur les racines de ses souliers. Je peux mieux créer, sans frontière: mes patries sont seulement dans mes toiles. Je retrouve la France, la Russie, la musique russe, la lumière française et tout cela vole dans les airs que j'ai dans ma tête. J'ai retrouvé une autre réalité, rien qu'à moi. Je fais du Chagall et je sais que les enfants aiment ce que je fais: c'est mon public! Je ne dois peut-être pas le dire, mais mes petits enfants comprennent mes tableaux, mieux que tout le monde. Parce que mes tableaux parlent au cœur. J'ai eu le plaisir aussi, l'honneur d'être choisi par l'abbé Devémy pour réaliser mon premier vitrail dans le baptistère de l'église Notre-Dame-De-Toute-Grâce à côté d'Annecy. Je suis à côté des plus grands artistes: Rouault, Bonnard, Léger, Matisse ainsi que les tapisseries de Lurçat. Je n'ai jamais vu autant d'artistes modernes s'exprimer dans une si humble église. Pour moi, ça a été le début d'une grande aventure lumineuse. Le vitrail fait danser mes couleurs encore plus que la céramique, la peinture ou la tapisserie. Tu verrais mon cher Pacha mes trois tapisseries à la Knesset! Comme c'est beau! A l'inauguration, madame Golda Meir n'arrêtait pas de me répéter à l'oreille «*C'est beau, c'est beau...*»

Ah! Me voilà arrivé à la maison. Monsieur Marq m'attend. Sois sage Pacha, je reviens■

Georgia 0'Keeffe

1887 - 1986



Sky above Clouds

Dites-moi, Georgie quelle est votre dernière œuvre pictorale?
Demande Juan, son ami des derniers jours.

Quelle drôle de question mon petit Juan! Tu la poses car je suis une vieille dame aveugle à l'aube de ses cent ans. Sans doute pour me faire oublier un temps, l'arbre mort que je suis devenue. Ne hausse pas les épaules mon bon Juan, j'ai parfaitement conscience de ma condition. Tu sais que je suis une femme forte à la volonté farouche. J'ai vécu 40 ans toute seule dans le désert du Nouveau Mexique après avoir connu la vie trépidante de New-York. Une de mes chances a été de rencontrer Alfred Stieglitz et de me marier. Il était déjà célèbre à cette époque-là pour ses photos mais aussi pour sa galerie 291. C'était au environ

de 1916 j'avais alors trente ans. J'ai eu la chance de suivre les cours d'Arthur Wesley Dow, précurseur pour son époque. Il estimait que l'art est l'expression des idées personnelles de l'artiste et de ses sentiments. Il m'a fait connaître le «notan», cette technique entre ombre et lumière ce qui m'a permis de réfléchir autrement. J'ai commencé à dessiner et à aquareller des dessins semi abstraits qui seront exposés, sans mon accord d'ailleurs, à la galerie 291. Puis ce sont mes tableaux de fleurs qui ont beaucoup fait parler. Il me semble, cependant, que ma vie commence dans ce désert du Nouveau Mexique, avec le soleil au-dessus de ma tête.

Pour répondre à ta question, je pense que ma dernière œuvre, avant que le soleil ne se voile, est *Sky above Clouds* en 1965: une toile gigantesque qui ne rentrait pas dans les musées du fait de ses dimensions. Elle représente une mer de nuages telle que je l'avais vue pendant un voyage en avion. Je suis parvenue à synthétiser tout mon art dans de simples nuages: lumière et poésie.

Puis, le soleil s'est voilé, le gris a remplacé la couleur. Alors j'ai peint de mémoire mon tableau *City Night*, une vue de New-York la nuit.

Puis, les formes aussi ont disparu, laissant la place à des traits verticaux et horizontaux.

Puis, la lumière s'est éteinte.

Puis, tu es devenu mes yeux et mes oreilles.

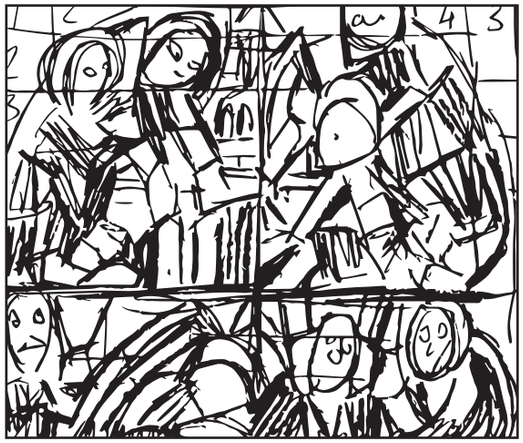
Grâce à ta patience et à tes talents de céramiste, mes mains ont su remplacer mes yeux. D'autres formes en volume sont alors apparues.

Je ne saurai jamais assez te remercier de m'avoir fait renaître■

Madame o'Keeffe aurait pu rajouter, mais cela n'avait plus d'importance pour elle, qu'elle a reçu beaucoup de nombreuses récompenses et de nombreux d'éloges, notamment de plusieurs présidents américains dont Barack OBama. Un de ses tableaux s'est vendu plus de quarante millions de dollars, ce qui fait d'elle l'artiste peintre femme la plus chère de l'histoire de l'art.

Mère Geneviève Gallois

1888 - 1962



Carton du dernier vitrail

Août 1958
Cher monsieur le docteur,

J'ai commencé à travailler malgré une intense faiblesse. Je termine le carton du dernier vitrail de la nef. Il représente une religieuse qui quitte ce monde pour rentrer dans la vie éternelle. Elle jubile, les anges la reçoivent avec joie en souriant. Que Dieu m'accorde de partir comme cela! Je sais n'avoir pas toujours été digne de son amour. J'ai souvent pêché à cause d'un caractère enflammé. Tout commence aux Beaux-Arts où j'affronte un professeur qui ne comprend pas ma démarche artistique. Contrairement aux autres élèves qui dessinent sur une feuille blanche, je préfère dessiner sur une feuille de papier que j'ai préalablement noircie au fusain. Ainsi, je peux faire jaillir la lumière à coup de gomme. Les autres élèves adorent cela mais pas mon professeur. Cependant, j'ai continué à tordre le cou à des gens comme ce professeur en les caricaturant. La plus petite aiguille ne peut-elle pas faire éclater le

plus gros des ballons? Je suis cette petite aiguille.

Mon style a plu à Adolph Willette, un grand dessinateur humoristique qui collaborait aux revues «Le Chat noir» et «Le Rire». Il m'a donc inciter à exploiter mes talents dans la satire accompagnée d'une légende: ce qui était très à la mode. J'abandonne la peinture pour laquelle j'ai quelques facilités. Peu avant, j'ai peint mon *Autoportrait au capuchon*. Très vite, j'ai eu de l'empathie pour les victimes de mon humour. On ne peut pas se moquer à l'infini des faiblesses d'autrui. Nous sommes tous enfants de Dieu. Comment, dans ces conditions, continuer ce métier malgré mes succès aux salons des humoristes en Belgique et en Suisse? Tout arrêter, bien sûr!

Et moi, l'agnostique, le 21 septembre 1917, je suis entrée comme postulante dans la communauté bénédictine de Saint-Louis-du-Temple à Paris. J'ai pris l'habit le 20 mars 1918 et j'aurais dû être professe trois ans plus tard. Hélas! Mon caractère enflammé et mes répliques à l'emporte-pièce ont retardé de quinze ans mes vœux définitifs. Il m'a donc fallu faire un gros travail sur moi-même et tenter de voir le Seigneur dans les tâches les plus humbles. La peine dans le labeur c'est le baiser de Dieu.

Puis, avec l'autorisation de la mère supérieure, j'ai raconté en dessin la vie monastique. J'ai inventé un personnage «Petit Saint Placid» qui est ma conscience et mon confident. Et puis surtout, en 1950, j'ai réalisé des eaux fortes pour illustrer le «Via Crucis» . Là, j'ai exprimé ma peine devant les souffrances du Christ. Je me suis laissé conduire par mon dessin. Voyez-vous cher docteur, la création vient de régions profondes, insondables, qu'on ne saurait décrire par des mots. Peu de temps après la vente des gravures pour des œuvres de charité, le Figaro littéraire titre «Marie Laurencin découvre chez les Bénédictines un talent à la Goya ou à l'Albert Dürer» De quoi rougir jusqu'à la fin de mes jours!

La suite, vous la connaissez, je suis dans un état anormal. Mais je ris en pensant au scandale que produira ce dernier vitrail: nous rirons ensemble.

Au revoir, cher ami. Nous sommes tout à fait cœur à cœur, pour l'éternité■

Chaïm Soutine

1893 - 1943

Paysage à Champigny 1943

5 août 1943 Champigny-sur-Veude en attendant l'ambulance en compagnie de Marie-Berthe Aurenche.

Elle arrive cette ambulance? J'ai trop mal, depuis trop longtemps! Ce même mal qui m'a fait fuir mon village. J'ai été battu à cause d'un simple dessin prescrit par la tradition rabbinique. Il y avait du sang rouge autour de moi, sur moi, partout dans cette arrière boutique de boucher. Mon père et mes frères m'avaient déjà frappé lorsque j'ai dessiné des têtes avec un morceau de charbon. A cette époque là, je n'avais pas dix ans! Mais j'avais déjà besoin de faire des traces, de provoquer, de me battre avec mon sujet, de le violer pour qu'il m'appartienne. Si ce n'était pas le cas, je le détruisais.

Aide-moi jusqu'à mon atelier, il y a des toiles que je ne veux plus voir. Ces ciseaux pour les perforer, elles ne doivent plus exister! Tu sais, Marie c'est plus fort que moi. Je veux être le meilleur, mes toiles doivent le crier. Plus fort que Chardin, plus fort que

Rembrandt et son bœuf écorché. Moi, mon bœuf, on vient de l'ouvrir. Il est rouge, toujours plus rouge.

Va me chercher du sang et jette-le dessus, ça pue dans mon atelier, la viande se décompose. Je dois vraiment faire mieux que Rembrandt. Je dois répéter cette toile encore une fois, cinq fois en réalité pour qu'elle devienne parfaite. Pas de matière inutile, pas d'effet, juste du rouge enveloppé de lumières qui glissent sur le sang.

Tu comprends, la peinture est un cri puissant qu'il faut faire ressentir avec des rouges violents! J'ai fait crier des fleurs qui allaient mourir. J'ai communiquer la vie à des lapins, à des raies, des poissons, des perdrix! Ce n'est pas le sujet qui compte, c'est ce que tu en fais. Et tu dois le faire bien, aller jusqu'au bout, le tordre dans tous les sens pour que le sujet t'appartienne. Pour peindre, je n'ai pas besoin de boire comme Modigliani. Tous les deux, nous avons trop éclusé de rouge! Le rouge doit être à l'extérieur, pas à l'intérieur! Maintenant, j'ai un ulcère qui me tord les tripes et la Gestapo est à mes trousses. Je ne veux pas rejoindre «Modi». Je ne sais pas si je lui dirai merci de m'avoir imposé à Zborowski, son souteneur ou si je lui fiche mon poing dans la figure! C'est vrai que nous avons pris du bon temps tous les deux à la Rotonde. Le proprio, Libion, nous laissait tranquille au chaud autour d'une table d'artistes. Puis, quand nous avions faim, nous allions chez Marie Massilief manger pour rien! La fête durait toute la nuit! En fait, je ne sais plus si j'ai la haine ou pas. C'est quand même grâce à son réseau d'amis que mister Barnes a découvert ma peinture et qu'il a acheté cinquante de mes toiles.

«*Sauve ton rêve!*» qu'il m'a dit aussi Modi. C'est sûr, je l'ai sauvé ce rêve et j'ai peint ce que j'ai voulu, loin des modes cubiste et fauve. Ma peinture, c'est mes tripes, c'est pas une belle image! C'est de la vie, c'est du rouge, c'est du mouvement! C'est des gens qui vivent, c'est des mains qui se tortillent, c'est du muscle qui bouge, c'est du sang. C'est un chemin qui monte, des maisons qui bougent, des arbres qui se tordent, comme sur ces dernière toiles qui sont sur le sol. Faut pas les brûler, celles-là! Regarde, ça grouille de vie■

Joan Miro

1893 - 1983

Femme et oiseau

Il me semble que tout est prêt. Des mois que je travaille à ce projet: croquis, plans, couleurs, choix des mosaïques, recherches des intervenants...Un petit coup d'œil à mon bel atelier dans lequel il est écrit «Le train ne s'arrête jamais». Et en avant pour une nouvelle aventure! Je pars pour Barcelone réaliser une sculpture *Femme et oiseau*. Elle sera recouverte de mosaïques. Le beau ciel catalan sera sa toile de fond. Les mosaïques créées avec Joan Gardy Artigas s'illumineront au contact de la lumière. Que de chemin parcouru depuis mes premières œuvres! J'ai attendu d'avoir presque quatre vingt dix ans pour enfin travailler avec l'espace! J'ai oublié de vous dire que ma sculpture fera vingt deux mètres de haut. L'espace m'a toujours fait rêver, c'est peut-être pour cette raison que la taille de mes toiles ne me suffisait plus. Par exemple, mon dernier triptyque *L'espoir du condamné à mort* a les

dimensions hors normes mais qui ne suffisent plus pour exprimer ma douleur. Je dois faire entendre mon cri à cause de l'attentat de ce pauvre jeune nationaliste catalan Salvador Puig i Antich. J'ai alors quatre vingt un ans.

Vous voyez donc comme ma peinture n'a pas toujours été joyeuse comme on pourrait le penser. On m'a traité de peintre naïf, au début de ma carrière parce que je peignais consciencieusement des bruns d'herbes. Puis de peintre surréaliste parce que ces brins d'herbes n'étaient plus à une place ordinaire. L'important n'est pas là! L'important, c'est l'équilibre, l'harmonie. Les éléments doivent être à leur place. Tous ont une valeur, quelles que soient la taille ou la couleur. Changez une couleur de place, la musique ne se fera plus. Avez-vous remarqué la musique qui se dégage de certains tableaux? Pour ma part, j'adore la musique du silence. J'adore à la folie Kandinsky pour cette raison. J'aime également bien d'autres peintres chez qui j'ai puisé une source d'inspiration. Ecoutez le silence des toiles de Rothko: ce silence me fait rêver. Ce peintre a inspiré mes grandes toiles de la séries des «*Bleus*»

Et puis, parfois j'ai envie de détruire, d'assassiner la peinture, de tuer Miro et de tout recommencer. Adieu la «Fornarina» de Raphaël! Adieu «Mrs Mills» de Constable! La peinture doit se renouveler. On doit la chercher ailleurs, la brûler, la piétiner, la taper avec ses poings. Tout peut commencer avec une simple goutte d'eau, une empreinte de doigt ou de simples mots mis bout à bout. Les poètes ont beaucoup d'importance. Laissez parler la couleur, laissez crier les formes! Chaque couleur est un mot, la forme est une phrase. Tout est permis à condition que le sentiment d'harmonie domine. Ce n'est pas ma faute si vous avez perdu votre spontanéité et votre âme d'enfant. Arrêtez d'intellectualiser la peinture. Arrêtez de me demander des explications. Je ne vous dirai rien. Je ne dirai rien non plus à Max Ernst qui faillit me pendre parce que j'étais muré dans mon silence!

Eh bien, moi Miro, à quatre vingt dix ans je vais encore me faire plaisir à jouer avec le ciel, l'oiseau et la femme! Pas de recours à des substances hallucinogènes, juste de la passion et beaucoup d'amour■

Norman Rockwell

1894 - 1978

Rencontre South Street 1978.

Je suis arrivé à un âge où les dernières fois s'enchaînent assez vite. Mais que m'importe! Je suis heureux auprès de ma femme Molly. Un petit tour à bicyclette avec elle me permet de m'aérer avant de retrouver mon bel atelier. C'est là que je passe le plus clair de mon temps. En ce moment sur mon chevalet, je peins la rencontre entre John Sergeant et le chef Mohican Konkapot. Pas de hasard à cela: il se trouve que de ma fenêtre je peux voir le territoire des indiens de Stockbridge. C'est précisément ce territoire que le révérend Sergeant était chargé d'agrandir en 1734. J'aime raconter des histoires. Je l'ai fait toute ma vie sur les couvertures du Saturday Evening Post. J'ai appris que Spielberg appréciait ma façon de décrire une action, d'utiliser des personnages, des objets, des costumes. De ce fait,il a acheté une cinquantaine de mes illustrations originales. Je dis illustrations et non peintures bien qu'il s'agisse de toiles assez grandes. Quelle différence d'ailleurs? En 1976 j'ai aussi réalisé ma dernière couverture pour le magazine Artist pour commémorer le bicentenaire des États-Unis. Je me suis amusé à me représenter plaçant un ruban «happy birth

day» sur une cloche. J'ai aussi réalisé mon dernier calendrier pour les «Boy Scout of America», la même année après une collaboration de soixante ans.

Il faut avouer que j'ai commencé assez tôt. En effet, je suis devenu célèbre à vingt deux ans après la publication de ma première couverture pour le Saturday Evening Post «Boy with baby carriage» J'y déploie déjà mon sens de l'humour et ma bienveillance qui a été ma signature pendant soixante ans. Mais, à dix neuf ans j'avais déjà réalisé une couverture pour «Boys'Life» représentant un scout à la barre d'un bateau. Finalement je suis devenu directeur artistique du magazine à condition de réaliser une couverture par mois. A la déclaration de guerre, j'ai désiré m'engager mais j'étais trop maigre. Qu'à cela ne tienne j'ai mangé comme un ogre et le lendemain, avec trois kilos en plus, l'armée m'acceptait comme peintre de guerre. Je ne suis pas homme à fuir mes responsabilités.

J'aime mon pays et le peuple qui le compose fut-il de différentes couleurs. Je fais bien sûr, référence à l'illustration que j'ai peinte en 1964. Elle est intitulée *Le problème avec lequel nous vivons* et elle représente une petite fille noire qui se rend à l'école. Elle est escortée par quatre agents fédéraux. La petite fille s'appelle Ruby Bridges Hall et elle a été la première enfant noire à intégrer une école jusque là réservée aux blancs. Ce tableau est devenu le symbole de la lutte des afro-américains aux États-Unis. J'ai aussi exprimé ma fierté d'être américain en réalisant en 1943 quatre peintures à partir d'un discours du président Roosevelt. *La liberté d'expression, La liberté à l'abri de la peur, La liberté de culte et La liberté du besoin*. Ces toiles ont touché le cœur du public et ont fait le tour du monde. Des concepts opposés à la propagande nazi.

Au total, j'ai peint quatre mille œuvres et illustré quarante livres. J'aimerais donc que tout ce travail ne soit pas dispersé, aussi j'ai mis en place une fiducie concernant mes œuvres et mon atelier. Deux de mes enfants font de belles carrières artistiques, j'ai de beaux petits-enfants. La relève est prête! Je peux retourner à mon révérend John Sergeant assis devant le chef mohican. Je peins à présent par plaisir. Une bonne pipe à la bouche■

René Magritte

1898 - 1967

L'empire des lumières

Vous me demandez qui je suis? Pouvez-vous revenir dans quarante huit heures pour que je réfléchisse à la question, sinon, je peux improviser! Je réalise des images qui n'ont pas besoin d'interprétation psychologique, juste des commentaires. Quand je peins un oiseau en regardant un œuf, l'enfant me dit «*Tu peins son avenir*». Il a raison car le titre de ma toile est *La clairvoyance*.

Mon tableau le plus célèbre est aussi le plus simple: il montre la différence entre une chose et son idée. *Ceci n'est pas une pipe*. L'enfant dira «*Non, c'est un tableau*». Il faut effectivement distinguer le tableau des idées que l'on s'en fait, c'est à dire des idées qui le désignent. On me dit que je suis un surréaliste. C'est faux si l'on considère le sens donné par les français à ce mouvement. Je ne peins pas mes rêves, je ne peins que les objets de mon quotidien. Ils deviennent des énigmes si je les associe à d'autres objets: la poésie vient de cette rencontre. J'ai bien sûr, rencontré les surréalistes français dans les années 30, en particulier André Breton. Nos points de vue étaient différents. Cependant il m'a demandé de réaliser la couverture de son livre «Qu'est ce que le Surréalisme?» J'ai alors peint mon tableau *Le viol* représentant la tête d'une femme

dont les yeux étaient des seins et la bouche un sexe. Je suis allé également à Cadaquès rencontrer Dali. Il était en compagnie de Gala et d' Eluard. Inutile de vous dire que le langage surréaliste de Dali n'est pas le mien. Dali s'appuie souvent sur la mort de son frère pour justifier son attitude, lui n'étant que sa doublure. Moi aussi, j'ai eu un drame quand j'étais petit: le suicide de ma maman. J'aurais donc pu décrire mes traumatismes. N'oubliez pas que j'ai aussi connu la guerre. D'ailleurs ma réponse picturale n'a pas été comprise car j'ai peint à la manière de Renoir, la seule pour moi qui conduise au plein soleil. En effet, la terre ne doit pas être une vallée de larmes. Je préfère mes couleurs joyeuses à la musique du canon.

Le seul lien avec mon passé est Georgette ma femme que j'ai rencontrée quand j'avais onze ans. Nous-nous sommes mariés après la guerre et nous ne nous sommes plus quittés. Par amour pour elle, j'ai peint *La tentative de l'impossible*. C'est Georgette qui a fait longtemps bouillir la marmite, mes tableaux ne se vendant pas. J'ai dû accepter des commandes qui n'avaient rien à voir avec mes recherches et elle m'a fait confiance. A cette époque, nous avons reçu mes amis surréalistes belges et notamment le philosophe Paul Nougé, grâce à lui, j'ai mis des images sur des mots et des mots sur des images.

Demain donc, je ne serai plus un peintre. Mon cancer est bien réel et pourtant, je ne le vois pas. Demain, je serai un mot, un nom, Magritte. Pour l'heure il me faut aller plus vite que le temps ou l'arrêter, le figer dans une dernière image qui hésite entre le jour et la nuit c'est *L'empire des lumières.* Je ne peux me décider.

En attendant, je réalise un vieux rêve, celui de mettre en volumes certaines de mes toiles dont *Les Grâces naturelles*, souvenir de l'île au trésor. Et puis si je peux, je terminerai mon ultime version de *L'empire des Lumières.* Et puis, si le tableau est joli je prendrai délicatement une branche de l'arbre, je le signerai par la lettre M, la première lettre du mot Merveilleux* ■

**Emprunt poétique à Jacques Prévert qui faisait partie, lui aussi, des surréalistes français.*

Tamara de Lampika

1898 - 1980

Le turban orange

Cuernavaca, Mexique.

Quelle déchéance! La vieillesse est le cancer de la vie et n'a aucune pitié pour mon corps. Pour rester jeune, je veux bien pactiser avec le diable comme Dorian Gray, quitte à faire vieillir tous mes autoportraits. Je veux qu'il ne reste plus rien de cette carcasse et que ma fille Kizette jette mes cendres dans le volcan Popocatepetl.

J'en ai assez de stocker mes toiles depuis des années dans un entrepôt parce que je ne suis plus à la mode. Pendant ce temps là, les expressionnistes abstraits battent le haut du pavé dans une débauche de couleurs. Si j'étais encore jeune, ils n'auraient eu aucune chance face moi. Mes œuvres se remarquaient au premier coup d'œil. Il n'y a pas de miracle, j'étais la meilleure, l'icône des années Art Déco. Mon personnage se confondait avec mes peintures. Mon

Autoportrait à la Bugatti verte est devenu le symbole de la libération de la femme. J'étais l'égérie de la Café Society, ou de la Jet set, comme on dit actuellement. La belle société se disputait mes toiles. J'ai obtenu aussi un premier prix de peinture à l'Exposition Internationale des Beaux-arts pour le tableau représentant ma fille *Kizette sur le balcon*. Ma peinture *Saint-Moritz* a influencé cette station suisse qui venait d'accueillir pour la première fois en 1928 les Jeux Olympiques.

Femme libre, belle et riche, je cultive mon image grâce à de grands couturiers. Jamais la même toilette, jamais le même chapeau! En amour aussi j'aimais le changement de partenaires sexuels. J'ai écrit «*Je vis en marge de la société et les règles de la société normale ne s'appliquent pas à ceux qui vivent en marge*» Je parle d'égale à égal avec Salvator Dali le 18 avril 1941 à l'occasion de la «Mostra alla Julien Levy Gallery». Nous sommes devant ma toile *Mère Supérieure*. J'ai peint ce tableau à la suite d'une retraite mystique. En rencontrant cette mère supérieure, j'ai pu lire sur son visage toute la souffrance du monde. Cette souffrance si terrible à contempler, si triste que j'en oublie finalement pourquoi je suis venue. Il me faut alors peindre cette femme au plus vite. La peinture aussitôt achevée, je pars en croisière avec mon mari le baron Raoul Kuffner pour oublier cet épisode. J'ai bien sûr continué à peindre des femmes nues en retenant les leçons apprises il y a très longtemps, à l'Académie de la Grande Chaumière. C'était auprès de Maurice Denis, le théoricien des nabis et de André Lothe le théoricien du cubisme. En somme, la précision du dessin et la rigueur du néocubisme décoratif. Ainsi, la moindre de mes formes féminines est exacerbée. On a osé dire que j'étais le «Ingres pornographique». Tout bien réfléchi, je prends cela pour un compliment. Certes, je n'ai plus la dextérité de ma jeunesse mais l'envie de peindre ne m'a jamais quittée. J'ai remplacé mon pinceau par un couteau à peindre dans les année 60, peut-être pour répondre à la nouvelle vague. J'ai même tenté l'abstrait mais je reviens aujourd'hui à ce que j'aime le plus au monde: peindre la femme, jeune, belle et insolente comme dans mon petit et dernier tableau *Le turban orange*■

M.C. Escher

1898 - 1972

Serpents

Ma vue et ma santé déclinent et pourtant je prends beaucoup de plaisir à tirer moi-même mes estampes, augmentant çà et là, la pression sur le papier. Cette multiplication de l'image rejoint la notion de l'infini sur laquelle j'ai souvent travaillé. Depuis ma découverte émerveillée des mosaïques de l'Alhambra et de leurs entrelacements jusqu'à ma dernière xylographie *Serpents* en 1969, la répétition m'a toujours fasciné et rassuré. Le

mouvement ainsi produit rallonge la perception que nous avons d' une image. Toutes mes gravures ont plusieurs lectures selon que nous regardons le clair ou le foncé. Je ne suis ni mathématicien, ni artiste, juste entre les deux. En tant que mathématicien amateur, je me suis intéressé aux cinq polyèdres; en tant qu'artiste, à leurs perceptions en volume. Très tôt, j'ai compris l'importance des valeurs dans l'espace. En jouant avec leur emplacement sur un plan, j'ai pu créer un univers personnel entre fiction et réalité. Par exemple, dans mon estampe *Mouvement perpétuel* il s'agit d'un moulin qui s'alimente lui-même en eau. L'eau tombe sur la roue qui va rejoindre la cascade qui fait tourner la roue...Mon point de départ a été un triangle en volume publié par L.S. et R. Penrose. Il me restait à monter une structure à partir de ce triangle. J'ai alors superposé astucieusement la perspective linéaire et la perspective axonométrique. Je rajoutais des ombres propres et des valeurs utilisant les fondamentaux de la perception visuelle. L'effet produit ainsi une architecture qui semble réelle. L'ajout de décors issus de mes nombreux dessins d'après nature, réalisés en Italie augmente l'illusion.

Je ne sais pas quelle est ma place dans le monde de l'art. Je n'ai jamais cessé de travailler, aidé par mon père et par ma belle famille qui ont toujours cru en moi. J'ai vécu de commandes comme n'importe quel illustrateur avant que mes estampes ne deviennent très à la mode.

Ma notoriété est venue cependant assez vite lorsque Time et Life m'ont consacré un article. Cela m'a fait gravé plus de six cents fois mon dessin *Jour et nuit*. J'en ai encore mal au doigt! (je plaisante). Une exposition de mes estampes pendant une conférence de mathématique au musée d'art moderne d'Amsterdam a couronné le tout. Je ne voudrais pas oublier mon frère Berend, professeur de son état, qui m'a informé très tôt des avancées scientifiques de la cristallographie, ce monde parfait de la structure. Ainsi modestement j'ai aspiré à la même perfection dans mon travail. J'ai multiplié les essais et les techniques pour obtenir le meilleur résultat, à savoir un monde parfait enveloppé de mystère. Ceci à l'image de ma dernière xylographie que j'ai appelé *Serpent*■

Mark Rothko

1903 - 1970

Sans titre (toile rouge)

Comment suis-je arrivé dans cette salle de bains? Je suis à terre! Mon sang coule, de la même couleur que ma dernière toile, entièrement rouge. Hélas! Mes problèmes de santé ne me permettent plus de peindre. La lumière est sortie de mes toiles laissant le noir les envahir. Je suis seul dans un appartement. J'ai quitté femme et enfants depuis un an. Je ne vois personne à l'exception de mon assistant et de ces maudits acheteurs de la Marlborough Gallery. Jamais je n'aurais dû signer un contrat d'exclusivité avec eux, les laissant libres de gérer mon testament et mon patrimoine artistique! Mais comment leur dire «non»? Je suis si fatigué, si désemparé, la gestion de ce patrimoine n'est pas de mon ressort. Je ne suis qu'un peintre, du moins je l'étais avant que les ténèbres n'envahissent mes toiles. J'ai peut-être commis l'erreur de quitter la galerie Janis qui m'avait fait connaître à l'international. Mais il m'était impossible d'exposer auprès de ces charlatans du pop-art que la galerie expose. Plutôt crever! Je n'ai pas travaillé toute ma vie les émotions produites par les vibrations des couleurs pour finir à côté des boites de conserve Campbell de Warhol ou des comics agrandis de Lichtenstein! Que connaissent-ils à l'art, ces charlatans? Ils veulent me tuer avec leurs images industrielles.

Mes peintures sont des espaces de recueillement et non des choses décoratives. Mes tableaux sont des drames de couleurs où chacun puisera sa propre histoire. Quel plaisir pour moi de voir pleurer un spectateur! C'est le plus beau des échanges.

C'est ainsi que j'ai dit oui à la Marlborough Gallery. Je ne savais pas dans quelle galère j'allais me mettre. Ils me harcèlent sans cesse, et me demandent plus de toiles. J'ai peur. La côte de Pollock n'a-t-elle pas été multipliée par cinq à sa mort! Je ne peins plus, c'est donc un trésor de placement qu'ils font. Pensez que mes toiles valent aujourd'hui 50000 dollars chacune, cela leur fera un sacré pactole! Tout est très confus dans ma tête.

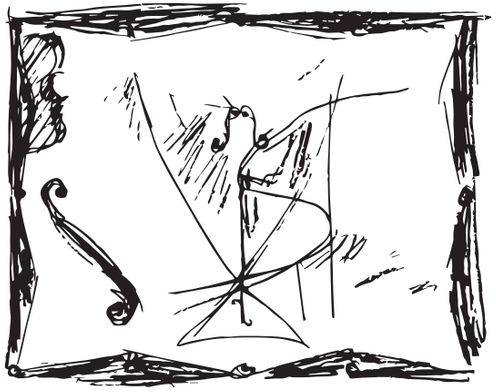
Qu'il est loin le temps où petit garçon de dix ans je lisais le yiddish, je m'appelais alors Marcus Rothkowitz, je venais de Russie. J'avais beaucoup de facilité pour comprendre et apprendre. Je suis devenu très vite américain. J'ai même américanisé mon nom, puis j'ai rencontré ma femme. J'ai fréquenté les milieux de la peinture. J'ai cherché ma voix en passant par l'étude de Nietzsche, de la mythologie, du surréalisme... Après quoi, j'ai créé mes tableaux *Multiforms*, une structure que je voulais vivante. Il s'agit de formes abstraites qui se répondent entre elles, traversées par une lumière surnaturelle. Ensuite, j'ai peint les *Murals*, des rectangles de peintures aux vibrations infinies qui ont fait mon succès. Cette série de tableaux se vend de plus en plus cher et attisent la convoitise de gens malhonnêtes.

Pourquoi suis-je étendu dans ma salle de bains? Un rectangle rouge s'étale sur le carrelage, il sera ma dernière vision■

A la dernière enchère, le prix d'un Rothko est monté à 80 millions de dollars. Sa fille a porté plainte contre la Marlborough Gallery et a gagné le procès.

Salvador Dali

1904 - 1989



La Queue d'aronde
Série
des catastrophes
1983

«*Ce qui compte, c'est de créer !*» Une phrase que j'ai prononcée à la télévision, juste après avoir détruit une de mes œuvres. Le monde entier me connait à travers la lentille d'une caméra et n'a retenu que mes performances «sémantistiques» où ma moustache à la Vélasquez vibrait au rythme de mon génial discours.

C'est ainsi que ma publicité pour le chocolat Lanvin est dans la mémoire collective cinquante ans après! Le palace Morice n'est pas près d'oublier ma séance de signatures sur des courges couvertes de goudron. La ville de Perpignan n'oubliera pas non plus les cris d'enthousiasme vibrant encore dans l'air, au passage de ma calèche ouverte. Je me rendais simplement au centre du monde: la gare de Perpignan!

Mais derrière Dali, il y a Salvador déjà mort avant de naître! La plus grande tragédie de ma vie, je la porte comme un fardeau: un an avant ma naissance en 1903, la mort de mon frère mort à sept ans. J'étais le faux Dali, il était l'original. J'ai passé ma vie à prouver le contraire malgré mes talents hors du commun. J'ai multiplié les chefs d'œuvres et j'ai inventé la méthode paranoïaque-critique qui met en scène ma muse éternelle: Gala dans des

compositions grandioses en hyperréalisme. Pour énumérer toutes mes créations, il faudrait des centaines de livres. Je sais tout faire et j'ai tout fait: miniatures extraordinaires d'une précision diabolique aux réalisations grandioses et vertigineuses. Toutes ces toiles partaient à dos d'âne depuis mon atelier jusqu'à la ville voisine en traversant la montagne pour être ensuite acheminées par avion dans le monde entier.

Qui peut égaler Dali? Pas Picasso, génie destructeur, et sûrement pas les peintres abstraits et leurs peintures décoratives. Mais derrière Dali, l'homme de théâtre, loin des clowns et de leurs questions idiotes se cache un homme infiniment humain. Moi-même! En 1975, j'ai reçu un appel téléphonique d'un monsieur représentant le syndicat des graphistes de Rhône-Alpes. Il désirait simplement me rencontrer et était accompagné d'une trentaine de personnes. Au jour et à l'heure prévus, je les ai reçus chez moi. Une table dressée les attendait. Je n'ai pas joué à Dali et j'ai passé l'après-midi à les interroger sur leur métier. J'ai aussi donné des cours régulièrement et gratuitement à une cinquantaine d'élèves juste pour les aider. Aujourd'hui, je suis dans le noir, des tubes sortent de partout autour de moi. Je ne veux plus être vu. L'un de mes rares plaisirs est de visiter en mémoire mon musée. Pas celui de Figueras où je repose debout dans la crypte au milieu de la salle de réception. Non! Celui plus intime qui se trouve dans la cave de mon château de Pubol. J'expose ici de fausses toiles que j'ai fait faire et qui donnent elles aussi l'illusion de la réalité. Finalement, j'aimerais me suicider par déshydratation, pour faciliter mon hibernation.

Et les catastrophes s'enchaînent, depuis la mort de Gala et mes études sur la *théorie des catastrophes*, dont fait partie mon dernier tableau qui porte le titre de «*La queue d'aronde*». Un jour, j'ai failli mourir brûlé dans ma chambre si mon ami Robert Descharnes ne m'avait sauvé. L'abus d'interrupteurs électriques est mauvais pour la santé. Si l'on s'en sert trop pour appeler les infirmières, il provoque des courts circuits. Depuis cet accident, je suis aphone, la pire chose qui pouvait arriver au meilleur communicant que la terre ait porté: Dali■

Willem de Kooning

1904 - 1997

Sans titre

Je suis devant un espace blanc et pour une raison que j'ignore, je ne peux m'empêcher de le tacher. Par miracle, mes formes s'équilibrent sans que je comprenne comment. Qui suis-je pour reconnaître sans effort l'harmonie quand elle se présente? Ces taches ont-elles une signification ? Représentent-elles ce qui est dans ma tête? Un voile opaque enveloppe mes pensées depuis l'apparition de la maladie d' Alzheimer. La jeune femme qui se fait appeler Lisa et prétend être ma fille, me répète que je suis un grand maître américain de l'abstraction lyrique. J'écoute son histoire et attends le moment d'être seul avec cette surface blanche qu'elle m'a apportée. Elle me dit que je viens de Hollande, que je suis né en 1904, que je me suis embarqué clandestinement pour les États-Unis à 21 ans. Qu'elle fasse vite, cela ne m'intéresse pas!

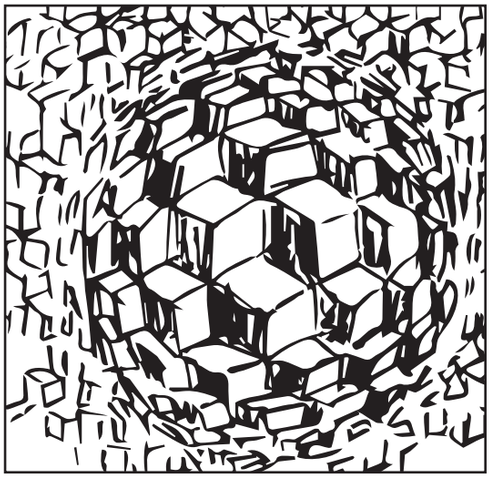
Il paraît que j'ai rapidement intégré le milieu artistique, que j'ai côtoyé les grands peintres de mon époque. Que les musées du monde entier ont acheté mes toiles, parfois en payant des sommes vertigineuses. Ma peinture *Interchange* se serait vendue pour trois cents millions de dollars. Tout cela me semble surréaliste. Le style est une supercherie. J'ai toujours pensé que les Grecs se cachaient derrière leurs colonnes. Moi je peux me cacher derrière mon pouce.

Je me souviens de mon admiration pour Picasso, de l'influence qu'il avait. Il me semble me souvenir de ce que je disais à propos de mon pouce: qu'il suffit de le regarder pour commencer une peinture. Ce qui signifie que l'on peut commencer un tableau à partir de n'importe quel élément. Ce n'est pas le sujet qui compte mais ce que le peintre en fait. Je me souviens de peintures de femmes entre figuratif et abstrait. Tiens! Je me souviens que mes amis étaient déçus quand je leur ai présenté la première fois mes *Women*. J'utilisais un pinceau à poils très longs avec lequel je fouettais la feuille pour dessiner des nus. Ils ont donc tous fini par adhérer à mon travail. Pourtant je suis à nouveau seul contre tous, contre moi-même, contre cette surface blanche qu'il me faut marquer de manière définitive pour que ma mémoire ne s'éteigne jamais■

Willem est mort à 94 ans. Il avait contracté la maladie d'Alzeimer dix ans auparavant. Sa fille Lisa gérait ses affaires.

Victor Vasarely

1906 - 1996



Callisto
1981

Depuis toujours, ma création est attirée par le mouvement répétitif. Je revois ma mère, dans sa cuisine, ranger les pots de confiture avec la même gestuelle. Ma rétine devait retenir cet assemblage de carrés et de rectangles savamment mis en scène par ma mère. Plus tard en 1928, je ré-entends aussi mes anciens professeurs au Muhëly de Budapest me parler du Bauhaus, de l'intégration des arts appliqués à l'architecture.

Je revois également ces photos en noir et blanc de navires pendant la guerre de 14/18. Ils étaient décorés d'un «camouflage éblouissant» mis au point par Norma Wilkinson. L'objectif était de tromper l'ennemi sur la direction et la vitesse du bateau.

Je repense aussi à la peinture de Malévitch et à son célèbre carré noir, auquel j'ai rendu hommage dans une de mes œuvres.

Tout cela m'a nourri pour organiser mon répertoire de base en 1930 lorsque je suis arrivé à Paris comme dessinateur publicitaire.

Et puis, mon adoration pour Cézanne m'a conduit à vivre de plus

en plus près du sud, pour comprendre son synthétisme. Je changeais alors un matériau brut comme le galet en un matériau abstrait. Ma période «*Belle-Isle*» débute à cette époque là, puis ma période «*Cristal*» et ensuite celle du «*Noir/blanc*». Je n'oublierai jamais cette révélation soudaine lorsque j'ai regardé une petite fenêtre carrée à contre-jour. L'effet d'ombre et de lumière brouillait la perception entre le vide et le plein. La nature et les phénomènes naturels m'indiquaient le chemin. L'œuvre ne devait plus être fixée par le regard mais au contraire lui échapper. Les premières peintures en mouvement étaient nées. Je voulais en faire profiter le monde entier et créer un «folklore planétaire» utilisable à l'infini sur n'importe quelle surface. Je l'appelais le Op art, l'art de jouer avec la perception. J'ai créé inlassablement avec une équipe de peintres et parfois avec mon fils Yvaral pour certaines commandes: nous avons dessiné le logo de la régie Renault par exemple. J'avais mis au point une gamme de couleurs numérotées permettant à mes aides de remplir mes bulles cosmiques à partir de mes notes numériques.

Le succès est total! Mon œuvre envahit tout l'espace: la mode et la chanson avec ma pochette de disque pour David Bowie; la télévision avec mes décors; la culture avec mes couvertures pour Gallimard. 15% des produits de Prisunic sont inspirés par mon graphisme. Parallèlement je fais des recherches avec IBM pour créer des œuvres d'art sur ordinateur sans le concours de l'homme. Je réfléchissais aussi à une corrélation entre la musique et la plasticité, entre l'art et l'architecture. Bref, il est impossible d'échapper à mes créations dans les années 60/70. Fort de cette reconnaissance du public, j'inaugure le musée didactique de Gordes, en présence de madame Pompidou puis le Centre architechtonique d'Aix en Provence en 1976. Il n'y a rien de plus merveilleux que de donner à voir! Alors quel étonnement d'apprendre en 1996 la fermeture de ma fondation. J'ai eu aussi un redressement fiscal de dix huit millions de francs!

Pourquoi suis-je dans l'oubli depuis ma dernière époque «*Vonal*» des années 1980 et ma peinture *Callisto* en 1981? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?■

Frida Kahlo

1907 - 1954

Viva la vida

Ne trouvez-vous pas que la vie est belle, savoureuse, excitante, exaltante? Toute ma vie, j'ai apprécié chaque seconde, même les plus douloureuses! Un accident entre un bus et un tramway a changé ma vie lorsque j'avais dix huit ans. Trente six opérations ne seront pas suffisantes pour me reconstituer. J'ai passé les trois quart de ma vie alitée, fatiguée, torturée au moindre mouvement, mais vivante! Papa m'a fabriqué un chevalet pour mon lit et maman a fait installer des miroirs au dessus afin que je puisse me voir et commencer mes autoportraits. J'en ai peint cinquante cinq!

En fait, je décris sur la toile ma réalité. Alors, quand je peux marcher, je veux séduire, être belle et montrer à tous que je suis une femme. Moi, Frida Kahlo, une colombe de vingt trois ans en cette année 1933. Infirme, j'ai séduit le plus célèbre des peintres du Mexique: Diego Rivera aux allures d'éléphant! Ah! Le bonheur d'aimer et d'être aimé, le bonheur d'avoir le plus grand des artistes de l'époque dans ma tête, comme je l'ai représenté sur plusieurs de mes toiles. J'ai su fermer les yeux sur ses infidélités. Nous nous sommes mariés, séparés puis remariés. Je l'ai dans la peau. J'ai pu faire d'énormes progrès grâce à lui et vivre à cent à l'heure quand mon corps le permettait.

Imaginez dans mon jardin de la Casa Azul, André Breton, Diego Rivera et Léon Trotski disserter sur un art révolutionnaire. A la suite de cette visite, je suis allée à Paris pour exposer auprès des surréalistes, sans adhérer à leur mouvement. Pourtant ma peinture n'est pas le fruit de mon imagination. Si tout était mal organisé, j'ai pu cependant rencontrer des artistes admirables: Marcel Duchamp qui était toujours aux petits soins pour moi, Paul Eluard, Max Ernst, Kandinsky qui pleurait devant mes toiles. Bien sûr Picasso véritablement amoureux de ma peinture et qui m'a offert des boucles d'oreilles en forme de petites mains. Hélas! En 1954 j'espère un nouveau départ or, la gangrène attaque une de mes jambes! C'est en brancard que je visite mon unique exposition personnelle. Juste le temps pour moi de faire un dernier tableau et d'écrire gravé sur une pastèque *Viva la vida*!■

Huit jours plus tard ,Frida s'est éteinte d'une pneumonie dans la maison qui l'avait vue naître quarante neuf ans auparavant: La Casa Azul.

Francis Bacon

1909 - 1992

Study of a bull (détail)

C'est vrai, j'aime la provocation, être le centre d'intérêt, j'aime faire la fête, boire un coup. J'aime les hommes et particulièrement leurs muscles sous le pinceau de Michel-Ange. J'aime ma vie et j'aime faire ce qui me plaît !

Le tableau que je brosse de ma personne reste superficiel si vous ne connaissez pas mon atelier.

J'ai oublié de me présenter: je m'appelle Francis Bacon, je suis né le 28 octobre 1909 en Irlande.

Depuis des années, je vis dans mon atelier à Londres, ou plutôt dans un appartement faisant office d'atelier.

Quand je l'ai vu, j'ai su immédiatement qu'il était fait pour moi, en dehors de toute considération d'espace, de luminosité, de praticité. Depuis des années, j'entasse tout ce qui pourrait m'inspirer: une photo de Goebbels voisine une vieille paire de chaussures qui écrase des tubes vides...Pour peindre, il me faut enjamber, écraser toutes ces choses qui recouvrent le sol et qui remontent sur les murs. Impossible de faire le ménage dans ce sanctuaire où la poussière s'entasse. Elle est si épaisse qu'il m'est venu l'idée de l'utiliser sur une toile qui sera, hélas, la dernière: j'y ai représenté un taureau qui rentre dans une arène,

La poussière qu'il soulève sera la poussière de mon atelier!

Si vous désirez mieux connaître mon œuvre, je vous conseille l'excellent livre de Michel Leiris, «Francis Bacon ou la vérité criante». Mon travail sur la tension et sur la présence dans l'œuvre y sont particulièrement bien décrites. Je préfère lui laisser la sémantique pour me consacrer au spectacle de ma vie. Je ne suis qu'un peintre qui a attendu toute sa vie l'instant magique. Le croirez-vous en regardant mes toiles mais j'ai peur de la violence, je la dénonce même. On me pardonnera j'espère, mais j'ai traversé deux guerres mondiales. J'ai dû aussi faire face au suicide de mon ami George Dyer la veille de mon exposition à Paris au Grand Palais. Si j'étais courageux, je me couperais la gorge pour ne pas vieillir■

Il meurt à Madrid le 28 avril 1992 des suites de l' asthme dont il souffrait depuis l'enfance.

JacksonPollock

1912 - 1956

Sans titre

Faites-les taire ces hystériques qui me crient dans les oreilles, je n'entends plus le moteur de ma Oldsmobile ! Je me sens mal, de plus en plus mal, j'ai le vertige. Depuis toujours j'ai l'habitude de traverser les US de long en large avec ma mère et mes frères. La route, la voiture, les lumières, les paysages défilent comme une traînée qui ne s'arrête pas. Avancer toujours, avancer de plus en plus vite.

Pourtant je ne peins plus depuis un an, je suis vide, j'ai beau foncer et boire, je ne vois plus qu'un mur noir.

Cet été 1956, Lee ma femme est partie en Europe pour faire un break et m'a laissé avec Ruth ma maîtresse. Sans doute voulait-elle pour me sortir de cet écran noir qui finit par m'angoisser.

Qu'est ce qui a bien pu se passer depuis le triomphe de mes grandes toiles en dripping (*on projette la peinture sur le support sans le toucher avec un outil*)? Jamais peintre américain n'a été aussi célèbre de son vivant! Alors pourquoi cette envie de boire et de tout casser? J'ai pourtant fini par dépasser Picasso et par aller plus loin que lui dans notre art! Puis, tout s'est emballé lors de ma commande de Peggy Guggenheim; une toile de six mètres pour décorer son hall d'entrée. Il a fallu que je casse les murs de mon appartement pour contenir le châssis. Il a fallu aussi que je me surpasse pour ne pas décevoir cette collectionneuse si importante. Six mois d'angoisses, de réflexions, sans envisager la possibilité de revenir en arrière. Je savais l'enjeu très important de cette commande pour ma carrière. Pourtant, je me suis mis à peindre au dernier moment, deux jours avant le délai de livraison. Et finalement *Mural*, ma peinture m'a donné une reconnaissance internationale en une journée. C'était en 1943. Depuis, j'ai mis à profit mes connaissances concernant cette nouvelle technique de dripping déjà utilisée par Janet Sobel. J'ai poussé le dripping à un niveau artistique jamais atteint, d'ailleurs, ce n'est pas la technique qui compte mais le résultat. Un peu las, j'avais demandé à des amis s'il s'agissait encore de peinture. Le doute s'est installé en moi malgré le bonheur que j'avais de survoler ma toile installée par terre. Il n'y avait ni commencement ni fin et j'étais seul dans mon tableau avec un sentiment d'euphorie.

Pourtant, je n'aurais pas dû me faire filmer en plein travail par Hans Namuth. La notoriété m'a fait tourner la tête. En visionnant le film j'ai eu l'impression qu'on me volait mon âme et que je disparaissais sous la peinture. Sentiment étrange qui ne m'a plus quitté.

Une espèce de mort annoncée.

Alors, oui, j'ai envie de foncer encore plus vite avec ma Oldmobile malgré les cris de mes deux passagères Edith et Ruth. M'enfoncer dans l'océan. Retrouver mes sensations, mes vibrations, arrêter le temps. Mes détracteurs me croient tous fini parce que je ne peins plus. Ils n'ont pas vu le petit tableau que j'ai peint pour Ruth pour la remercier de me supporter. Je l'ai posé sur la descente de lit en peau d'ours avant de partir.

Putain, un virage, qu'est ce qu'il fait là?!■

Nicolas de Staël

1913 - 1955

Le concert

Je suis au bord de la terrasse d'un petit immeuble de deux étages situé à Antibes. Dans trois secondes je mettrai un point final à ma peinture. C'est le 16 mars 1955, j'ai quarante et un ans. Dans mon salon, j'ai laissé trois lettres et une grande toile *Le concert* de 6m x 3m 50 représentant les instruments d'un orchestre. Je ne l'ai pas encore signée. Je l'ai peinte avec une telle rage que je suis épuisé, à bout de force. Je vis dans cet appartement depuis six mois après avoir quitté toute ma famille pour me rapprocher de Jeanne. J'ai éprouvé pour elle une passion dévorante qui m'a permis de peindre mes plus belles toiles. Tout va bien pour

moi, depuis mon incroyable succès à New-York à la galerie Rosemberg. J'ai préparé cette exposition dans une magnanerie dans le sud de la France sur les conseils de René Char. J'avais poussé mes couleurs à leur paroxysme: jamais rouge n'a été aussi rouge! J'ai même inventé le «cassé bleu», cette lumière qui dépasse la couleur et transforme un ciel bleu en une immense flaque rouge. C'est René Char qui m'a présenté Jeanne, la propriétaire de la magnanerie. La terre en tremble d'émoi à sa simple évocation.

Pourtant j'aime sincèrement mon cher Petit (ma femme Françoise) et mes deux enfants. Notre bonheur était total au Castelet, à Ménerbes jusqu'à ce que Jeanne pose pour moi.

Quand elle est partie à Antibes rejoindre son mari, je l'ai suivie.

Oubliée ma nouvelle exposition chez Dubourg en juin. Oubliée une autre exposition à la galerie Tooth en Angleterre. Oubliée une troisième exposition au musée d'Antibes. Oubliés mes projets de livres. Oubliée cette nouvelle technique qui me permet de peindre plus fluide, plus spontané (au grand dam du galeriste Rosemberg qui me réclame toujours des toiles plus épaisses et plus petites!) Oubliée la lumière du midi qui traverse l'épaisseur de mes toiles. Oubliée cette atmosphère qui ne se volatilise pas, oubliés mes accords tendus. Il me faut oublier, oublier. oublier.

Vous ne saurez jamais pourquoi dans trois secondes, j'irai rejoindre Van Gogh! Est-ce à cause de trop de peintures? Je prépare trois expositions en même temps. Trop d'incertitude sur le devenir même de l'art? Marcel Duchamp vient de donner un coup de vieux à la peinture avec ses Raidy-made. Trop de térébenthine, d'essence, d'huile qui forment autour de moi une atmosphère entêtante?

Trop de passion et d'amour repoussés?

Où simplement une brusquerie de mon inconscient?

Vous trouverez peut-être la solution dans ma dernière toile *Le concert*■

A Paris, il avait assisté à deux concerts consacrés à Schenberg et à Webern.

Georges Mathieu

1921 - 2012

Rumeur de Paradis (détail)

L'art, c'est notre revanche contre Dieu, mais c'est aussi notre drame. A l'heure où j'écris ces mots mille fois prononcés, j'en ressens la profonde véracité. Je viens de jeter sur la toile, dans une dernière fulgurance *Rumeur de Paradis*. Mon titre parle de lui même. Année 1991. Je vais faire comme Marcel Duchamp en 1923, je vais poser mes pinceaux. Non pas, parce que je n'ai plus rien à dire, au contraire, mais parce que mes toiles sont intimement liées à la vitesse d'exécution. La moindre hésitation, le moindre tremblement, le moindre ralentissement se verrait; et je ne saurai supporter un trait, une intention, une tension, qui ne soit pas parfaite.

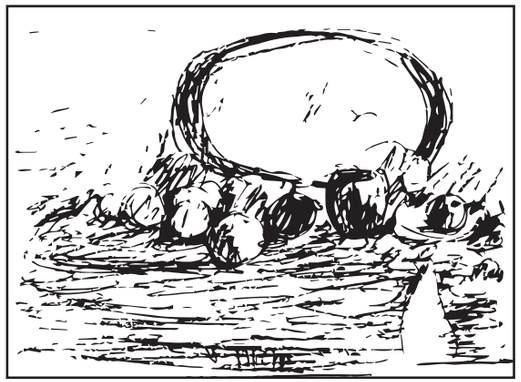
J'ai mis trente ans pour trouver mon langage, pour qu'il devienne communication, c'est à dire compris immédiatement. L'instinct n'est pas le hasard. Voyez par exemple mes affiches pour Air France. Chaque pays est parfaitement identifié: Le Canada, avec le noir des plumes des indiens, le bleu des oiseaux, le blanc de la neige, et un grand frisson rouge. Quant à ma pièce de dix francs tirée pendant vingt sept ans à six cent soixante millions d'exemplaires, c'est bien le dynamisme et le rayonnement français qui ressort. Je pense avoir le droit de reposer mon corps, après toutes ces performances visuelles dans le monde entier. J'ai en effet développé un art où l'acte de peindre était mis en scène devant la foule. A Tokyo, j'ai peint quinze grands formats en une seule journée. Mais je ne voudrais pas qu'on retienne de moi le seul résultat. Tout le processus créatif depuis la toile blanche fait partie de l'œuvre. Je suis le premier à avoir procédé ainsi. L'abstraction lyrique, je me flatte d'en être l'instigateur avant Pollock ou De Kooning. Je les ai fait connaître en France avant qu'ils ne deviennent célèbres. L'abstraction lyrique fait table rase de 40000 ans d'activités artistiques. C'est la libération de toutes les esthétiques antérieures. C'est l'introduction de la vitesse dans l'art quand le signe précède la signification.

J'ai commencé la peinture aux environs de 1944 en autodidacte. J'étais alors interprète et prof d'anglais. Je ne savais pas du tout où j'allais, mais comme Saint Jean de la croix «*Pour aller où tu ne sais pas, il faut prendre le chemin que tu ne connais pas*». J'ai d'abord peint des sortes de cellules dont je n'étais pas satisfait. Elles se sont organisées puis étirées dans un prolongement linéaire. C'est là qu'est apparue pour la première fois la vitesse. Grâce à elle, des signes sont sortis du brouillard, puis des combinaisons de signes, jusqu'à former un nouveau langage. J'ai pu ensuite m'exprimer sur les supports les plus divers: affiches, toiles, mosaïques, sculptures, architectures...J'ai effectivement conçu un village et une usine. A cette époque là, des jalousies sont nées. La haine que j'ai suscitée a provoqué l'incendie de mon atelier, emportant dans les flammes ma plus grande toile.

Maintenant, je me repose en écrivant beaucoup. J'écris en ce moment *Désormais seul en face de Dieu* et je prépare un son et lumière au château de Boulogne sur mer. Je relis également les anciennes critiques m'accusant d'être un dandy. Terme que je revendique d'ailleurs. «*Le dandy doit aspirer à être sublime sans interruption...*» écrivait Beaudelaire. Je ne cherche pas à provoquer, j'ai simplement besoin de vivre dans un décor qui n'est pas celui de mon temps, exception faite de ma Mercedes 500k des années 1936. C'est parce que la qualité des objets de mon temps est nulle. Je suis fondamentalement seul, sauf quand le peintre est amoureux d'une bergère■

Jacques Truphémus

1922 - 2017



Miroir entouré de pommes

Mars 2017, interview non diffusée.

La mort est présente depuis longtemps mais j'espère, comme Renoir, faire encore quelques progrès. Pourtant, je n'ai plus trop la force de peindre.

À la fin du mois, j'aurai donc beaucoup de plaisir à visiter l'exposition rétrospective qui m'est consacrée *L'intimité révélée* dans la propriété Caillebotte: soixante dix toiles qui retracent mes débuts jusqu'à mes dernières toiles réalisées l'année dernière. Toute une vie consacrée à la peinture, à se laisser surprendre, émouvoir par la beauté. J'ai eu la chance d'avoir un père qui m'a encouragé en m'achetant une boite de peinture à l'huile à quatorze ans. J'ai eu aussi la chance de rencontrer des personnages importants comme Andry-Farcy, directeur du musée de Grenoble qui m'a de tout suite soutenu malgré mon très jeune âge. La chance aussi d'avoir eu à l'école des beaux-arts de Lyon, des professeurs qui étaient de grands artistes; Chancrin, Laplace, Chartres...Chartres m'a fait l'honneur de me demander mon avis devant une de ses toiles et qui m'a écouté, moi le jeune étudiant. Il me faudrait des

jours pour citer toutes ces personnes pour lesquelles j'ai de la reconnaissance. La première d'entre elles, madame Morillon m'avait proposé de reprendre l'atelier de son mari à Lyon. Un cadeau inestimable que celui de travailler dans un atelier chargé de vie dans une ville chargée de mystère. Et puis, bien sûr Balthus qui m'a présenté la galerie Claude Bernard. Bonnard avec qui j'ai beaucoup d'affinités artistiques et puis d'autres, plus étonnants comme Bacon dont j'admire le travail. Je n'oublie pas mes amis «Sanzistes»: Fusaro, Cottavoz et Philibert-Charrin qui a eut l'idée de ce groupe. J'aime la peinture et elle me le rend bien, même si mes débuts ont été très difficiles; veilleur de nuit, découpeur de tôle...Mais les dimanches et les vacances étaient consacrés à découvrir de nouvelles lumières. J'ai donc parcouru de nombreux rivages le long de la Manche et de la Méditerranée, et j'ai obtenu d'ailleurs le prix de la Jeune Peinture Méditerranéenne.

Depuis des années, je partage mon temps entre les Cévennes le pays d'Aimée, ma femme et Lyon. C'est ma ville d'adoption qui m'a inspiré tant de sujets différents, des toiles au charme brumeux où la transparence joue avec les blancs. Dans mon travail, j'ai pour habitude de réaliser de petits croquis sur le vif pour retenir un instant plus magique qu'un autre. Puis, dans mon atelier je tâche de retrouver l'émotion que j'ai eue. Je laisse la peinture se former toute seule devant moi, je ne fais que lui obéir. Les couleurs apparaissent sans avoir besoin de regarder ma palette. L'instant est à chaque fois magique, je me laisse entièrement guider par l'émotion, renouvelant à chaque fois un rituel sur un support que je considère comme sacré. On ne fait pas n'importe quoi sur une toile!

Il y a un moment où le sujet apparait comme une évidence, il ne faut surtout pas essayer de le reproduire, de le copier, cela tuerait l'émotion. L'émotion est dans la surprise du regard. Et je suis entouré d'un certain désordre nécessaire pour créer.

Tous mes sujets sont là, telle cette dernière peinture au miroir entouré de pommes. Pourquoi ce miroir? Pourquoi ces pommes? Simplement parce que cet instant me paraissait merveilleux et que j'ai voulu le retenir à jamais■

Lucian Freud

1922 - 2011

Portraits de David et d'Eli

Je ne peins que ce qui est intime pour moi, mais sans complaisance. Il me faut beaucoup d'imagination pour peindre la réalité. Une perception ordinaire ne pourrait analyser les milliers de reflets, de tensions qui courent sur un visage.

En 1980, le chercheur Alex Pentland identifia cent parties différentes du visage qu'il baptisa Eigenfaces. Chacune de ces parties se meuvent à leur tour pour créer cent autres effets. Je suis quant à moi, à la recherche des moindres indices qui glissent furtivement sur la peau. Ma concentration doit être extrême pour les retenir. Mes portraits ont un poids contrairement à un Raphaël dont je ne sais quel est le haut et quel est le bas. Vermeer, lui peignait des figurines sans substance. Je suis le peintre de la réalité! En effet, avant de peindre, je parle avec mes modèles pendant des heures, des jours, des mois, et parfois des années afin de mieux les observer. Je prends mon temps, c'est ma richesse car je suis très lent. Mais toute cette concentration d'énergie m'épuise. J'ai parfois besoin de

dérivatif. J'ai laissé dans mon atelier toute ma patience.

Dehors dans la vie réelle je ne suis plus le même. La vie de couple m'ennuie très vite, j'ai besoin de jeunes maîtresses! Et je sème sur mon chemin des petits Freud, pas loin d'une vingtaine. J'ai aussi besoin d'adrénaline: je perds des sommes considérables aux courses. Mais quelle importance! Je rembourse une partie de mes dettes en tableaux. D'ailleurs, un bookmaker en aurait une vingtaine en sa possession. J'ai peint cet homme riche et puissant. Je vous l'ai déjà dit: je peins ce que je connais et j'ai fini par bien le connaître, lui, comme certains autres hommes du milieu. Il faut savoir que ces gens n'ont pas d'humour, ni de patience contrairement à mon grand-père. Mais aujourd'hui, il n'est plus question d'eux, ni de mon grand-père.

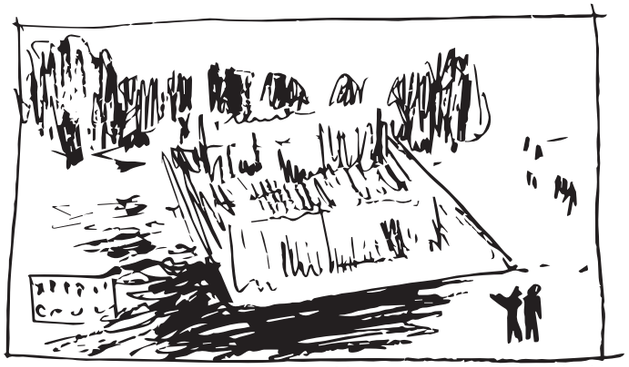
Depuis quatre ans, je travaille sur les portraits de David et d' Eli son chien whippet que j'aimerais terminer. Je connais bien David, pour être mon assistant, je l'ai déjà peint sous un autre angle avec son chien. Cette fois-ci, j'avais envie de le traiter en plongée, en poussant la matière à son maximum et créer un lien plus fort entre l'homme et l'animal. Pour ce faire, j'utilise du blanc de kremnitz, deux fois plus lourd qu'un blanc normal, mais beaucoup plus dangereux puisque à base de plomb. Je ne vais pas le manger, mais Bacon qui l'utilisait directement sur son avant bras pour mélanger ses couleurs, a dû arrêter. Ainsi, la peau de David est plus présente. De près, ce sont de multiples éruptions de couleurs dont le résultat n'apparaît qu'à une certaine distance. C'est pourquoi j'admire Titien et Vélaquez mais aussi Rembrandt et Hals qui avaient une technique similaire.

Arriverai-je au bout de cette toile? Mes quatre vingt huit ans commencent à peser sur mon pinceau et j'ai pourtant un moral d'acier. Oh! Regardez comme le drap suit le ventre du chien. Etonnant, n'est-ce pas? S'émerveiller devant la réalité, voilà le secret de la vraie peinture!■

Freud ne terminera jamais cette peinture sur laquelle il travaillait encore peu de temps avant de mourir.

Yves Klein

1928 - 1962



Maquette pour la cité idéale

Tu sais Rotraut, ma chérie, dans peu de temps, trois jours peut-être, j'aurai le plus grand studio du monde. Nous venons de nous marier cette année et tu portes notre enfant. Cependant ma présence continuera sous une forme immatérielle. C'est une expérience extraordinaire qu'un vivant ne peut pas connaître: le pouvoir de la présence immatérielle. En 1958 j'ai tenté de faire comprendre ce phénomène pendant une exposition à la galerie Yris Clair. Nous avons envoyé des invitations bleues dans des enveloppes bleues, oblitérées d'un timbre bleu. Des affiches et des ballons bleus et un feu d'artifice bleu annonçaient l'exposition. Ce jour là, trois mille personnes attendaient devant la galerie la permission d'entrer deux par deux. Arrivées à l'entrée de la salle après avoir franchi un couloir, elles demandaient ce qu'il y avait à voir. Rien, leur disais-je, sinon l'impression du bleu en se concentrant. Albert Camus m'a laissé un mot sur un papier à en-tête «*Avec le vide, les pleins pouvoirs*». J'ai alors nommé cette exposition *L'exposition du vide*. Deux ans après, mon ami Arman exposait dans la même galerie *L'exposition du plein*. Tu vois, Rotraut, je serai toujours présent si tu te concentres. Notre fils deviendra un artiste. Mes parents aussi étaient des artistes: mon père peignait du figuratif, ma mère

de l'abstrait. Moi, j'ai choisi une autre voie, celle de la couleur sans ligne; le monochrome. Or, ma première tentative d'exposer un monochrome au Salon des Réalités Nouvelles a échoué. Mon tableau a été refusé car il n'était pas considéré comme de la peinture abstraite. En réalité, dans l'histoire de l'art, je suis le seul à utiliser ce vocable de monochrome. Rothko qui peignait ses fameuses toiles noires pour sa chapelle, m'a tourné le dos car je l'avais devancé. Un jour que j'avais exposé des monochromes jaunes, rouges, bleus, un visiteur m'a interpellé, me disant que j'exposais des polychromies. Depuis, je ne peins que des monochromes bleus, un bleu intense, d'une présence immatérielle. Le bleu de Nice de mon enfance, celui de l'espace. Te rappelles-tu ce qu'à répondu Gagarine quand les journalistes ont demandé de quelle couleur était la terre vue de l'espace? Verte? Marron? Non, bleue, elle était bleue! C'était ma plus belle publicité.

Depuis, je suis le bleu, la couleur de la terre de l'espace, la couleur qui n'a pas de limite. Je l'utilise sur des plâtres antiques, sur des éponges, sur des femmes nues, des femmes pinceaux laissant la trace de leurs corps sur la toile: *les Anthropométries*. La peinture n'est plus la ligne, c'est la couleur! Comme la couleur tantrique indienne, mes monochromes sont une expérience spirituelle. Pour me comprendre, il faut se laisser pénétrer par le pouvoir de mon bleu magnétique le IKB (International Klein Blue). C'est aussi le pouvoir du vide sur la matière. Te rappelles-tu que j'avais publié *le journal du 27 novembre 1960*, un numéro unique. J'étais en couverture, la photo me représentait sautant dans le vide. Un succès! Contrairement à mon film «Mondo Cane». Pour ce film, les gens ont ri, se sont moqué. Cela m'a profondément affecté, j'en garde encore des séquelles, car je ne suis pas un humoriste, tu le sais.

Eh bien moi, le grand sportif, ceinture noire de judo - le seul en occident - je vais plonger dans l'espace à seulement trente quatre ans. J'aurais voulu continuer ma cité idéale en collaboration avec l'architecte Claude Parent, continuer mes peintures de feu, réaliser d'autres architectures de l'air. Une plus grande expérience m'attend: vivre comme un esprit!■

Bernard Buffet

1928 - 1999

La mort

Je ne supporte plus mes mains qui tremblent, incapables de tenir un pinceau. Quelle ironie du sort! Moi le peintre du trait, de la ligne pure, si pure que j'ai été remarqué très jeune. J'ai seulement vingt ans en 1947 quand la presse relate mon Prix de la Critique. Il faut dire que j'affiche sans complexe mon homosexualité dans un immense tableau. Très vite un tourbillon de collectionneurs, de galeries, de journalistes s'emparent de mes toiles. J'ai trouvé un style très personnel, très identifiable. Que pouvais-je faire par la suite? Les fruits allaient-ils être à la hauteur des bourgeons? Ma richesse est en proportion de ma renommée. Les journaux grand public relatent ma vie. Ma vie avec Pierre Bergé, ma rencontre avec Annabelle, notre mariage, l'adoption de nos

trois enfants et notre vie de château. Un jour, Paris Match publia l'article de trop où je suis représenté jeune devant un château de sable et une autre photo devant ma Rolls avec chauffeur. Le titre «De l'orphelin au tas de sable au maître de la Rolls» me foudroie en plein succès. Ma peinture, très sobre, presque pauvre ne colle plus avec la photo d'un peintre riche. Les français préfèrent les peintres pauvres ou maudits! De plus, les temps changent, l'abstrait règne en maître. En nageant à contre courant je parais démodé dans le monde de l'art. Je suis cependant le peintre le plus populaire du moment. Toutes les ménagères avaient une reproduction d'un de mes tableaux dans leur salon ou leur cuisine. *Le Clown* par exemple, a été reproduit des milliers de fois.

Mais quel peintre peut-il se vanter d'un palmarès aussi impressionnant?: à quarante deux ans, on me nomme Chevalier de l'Ordre National de la Légion d'Honneur. À quarante cinq ans, monsieur Kiichiro Okano me consacre un musée qui rassemble près de deux mille de mes œuvres. À seulement quarante six ans, j'entre à l'Académie des Beaux-Arts déchaînant ainsi la critique dans des revues artistiques.

Très vite, on me méprise sans chercher à me comprendre. Il est vrai que je n'aime pas parler et m'expliquer, je préfère travailler jour et nuit dans mon atelier. Dans les années 1960, c'est le succès; j'organise une exposition annuelle avec des thèmes différents à la galerie David. Elle se déroule le premier vendredi du mois de février. Chaque vernissage est salué par un public qui fait la queue devant la galerie et ce depuis quarante ans!

Hélas! La perfection de mon trait vient s'échouer sur le mur de cette infâme maladie que l'on nomme parkinson. Elle signe la fin de ma peinture, de ma raison de vivre. J'ai décidé alors de peindre sur le thème de la mort pendant de longs mois, puis de disparaitre en mettant un sac en plastique sur ma tête. Mais avant, j'ai demandé à mon fils de me filmer en train de retoucher et signer mes derniers tableaux. On me voit étaler la couleur avec le doigt d'une main tenu par une autre main. Comment dans ces conditions continuer à peindre? Comment dans ces conditions continuer de vivre?■

Andy Warhol

1928 - 1987

Vue de l'atelier avant son départ pour l'hôpital. D'après une photographie de l'époque

Je travaillais sur un grand panneau représentant un double Christ extrait de la cène de Léonard de Vinci quand j'ai dû m'arrêter pour me rendre à l'hôpital. Sitôt arrivé dans une chambre, j'allume la télévision qui me captive. Je demande à l'un de mes assistants d'acheter des livres, mais surtout le programme de télévision. Je suis en chemise fournie par l'hôpital, habillé comme les autres patients, en rose. Est-ce moi, Andy Warhol, ce mois de février 1987 qui attend d'être opéré de la vésicule biliaire? Est-ce bien moi, le pape du pop art? Loin de son image préfabriquée? Quand je sortirai, il faudra que je travaille sur l'anonymat de ces ombres qui hantent les couloirs des hôpitaux, peut-être en multipliant des vues de couloirs sur un fond noir...

En ce moment, j'ai un peu froid partout, le même froid ressenti

quand une folle m'a tiré dessus! Cette frustrée de la vie, m'a vidé son chargeur dans le hall de la Factory (mon atelier) parce que je n'avais pas répondu à son manuscrit! Froid également quand Dorothy Podber, une artiste, est venue à la Factory pour tirer sur les sérigraphies de Marilyn. J'ai pu vendre les sérigraphies sous le titre de *Shot Marilyn*. Un trou ne détruit pas une œuvre d'art. Une œuvre d'art reste une œuvre d'art avec ou sans trou! J'étais précisément en train de tourner un film qui s'intitule *Shooting a picture*

En définitive, je voudrais être une machine pour continuer à reproduire sans la main de l'homme. J'en ai assez de ces œuvres uniques, sacralisées par les médias et qui meurent de ne plus être reproduites. Moi, je veux multiplier la cène de Léonard, je veux la faire revivre, la ramener à notre époque, lui mettre un prix, une marque, un logo. Je veux la voir à l'endroit et à l'envers, lumineuse ou cachée derrière un camouflage. Car c'est cela le pop art! L'œuvre est à la portée de tous! Quand j'ai reproduit cinquante boites de soupe Campbell, l'image n'avait aucun intérêt. Seule compte mon intention et la raison pour laquelle j'ai eu envie de la reproduire. Je n'ai fait qu'utiliser les instruments de mon époque: appareil photo, agrandisseur, sérigraphie...

Mon expo sur les ombres, plus de cent trente mètres de sérigraphies côte à côte, sans intervalle, en multipliant les effets de lumière et de couleur à l'infini, est un bel exemple de toutes ces possibilités. L'art est le miroir de la société. Prenez n'importe quel artiste des siècles passés, changez-le d'époque et de lieu, il ne fera évidemment pas la même chose, mais son talent sera toujours reconnu. Demain, nous verrons sans doute des images acheiropoïètes, des images non faites par l'homme. La première d'entre elles est le suaire de Turin. Cette tête du Christ m'a toujours fasciné et encore plus aujourd'hui.

Quand je sortirai de l'hôpital, je reprendrai mon tableau sur le Christ. J'ai de plus en plus froid. Et si la parole divine n'était pas vraie? Maman, j'ai peur! La vie n'est-elle pas une représentation avec beaucoup de maquillage alors que la mort est abstraite? Je déteste l'abstrait■

Niki de Saint Phalle

1930 - 2002

La Reine Califia (détail)

San Diego 2002.

Je ris vingt minutes par jour, ça m'aide à combattre la maladie. Je me suis brûlé les poumons en découpant du polyester au fil chaud. Le matériau que j'avais trouvé pour façonner mes sculptures est devenu mon ennemi! C'est dommage!

Lorsque j'ai vieilli, le mal est réapparu. J'ai dû chercher un environnement adapté pour continuer mon travail. Ici, à San Diego, en Californie, près de Los Angeles, je fabrique *La Reine Califia*: l'amazone noire qui donne son nom à la Californie. La reine se trouve dans un cercle magique, un monde enchanté peuplé de Dieux protecteurs qui m'ont bien manqués quand j'étais une petite fille.

Toute ma vie, j'ai lutté contre les démons. La faute de mon père que je dénonce dans mon livre *Trace* et à mon frère qui a déposé le

cadavre d'un serpent noir dans mon lit. Dans le monde de la haute aristocratie où seuls les garçons comptent, je n'existais pas. Mes premières œuvres ont été un meilleur remède que l'hôpital psychiatrique. C'est Jean Tinguely qui m'a réveillée avec ses mots si justes. A trente ans, j'ai quitté mon mari et mes enfants pour vivre avec lui, rue Visconti, à Paris près de l'atelier de Constantin Brâncuși. Près de Jean, j'ai développé tous mes thèmes d'exorcismes.

Par exemple dans *Le Grand Tir* j'ai invité les gens à tirer sur mes œuvres pour faire couler la peinture cachée dans le plâtre. Moi aussi, j'ai tiré! J'ai tiré sur moi, sur mon père, sur la société. Une fois calmée, j'ai créé les premières *Nanas:* de vraies femmes avec des formes, des fesses, des seins, à l'opposé de ce que nous infligeait la mode.

Très vite avec Jean, nous avons voulu confronter nos œuvres. Mes Nanas représentent la femme et ses machines en mouvements aux extrémités acérées, représentent l'homme. La plus belle rencontre, si je puis dire a été organisée pour une commande du ministère de la culture française. Nous représentions en effet la France à l'exposition Universelle de Montréal. Qu'est ce qu'on a pu rire quand un membre du clergé est venu bénir l'exposition! Il a fallu cacher sous des draps blancs notre *Paradis fantastique* pour éviter le scandale. Ensemble, nous avons réalisé tant d'œuvres dans le monde entier que nous passions notre temps à travailler, parfois pour une présentation d'une durée de trois mois seulement. Le meilleur exemple c'est *Hun*: le public pénétrait entre les cuisses d'une énorme femme. C'était la plus grosse putain du monde!

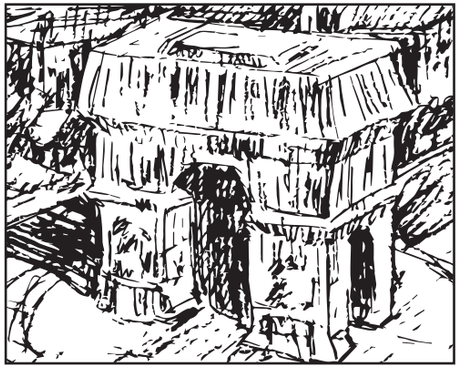
Le temps a passé, Jean nous a quittés. En sa mémoire, j'ai réalisé une série de *Tableaux éclatés*. Munis d'une cellule, ils s'animent quand on s'approche. Si bien que je pense à lui tous les jours. Malgré mon travail dans le *Cercle magique*, je ne peux m'empêcher de crier une dernière fois ma colère contre cette société en représentant des héros noirs. Je suis certaine que si les noirs et les femmes s'étaient associés, la société aurait été meilleure!

Arriverai-je au bout de ce combat?

Les poumons me brûlent■

Christo et Jeanne-Claude

1935 - 2019 et 1935 - 2009



L'Arc de Triomphe

Les Surrounded Islands

Bonjour mon amour,

Peut-être le sais-tu déjà, de là-haut, tu as une vision plus large. Mais je voulais partager avec toi la grande nouvelle: notre projet d'empaqueter l'Arc de Triomphe a finalement été accepté, les travaux sont prévus en novembre de cette année 2020. Il était temps! Malheureusement, on annonce un virus qui pourrait bien compromettre la fête.

Soixante huit ans d'attente, c'est énorme! Mais notre patience a été notre meilleur allié face à nos gigantesques réalisations. Ce serait excitant de finir ma carrière par l'Arc de Triomphe emballé! Comme d'habitude, j'ai organisé une exposition avant le coup d'envoi. Elle a eu lieu au centre Pompidou de mars à juin 2020. Elle retrace notre période parisienne et l'histoire du projet du *Pont Neuf empaqueté* en 1985: 40876 m^2 de tissu de polyamide et 13076 m de corde ont été nécessaires. J'ai tenu à prouver notre auto-financement puisque j'ai vendu des œuvres de 1956 et des lithographies

originales. Mais je dois avouer que mon ministre des finances me manque beaucoup! Je préfère quand c'est toi qui t'occupes des comptes.

Quel bonheur de t'avoir rencontrée chez tes parents au moment où je réalisais le portrait de ta mère! Sans toi, je n'aurais certainement pas eu la même carrière. Peut-être même serais-je devenu le Lucian Freud bulgare? Cependant, je n'aurais pas pu m'empêcher d'emballer mes portraits comme je l'ai fait pour le tien, ma plus belle pièce de nos jeunes années. J'aurais pu être sur les traces d'un Pollock en rajoutant des cratères à mes toiles. Peut-être aurais-je pu monter seul le mur de bidons, rue Visconti, à Paris en réponse à la construction du mur de Berlin?

Mais comment aurais-je pu réaliser sans toi les œuvres colossales qui ont suivi? Tous les chiffes liés à chacune de nos performances sont démesurés: *The Umbrellas, Japan- USA* 26 millions de dollars de budget, 3100 parasols de 6 mètres de haut d'un diamètre de 8,66m, d'un poids de 200 kilos chacun peints avec 7600 litres de peinture, 18 kilomètres de poteaux en aluminium, 24800 baleines et 410000 mètres carré de toile. Plus de 500 autorisations entre les deux pays. Whaoou! Mais quel frisson de voir 1880 ouvriers travailler sur 19 kilomètres au Japon et 29 kilomètres aux USA! Quel bataillon extraordinaire pour une œuvre éphémère qui disparaîtra totalement du paysage, sans laisser la moindre trace. Te rappelles-tu les questions stupides qu'on nous posait à chaque fois? Pour quoi faire? Et la réponse magistrale que tu as donnée devant une caméra de la TV? «*A quoi sert une sonate de Mozart?*».

Je ne vais pas reparler de tous les projets conçus ensemble qui ont mis des années avant d'aboutir. Mais quand je pense à toi, je revois *Les Surrounded Islands* dans la baie de Biscayne à Miami. Je n'oublie pas que l'incroyable bouquet d'îles entourées de la couleur rose était ton idée. Les médias du monde entier en firent leur couverture. C'était en 1983! Nous étions les précurseurs du Land-Art. Qu'est qu'on a pu s'amuser! Quelle joie de profiter de la liberté de création offerte par ton travail.

Merci Jeanne-Claude..A bientôt■

Keith Haring

1958 - 1990

La vie de Jésus

Je ne dois pas m'arrêter de peindre! Mon casque sur les oreilles, une danse musique accompagne mon pinceau. Des copains DJ m'ont préparé des cassettes. Mon trait sans préparation coule de ma tête. J'ai tant de choses à dire et si peu de temps à vivre. Les premiers symptômes de la maladie sur mon corps annoncent déjà la fin. Sida égale mort. Je n'ai pas attendu de l'avoir pour aimer la vie comme je l'aime. Vieillir est un cadeau que je n'aurai pas. Mais je ne regrette rien: de mes débuts dans le métro de New-York à la réalisation en terre, de ce retable *La vie de Jésus*. J'ai toujours la même passion du trait, du message, de l'échange. Mais je le fais à ma façon, sur le support que je choisis à l'endroit que je choisis. Et même sur le corps magnifique de Grace Jones!

A l'époque, les espaces publicitaires dans le métro de N.Y. étaient recouverts d'un papier noir. Pendant cinq ans, il m'a suffit d'une craie pour diffuser des messages. J'avais quelques minutes avant l'arrivée de la police. Cela dit, les policiers étaient mes premier fans. Bien sûr j'ai été arrêté, mais mon bébé qui marche à quatre pattes entouré de petits rayons et mon chien au museau carré ont été vus par des millions de passants. Le métro était ma salle

d'exposition, ouverte à tous. C'était l'endroit idéal pour montrer mon travail. A l'époque, je ne vendais rien et je n'exposais rien.

Cinq ans plus tard j'ai exposé pour la première fois dans une galerie. J'ai rencontré Andy Warhol à cette occasion. Nous avons échangé nos travaux, puis nous-nous sommes téléphoné souvent pour connaître les potins. Finalement, c'est devenu un véritable ami. Je n'aurais jamais fait ce que j'ai fait si l'œuvre d'Andy n'avait pas existé. Il est un des rares qui m'a soutenu quand j'ai ouvert mon Pop Shop à Manhattan. Le monde de l'art m'accusait de dévaloriser mon travail en proposant des tee-shirts à un prix accessible à tout le monde. Je n'ai jamais été dans une logique d'argent: d'ailleurs les bénéfices allaient à des associations pour enfants malades. J'aime travailler avec les enfants et pour les enfants. Je n'ai jamais refusé de réaliser une fresque pour un hôpital ou un square pour enfants. Je me sens bien avec eux et je n'oublie pas de leur offrir des petits cadeaux pour marquer mon passage. Avec eux, je traite de la joie de vivre et du bonheur avec un trait joyeux et espiègle. Même si mon trait parait joyeux au premier abord, je peux traiter des sujets très durs comme la guerre, la bombe atomique, la drogue, le racisme. Voyez par exemple ma peinture *Libérez l'Afrique du sud*.

Quand j'ai fêté mon anniversaire, au Paradise Garage on n'avait jamais tant vu de métissage! Tous mes potes graffs étaient là et Madona s'occupait de l'ambiance musicale. D'ailleurs je suis persuadé que le graffiti a ouvert la voie au Rap et au Hip-Hop. J'adore danser toute une nuit sur cette musique. J'adore travailler même sur un sujet religieux au son de cette musique. Bon, je ne suis pas un croyant ordinaire mais j'ai trouvé une similitude entre l'enfant Jésus et mon enfant à quatre pattes.

Je ferai don de ce bronze quand il sera coulé, à l'église Saint-Eustache, paroisse d'accueil des malades du sida à Paris. Paris dont je suis rentré dernièrement après une expo au 1900-2000 une petite galerie. Les gens s'arrachaient mes petits dessins pour vingt cinq mille dollars. C'est complètement fou! On a perdu la valeur réelle des choses. Le seul bien précieux, c'est la vie! Pouvoir créer, danser, aimer en toute liberté, je n'en demande pas plus■

Jean-Michel Basquiat

1960 - 1988

Équitation avec la mort en 1988 est l'une de ses dernières toiles.

Le désert avance dans ma tête. Autrefois, il y a longtemps, j'étais encore jeune et il pleuvait des pluies de couleurs, d'or et de lumière. Et moi, je les raie de noir, la couleur des rois. Mes héros s'appellent Charlie Parker, Miles Davis, Jo Louis, Jess Owens, Sugar Ray Robinson, Michel Steward (mon pote assassiné parce qu'il était noir et qu'il bombait sur un mur), Jimi Hendrix, Alli... Tous avaient combattu et souffert pour la même couleur: le noir. La plupart des jeunes rois se font couper la tête. Moi j'ai eu la force et l'énergie de les ressusciter. Toutes mes premières peintures crient l'injustice. Même la poésie de Samo (ma première signature) dont je couvre les murs de New-York n'a d'autre but que de faire réfléchir. C'était il y a longtemps, il y a dix ans, j'avais dix sept ans. Je tague avec Diaz un ami d'autrefois et je réalise des cartes postales uniques.

Un jour, j'en ai vendu une à Warhol avant qu'il ne devienne mon

ami. Depuis, j'ai fait entrer le graff dans les galeries, les bourgeois n'avaient jamais vu ça!

Au bas de ma première peinture *Cadillac Moon* en 1981, je raie Samo pour signer Jean-Michel Basquiat. Un grand artiste en devenir! J'avais ressorti le livre d'anatomie que ma mère m'avait offert suite à mon accident en jouant dans la rue. Ce livre qui devait me marquer à jamais. J'ai tellement d'images dans ma tête. J'improvise sans cesse jour et nuit, fasciné par la liberté d'un Pollock, le naturel d'un Picasso ou les écorchés d'un Léonard de Vinci. J'ai pris sans doute le dessin symbolique de couronne d'un tableau de Caravage que j'admire aussi. Tous les supports sont bons pour m'exprimer, pneus, planches, réfrigérateur, vêtements et toiles quand j'en ai.

Je fume de plus en plus, des drogues de plus en plus fortes pour apaiser ma tête. La mort, la colère et encore la mort. Pourquoi? Je ne sais pas vraiment, je ne sais pas décrire mon travail. C'est comme demander à Miles Davis de décrire le son de sa trompette. Je me fiche de savoir si ma peinture est belle. Je fais de l'anti-art, du laid en me moquant ouvertement des collectionneurs qui se bousculent à ma porte. Mes prix montent, toutes les galeries me réclament. Je me paie le luxe d'écrire seulement *Five thousand Dollars* sur une toile donnant la valeur indiquée au tableau! Je ne suis pas dupe, je sais qu'ils profitent de moi pour s'en mettre plein les poches. Le marché de l'art est pourri depuis que les critiques d'art ont fait leur apparition. A ma dernière expo, je suis arrivé en pyjama, un joint dans la bouche et un walk-man sur les oreilles. J'écoute la musique de Ravel qui me calme et qui m'inspire. Leurs flagorneries ne m'atteignent pas, seul le mouvement de leurs lèvres accompagne le boléro. Ils me regardent comme un homme singe sauvage et ça m'amuse.

Aujourd'hui j'ai vingt sept ans, je viens de terminer *Équitation avec la Mort*: plus de graff, plus de texte, plus de rayures, plus de couleurs, juste Elle et moi■

Jean-Michel est mort d'une overdose quelques jours avant son départ pour la Côte d'Ivoire.

Anonymus

1962 - 2019

Le chemin de croix

Le milieu social a-t-il une influence sur la destinée d'une carrière artistique? Suffit-il simplement de vouloir, pour s'écarter du chemin déjà balisé par la famille? Combien d'artistes en devenir ont abandonné faute de soutien?

«*Pourquoi veux-tu faire les Beaux-Arts? Pour dessiner sur les trottoirs plus tard?*» C'est le genre de phrase assassine décochée par vos proches à l'adolescence. Dans le même temps je couvre ma chambre de dessins, copies maladroites de comics américains.

«Ça va lui passer avec le temps»

Mais elle ne passe pas cette envie de dessiner, d'étaler la couleur, de raconter des choses. Combien de carrières brisées dans l'œuf par l'incompréhension familiale?

Quant à moi, je me suis accroché à mon rêve. Il était hors de question que je gaspille ma vie dans une usine. Cette peur de l'usine que je connaissais bien pour l'avoir fréquentée chaque week-end pour payer mes études, cette peur qui a été mon carburant. Mon but était donc de pouvoir vivre de mon «art» pour ne pas retourner à l'usine. Voilà pourquoi, comme la plupart de

mes amis, nous-nous sommes adaptés à la demande. La mode était aux «petits Mickeys»? Pas de souci, nous réalisions des Mickeys. Puis la "ligne claire" se vendant bien, je réalisais des dessins dans ce style et ainsi de suite pendant des années. J'aimais beaucoup le dessin humoristique «pondu» à partir de l'actualité. C'était d'ailleurs le sujet de mon diplôme aux Beaux-Arts. A l'époque, les journaux étaient demandeurs de dessins, donc une niche à ne pas négliger. Où était l'art dans tout cela? Pour ne pas me perdre totalement je réalisais pour mon plaisir de fausses gravures du style Gustave Doré, mon premier coup de foudre pictural. Je passais parfois trois semaines sur la même image. L'envie m'est venue de réaliser un livre dans ce style. Ce qui a été fait lorsqu'une amie m'a écrit une histoire *Fil à soie et la reine des canuts*. Devant le succès rencontré, j'ai publié un livret regroupant quelques uns de mes dessins sur carte à gratter en guise de publicité. Un jour ce livret est tombé dans les mains d'un maître Lyonnais qui a désiré me rencontrer. J'étais flatté et intrigué qu'un peintre en place s'intéresse à mon travail.

«*Tu es un peintre*» me dit-il sans détour en me montrant mes images en noir et blanc, composées d'une infinité de petits traits. Je n'avais jamais osé peindre un jour, un métier réservé à une élite et bien loin de mon milieu. J'ai découvert l'étendue de mon ignorance. Picasso avait tout compris à quinze ans. Moi à quarante j'ai commencé mon apprentissage. A quarante ans, tous les grands maîtres de la peinture ont déjà leurs noms gravés dans l'histoire de l'art. Trop tard donc pour sortir du lot, d'autant que Gilbert Pécoud le maître lyonnais m'a aussi prévenu qu'il faut trente ans pour comprendre la peinture. Effectivement, il n'y a pas de hasard, tous ces grands maîtres sont à leur place. Chacun a apporté une vision différente qui s'est épurée à la fin de leur vie. Il n'y a rien de plus émouvant que les dernières toiles des peintres. Leur art est entièrement dégagé de toute contingence.

En réalisant les quinze stations du chemin de croix pour différentes églises, je me suis rendu compte qu'un coup de pinceau pouvait être chargé d'émotion. J'ai mis vingt ans pour comprendre cela■

Références

b